



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>





*Theodore Golownin,  
Comte de Rubio et du S. E. R.  
Chevalier - né de l'Ordre de St. Jean.*

BCU - La



1094800533

Digitized by Google







**LA VIE**  
**DE**  
**VOLTAIRE.**



THE

NOTES





LA VIE  
DE  
VOLTAIRE,

Par M\*\*\*.

---

*L'exemple d'un grand homme est un flambeau sacré  
Que le ciel bienfaisant en cette nuit profonde,  
Allume quelquefois pour le bonheur du monde.*

LES DRUIDES, Trag.

---

72 5983



A G E N E V E,

---

M. DCC. LXXXVI.

THE NEW YORK

LIBRARY OF THE

NEW YORK

LIBRARY OF THE



# LA VIE DE VOLTAIRE.

---

## CHAPITRE I. INTRODUCTION.

**D**ES Souverains tels que *Titus*, *Trajan*, *Marc-Aurele*, *Henri IV*, sont sans doute de grands dons de la nature ; mais un don plus grand encore est un vrai philosophe ; & sous ce titre Voltaire est, sans contredit, le plus beau présent qu'elle ait encore fait aux hommes.

A ce bienfait la nature ajouta celui de

A



le faire naître à une époque où quelques philosophes ayant préparé son siècle à le recevoir & à l'entendre, il a pu être tout ce qu'il a été & faire tout ce qu'il a fait.

Tout homme qui voudra lire cette histoire avec fruit, doit observer que dans toute autre époque, ou le génie de Voltaire n'eût pu se développer & eût péri faute de seve comme un germe sec, & meurt dans un terrain trop aride, ou les vérités qu'il eût hasardées, eussent été perdues dans un amas de superstitions; comme de faibles arbustes sont étouffés dans un champ couvert de ronces & de plantes parasites; ou lui-même, retenu par la crainte de la superstition, n'eût osé faire aux hommes tout le bien qu'il leur a fait, si c'est vraiment un bien, ainsi que les honnêtes gens éclairés n'en doutent point, de leur ôter ce qui les tyrannise le plus, ce qui les avilit le plus & ce qu'ils chérissent davantage, leurs préjugés, c'est-à-dire, toutes les chimères de leur enfance.

Dans le seizième siècle, vers ce moment où du sein des ténèbres on vit sortir quelques pâles étincelles de lumière, l'Europe était couverte de bandes d'intolérans, tous demandant la liberté de conscience, & tous la refusant dès qu'ils étaient les plus forts. Ici, & au nom de Dieu, on égorgeait les Calvinistes, les Luthériens, & tous ceux

qui, sous quelque bannière qu'ils marchassent, au courage de dire qu'il était honnête au Pape de faire payer aux peuples, par un infame trafic d'indulgences, son luxe & ses plaisirs, joignaient l'imbécillité de croire que ce Pape était le précurseur de l'ante-Christ.

Là, & toujours au nom de Dieu, on livrait au mépris & souvent à la mort, tous ceux qui, dans *Luther* & dans *Calvin* ne voyant que deux charlatans effrontés, & ne voulant croire que ce que leurs peres avaient cru, s'obstinaient de vouloir aller à la messe, quand on voulait les traîner aux prêches. Chaque parti invoquait le Dieu des miséricordes en assassinant ses freres.

Dans ces temps déplorables, l'honnête homme instruit avait de grands dangers à courir. *Servet*, le savant & vertueux *Servet* échappe au bûcher que le fanatisme des Catholiques lui allumait dans la ville de Vienne, & va se faire brûler à Geneve par quelques juges ignorans que le barbare *Calvin* avait enivrés de son fanatisme. Pour un philosophe il n'y avait de sûreté nulle part; & tout homme qui, placé sur le bord du puits où se cache la vérité, en avait vu s'échapper quelqu'étincelle, s'il voulait vivre & mourir tranquille, même dans le sein de sa famille, était obligé d'en garder le secret, & de fléchir respectueusement le ge-

nou devant l'idole du canton barbare où il se trouvait. Ces temps malheureux étaient peu propres à la philosophie.

Pendant le regne orageux de *Louis XIII*, Prince faible & dévot, & qui, pour s'épargner l'embarras d'être Roi, se fit le premier sujet d'un Ministre qu'il haïssait, la moindre gaieté d'esprit sur les prêtres ou sur les moines, la plus légère vérité contre les préjugés, contre Rome & ses audacieuses prétentions, eût perdu Voltaire.

On fait l'aventure du bel esprit *Théophile* (1), qui était aimé de son roi *Louis XIII*, & que ce Roi abandonna à la justice, qui, pour deux vers qu'il n'avait pas faits, fut, sur la délation des Jésuites, condamné à être brûlé vif par le Châtelet de Paris. Sous un semblable regne, Voltaire eût continuellement été exposé à perdre la vie : s'il se fût sauvé de la rage des Jésuites & du fanatisme des juges leurs pénitens, le Pape l'eût mis à prix pour le juger à Rome ; & *Richelieu* n'eût pas manqué de raisons d'intérêt pour le lui vendre comme pour un chapeau de Cardinal à son frere : il vendit la foi du vertueux *Richer*, (2) dont tout le crime était d'avoir dit que l'Evêque de Rome ne peut détrôner un Roi de France.

Sous *Louis XIV*, Voltaire placé entre l'intolérance des jansénistes & l'intolérance

des Jésuites en crédit, eût été, à l'exemple de *Descartes* & de *Bayle*, forcé de s'expatrier; & quelque part qu'il fût allé, il eût trouvé des *Voet*, des *Jurieu*, des *Lange* & des persécuteurs. Point de coin de terre en Europe d'où il eût pu impunément braver le fanatisme & le rendre odieux, montrer aux hommes leurs extravagances, les en faire rire & rougir.

Voltaire, pour être ce qu'il a été, devait peut-être naître au moment où il est né, & trouver au sortir du berceau, comme nous le dirons dans peu, un homme assez au-dessus des préjugés, qui lui enseignât à faire usage de sa raison, & à ne croire dans le cours de sa vie qu'à ce qui n'est point opposé aux lumières de cette raison.

La régence du duc d'Orléans fut un temps favorable à Voltaire. On commençoit à sentir le ridicule des querelles de la religion, & à s'en expliquer ouvertement. Ce Prince, d'ailleurs était très-aimable, très-instruit, amateur de tous les arts, dédaignant les théologiens, n'étant pas fâché qu'on s'en moquât publiquement, & ne se mêlant de leurs querelles que pour les empêcher de troubler l'état.

Le regne de *Louis XV* sembla d'abord peu propre à la philosophie : les vingt premières années de ce regne furent marquées, d'un côté par une longue suite d'actes d'un

fanatisme obscur, & qui tenoit de la démence par les convulsions; & de l'autre par une persécution aussi inutile que soutenue. On emprisonna, on exila, on fit des milliers de malheureux, & on ne guérit personne de la folie de se tourmenter pour des opinions qu'on méprise aujourd'hui.

Cependant les vérités hasardées par Voltaire pendant que les théologiens se faisaient la guerre, fructifierent prodigieusement. Tous les jeunes gens qui lisaient ses écrits, se faisaient gloire de penser comme lui. Il leur semblait sur-tout fort raisonnable qu'on ne persécutât personne, qu'un chacun, à ses risques & périls, en croyant en Dieu, en obéissant au Roi, allât en paradis par le chemin qu'il voudrait, & je me souviens avoir, dans ma première enfance, entendu dire que tous les saints Peres mis ensemble avaient, par leurs nombreux ouvrages, fait beaucoup moins de chrétiens que Voltaire, par le peu qu'il avait encore écrit, n'avait déjà fait de prosélytes à la philosophie.

*Louis XV* était un Roi bon, faible, mais tolérant : il n'était point philosophe, mais il était plein de sens; & quand le cardinal de *Fleury* fut mort, il ne tarda pas à voir que pour ramener dans son royaume la paix que les théologiens, par leurs vaines disputes, en avaient bannie, la philosophie était encore plus propre à ce grand ouvrage

que tous les édits de son conseil & tous les coups de l'autorité,

Aussi, malgré la crainte que pendant plus de vingt ans on lui avait inspirée du mal que pouvait faire Voltaire, il aima encore mieux le souffrir que de se priver du grand bien que chaque jour il voyait résulter des lumières que le philosophe répandait dans ses états.

Plus Voltaire rendait odieuse la superstition, plus le Monarque croyait sa vie en sûreté, sur-tout après le coup de couteau dont le frappa, dans un accès de démence religieuse, le fanatique *Robert Damiens*.

Dans une première éducation on avoit noirci l'esprit de ce Roi de nombreux & bien tristes préjugés : il n'eut jamais le courage de se défaire de cette rouille ; malgré cela, sur la fin d'une longue vie on l'a vu très-persuadé que plus il y a de philosophes dans un état, moins il y a de fanatiques & moins de troubles : moins aussi de revers les Souverains ont à craindre sur le trône.

---



---

## CHAPITRE II.

*De l'Enfance de Voltaire & de ses  
premières Etudes. (3)*

---

A N N É E S

D E

1694—à—1710.

---

**L**E pere de Voltaire s'appellait *Arouet* & sa mere *Marguerite d'Aumart*. Quelques Biographes ont fait naître ce pere au milieu des champs. Ils ont dit que dans sa jeunesse il garda les troupeaux, qu'étant venu à Paris, son premier état fut de se tenir à la porte d'un notaire pour le service des cliens & des clerks de l'étude.

Nous avons lu quelque chose de ces romans; ils sont tous écrits d'un style détestable par des hommes méchants & menteurs. Il importait peu à ces insipides romanciers de dire des choses vraies, mais il leur importait beaucoup de gagner quel-

qu'argent en vendant à des Libraires Hollandais, des mensonges dont on est toujours sûr du débit lorsqu'ils sont un aliment à l'envie & à la malignité.

Pourquoi tant de fables ridicules & impertinentes du vivant de Voltaire ? c'était pour irriter l'amour-propre de cet homme célèbre qu'on ne connaissait pas assez pour savoir que toute naissance lui était indifférente, pourvu que, dans quelque rang qu'on fût placé, à la ville ou à la campagne, on se rendit utile.

Il est très-vraisemblable que la famille de Voltaire est originaire du Poitou. On conte que sur la fin du quinzième siècle, *René Arouet*, l'un de ses ancêtres, se rendit célèbre par son esprit & par des poésies agréables. Il s'était acquis dans sa province une telle réputation qu'après sa mort, deux villes, Loudun & St. Leu, lui firent le même honneur que dans la Grece on fit autrefois à *Homere*. Elles se disputèrent la gloire de sa naissance. Les amateurs d'anecdotes ont recueilli des vers faits à l'honneur de ce *René Arouet*. La vérité est que le pere de Voltaire fut à Paris un notaire très-consideré, qu'il eut ensuite la trésorerie de la chambre des comptes, place de confiance encore plus lucrative que le notariat, & dans laquelle il n'amassa qu'une fortune très-médiocre. Si on la compare à celle qu'en mourant vient de



laisser l'un de ses successeurs à M. le président *Nicolaï*.

Voltaire vint au monde au mois de février 1694. En naissant il n'apporta qu'un faible souffle de vie. Quand on l'eut baptisé dans l'intérieur de la maison, on l'abandonna aux soins d'une nourrice qui, pendant plusieurs mois, descendait chaque matin chez la mere pour lui annoncer que l'enfant était à l'agonie. On fut long-temps sans espérance de le conserver.

Deux personnes prenaient un grand intérêt à cet enfant. L'un était M. de *Rochebrune*, d'une ancienne & noble famille de la Haute-Auvergne : l'autre était l'abbé de *Chateauneuf*, homme très-instruit, d'un caractère très-enjoué & d'une tournure d'esprit très-agréable. Sa conduite était celle d'un homme libre, mais très-décent. Il était ami de *Chaulieu*, des princes de *Vendome* & de *Conti*; il vivait dans l'intimité de *Ninon de Lenclos*, dont il avoit été la dernière passion. C'est pour elle qu'il composa son *Traité de la musique des anciens*, sur cette matiere l'un des meilleurs ouvrages du siècle de *Louis XIV*, & le seul des bons ouvrages dont on n'aït point parlé dans le catalogue des écrivains qui illustrerent ce siècle.

L'abbé de *Chateauneuf* montait tous les jours dans la chambre de la nourrice, pour conférer avec elle des moyens de conserver

la vie de l'enfant. Au bout de neuf mois la crainte de le perdre diminua ; alors on parla de lui suppléer les cérémonies du baptême. On laissa ignorer au prêtre de l'église de St. André-des-Arts, auquel on présenta l'enfant, qu'il était né depuis neuf mois sur une autre paroisse, & qu'il avait été ondoyé. C'eût été un scandale, & un crime grave, d'avoir gardé un enfant si long-temps sans en avertir le curé. Le prêtre trompé sur le temps de sa naissance, non-seulement lui suppléa les cérémonies du baptême, mais le baptisa de nouveau. Ce double baptême de Voltaire, l'endroit où il vint au monde, l'église où il fut baptisé, sont de très-petites singularités. Nous ne les rapportons que pour plaire à ceux de nos lecteurs qui aiment ces sortes de détails.

L'abbé de *Chateauneuf* fut le parrain de Voltaire, aussi-tôt qu'il put s'en faire entendre, il lui fit réciter les premières fables de *La Fontaine*. C'étoit alors l'usage de faire apprendre ces petits apologues faits pour être la morale d'un homme exercé à penser, à des enfans qui n'ont encore vu ni fourmis ni cigales, & qui ne savent encore ce que c'est qu'un corbeau & un renard.

L'un des morceaux de poésie que Voltaire retint le plus facilement, fut *Numa* ou la *Moïsade* qu'on attribuait à *Rousseau*, qu'il désavouait prudemment, & que véritable-

1694

22 9bre.

ment il avait composé lorsqu'il était secrétaire de l'Evêque de Viviers.

Ce poëme est une des premières attaques que la philosophie ait hasardées ouvertement en France contre la religion. Mlle. *Ninon* demandant un jour à l'abbé de *Chateauneuf* des nouvelles de son filieul. *Ma chere amie*, répond celui-ci, *il a un double baptême, & il n'y a rien qui n'y paraisse, car il n'a que trois ans & il sait toute la Moïfade par cœur.*

Il est rare que dans le cours de la vie l'homme ne soit pas ce qu'on l'a fait dans une première éducation. Peu de personnes connaissent cette *Moïfade*, nous l'avons transcrite à la fin de cet ouvrage. (4) Notre devoir d'historien est de faire connaître l'aliment dont au sortir du berceau on nourrit l'esprit de Voltaire, & dont l'abbé de *Chateauneuf* se vantait d'avoir enrichi la mémoire de son élève.

Peut-être ne hasardons-nous rien en avouant que les vers de ce petit poëme plein de hardiesse & de philosophie, furent les semences de cette incrédulité qui se développa de bonne heure en Voltaire, & de la persuasion où il a été jusqu'à sa mort, qu'en tous pays les dogmes & les solemnités religieuses dérivent du charlatanisme de quelque *Numa*.

C'est, comme l'on voit, à l'abbé de *Chateauneuf* qu'on dut Voltaire philosophe :

on lui dut aussi Voltaire poëte. En jouant avec lui il lui apprit l'art des vers : art agréable, mais dangereux, qui fait rarement la gloire de celui qui le possède, & qui en fait presque toujours le tourment.

Voltaire avoit un frere ainé dont le caractère étoit entièrement opposé au sien : pesant, sombre, dévot, qui dans la suite se distingua parmi les jansénistes convulsionnaires, & qui pour expier ce qu'il appelait l'incrédulité de son frere, offrit à Dieu un *ex-voto* qu'on voit encore dans l'église de St. André-des-Arts au-dessus de la chaire du prédicateur.

Cet ainé fesoit aussi des vers : les deux freres jouaient ensemble. Dans la famille on se plaisait à les mettre aux prises. Les épi-grammes furent un des amusemens de leur enfance. Celles du plus jeune étincellaient d'esprit. Le pere, qui avoit du jugement, s' alarma bientôt d'un goût & d'un talent dont son amour-propre s'étoit d'abord amusé ; mais il n'étoit plus temps. La nature, qui n'est qu'une premiere habitude, avoit déjà pris son pli ; & cette premiere habitude poussa Voltaire le reste de sa vie à faire des vers, & à penser librement.

A l'âge de dix ans on le mit au college de *Louis-le-Grand*. Ce college étoit une des meilleures écoles de Paris. L'émulation y étoit très-grande. Les Jésuites tenaient ce

college. C'était le temps de leur gloire & de ce crédit immense, qui par l'étrange abus qu'ils en ont fait, les a rendus exécrables à toute la terre. Nous n'avancions rien de trop, en disant que s'ils s'étaient bornés à l'enseignement de la jeunesse, & à envoyer leurs enthousiastes à la Chine & au Tunquin faire des miracles pour la conversion de ces royaumes, ils existeraient encore; mais ils eurent des ambitieux, des courtisans, des théologiens & des persécuteurs : voilà ce qui les a perdus. *Brumoi, Sanadou, Tournemine, Buffier, la Rue, Ducerceau, Tarteron, Porée* étaient des Jésuites paisibles. Ils se nourrissaient d'ambrosie lorsque les *Annat*, les *Lachaise*, les *Doucín*, les *le Teillier* s'abreuvaient de fiel & bouleversaient la France avec leur théologie. Les premiers étaient des religieux très-instruits, qui faisaient la gloire d'une société utile, & qu'on regretterait si les excès auxquels se portèrent leurs confreres, ne nous consolent de sa destruction.

Voltaire arriva dans leur college avec une raison fortement prévenue contre les maladies de l'ame. L'étude qui, dans la maison paternelle, n'était pour lui qu'un goût & une simple curiosité, dégénéra bientôt en une passion qui contribua beaucoup à prolonger la faible constitution avec laquelle il était né.

Tandis que ses camarades dans les luttres, dans les courses, & dans les divers exercices du corps, fortifiaient leur santé en ne croyant que s'amuser, Voltaire se déroba à leurs jeux pour aller fortifier son ame dans les conversations des peres *Tournemine* & *Porée*. C'est avec ces hommes de lettres qu'il passait la Plupart de ses récréations, & il avait coutume de dire à ceux qui le tourmentaient sur son indifférence pour les plaisirs de son âge, que *chacun sautait, & s'amusait à sa maniere.*

Dans l'histoire des enfans qu'on appelle célèbres, on en trouve plusieurs dont l'esprit fut encore plus prématuré que celui de Voltaire. Tel celui du *Tasse* & de quelques autres dont on a écrit la vie, & peut-être un peu embelli l'enfance; mais il n'en fut pas dont la raison fut aussi exercée, le goût, aussi épuré, dont la maniere de penser fut aussi hardie, & qui fut autant que lui *dévoré de la soif de la célébrité*. Ces expressions sont du pere *Pallu*, son confesseur.

Parmi ses professeurs qui lui furent tous très-attachés, le pere *le Jay*, homme médiocre, vain, jaloux, peu estimé de ses confreres, fut le seul dont Voltaire ne put se concilier la bienveillance. Il était professeur d'éloquence, & ainsi que la plupart de ceux qui se targuent de cette qualification, il était très-peu éloquent. On le re-

gardait comme le *Cotin* des orateurs. Voltaire eut avec lui quelques discussions de littérature : le maître se crut humilié par son élève ; & voilà la source de cette antipathie que le pere *le Jay* eut pour Voltaire , sentiment qu'il ne fut ni vaincre ni même déguiser.

Un jour le disciple poussé à bout par le professeur, lui fit une de ces reparties qu'on a tort d'avoir provoquées, mais dont il eût été prudent de ne pas s'appercevoir. Le pere *le Jay*, dans sa colere, descend de chaire, court à lui, le prend au collet, & en le secouant rudement, lui crie à plusieurs reprises : *Malheureux, tu seras un jour l'étendard du déisme en France.* Cette apostrophe était tout au moins indiscrete. C'était flatter l'amour-propre d'un jeune homme qui mettait déjà sa gloire à ne pas croire ce que le peuple & bien d'honnêtes gens se font gloire & devoir de croire.

Presque tous ses compagnons d'étude rechercherent son amitié. Il les avait tous subjugués par beaucoup d'honnêteté, par cet ascendant que son esprit lui donnait sur le leur, & sur-tout par le plaisir qu'ils prenaient à l'entendre jeter des doutes & des ridicules sur tout ce qui est l'objet de l'admiration & du culte des enfans.

Tous ceux qui, au college furent liés d'amitié avec lui, lui resterent dévoués jusqu'au tombeau, se faisant tous gloire & honneur

honneur de l'avoir connu. Ils devinrent presque tous déistes dans un âge où l'on ignore communément ce que c'est que le déisme; & d'après les recherches que nous avons faites, nous croyons pouvoir assurer que la plupart d'entr'eux sont morts, comme lui, dans la créance en un seul Dieu & dans le mépris de toute institution appelée divine. Il est dur pour nous d'en faire l'aveu, mais cela est très-vrai: nous dirions même, si c'étoit ici la place, que nous avons parmi nos papiers la profession de foi d'un de ses plus anciens amis qui, avant de mourir, la déposa en nos mains. Cette profession de foi est un pur théisme.

Le jésuite *Porée*, homme aimable, plein de candeur & de mérite, & qui nous a laissé quelques vers d'un bon goût, tenait à l'égard de son disciple une conduite toute opposée à celle du pere *le Jay*: il lui montra un grand attachement dont l'élève ne perdit jamais le souvenir, réparant par beaucoup de douceur le mal que pouvait faire dans son esprit la persécution que le pere *le Jay* lui faisoit essuyer, & corrigeant, autant qu'il étoit possible, par les conseils de l'amitié, son penchant à l'irréligion, nourrissant en lui l'amour de l'étude, & surtout cette inclination que, dès son plus bas âge, Voltaire manifesta à faire le bien, & à s'attendrir sur les malheureux.

B



Deux sortes d'études, & communément étrangères à celles des colleges, occupaient fortement Voltaire. L'une était l'histoire des grands hommes contemporains, l'autre du gouvernement actuel : ce sont là des objets sur lesquels les maîtres, gens ordinairement pedans, tiennent la jeunesse dans une profonde ignorance : on croit communément qu'il suffit d'apprendre à un jeune Français qu'il est dans un état monarchique, que le premier de ses Rois fut *Pharamond* ; de lui apprendre, en lui enseignant assez mal le latin, que *Démotthenes* & *Périclès* étaient de grands orateurs, que *Ciceron* plaida pour le poëte *Archias*, qu'*Horace* était le fils d'un affranchi, que *Brutus* & autres assassinerent *César* de vingt-trois coups de poignard, & que *Tarquain* insulta à la pudicité de *Lucrece*.

Il est rare que dans nos tristes pédagogies, que nous nommons colleges, on aille beaucoup au-delà de ces connaissances ; il est encore plus rare qu'on fasse connaître aux jeunes gens, & les ministres qui gouvernent & les grands hommes qui font honneur à la nation : si quelquefois on leur parle de ces derniers, c'est pour les déchirer & les calomnier.

On n'avance rien ici qui ne soit exactement vrai pour le siècle passé. *Descartes* & *Racine* faisaient la gloire de la France :

leur nom était en vénération chez les étrangers, & les pédans des écoles de l'université, & les pédans des écoles des Jésuites, s'acharnaient à les outrager. Les curieux conservent des theses dans lesquelles on soutenait que *Descartes* était athée.

Les Jésuites, de leur côté, en 1673, soumirent à un examen le génie & la religion de *Racine*. Il fut question de savoir s'il était poète & chrétien : le public fut invité à cette discussion, & des enfans dressés par le jésuite *Soucié* la terminèrent en décidant que l'auteur immortel de *Phedre* & d'*Athalie* n'était ni poète ni chrétien : *Nec poeta nec christianus*.

Quant au siècle présent, il est encore très-vrai que presque tous les grands hommes Français sont continuellement outragés dans ce qu'à Paris nous appellons *le pays latin*. Les noms des *Buffon*, des *Freret*, des *Boulanger*, de *Raynal*, d'*Helvétius*, en imposent à toute l'Europe savante, tandis que la canaille scholastique & la canaille théologique de nos colleges se ruent sur eux, à-peu-près comme le jour de la Saint-Barthelemi des écoliers se jeterent sur *Ramus* pour le massacrer. Si l'on en doute, qu'on prenne la peine de parcourir quelques-uns de cette multitude de programmes qui se distribuent chaque année dans l'université, & qui ne sont connus que dans ce

pays, & l'on verra avec quelle indécence un jeune homme qui veut passer maître ès arts, ou bachelier, ou licencié, ou même docteur, parle de ces grands hommes, dont à peine il connaît les noms.

Qu'on entre dans ce college royal, dans ce même college où l'ignorant *Charpantier* brassa la mort du philosophe *Ramus*, & l'on y entendra un abbé *Aubert* aboyer contre *Voltaire*, contre d'*Alembert*, contre tous nos philosophes vivans, & se venger du mépris qu'ils font de ses aboiemens, par les injures qu'il leur dégorge deux fois par semaine. Nous faisons une histoire utile, & voilà pourquoi nous nous sommes permis de parler de l'indécence de ceux qui calomnient leurs contemporains. Revenons à *Voltaire* encore enfant.

Le gouvernement était pour lui un sujet habituel d'étude & de méditation : il se montrait attentif aux diverses révolutions du ministère, aimant à savoir ce qui se passait dans l'état, & à raisonner sur l'événement du jour. C'était là la matière la plus ordinaire de ses entretiens, soit avec ses professeurs, soit avec ses condisciples. Il aimait à peser, disait le pere Porée, dans ses petites balances, les grands intérêts de l'Europe.

Il n'était encore qu'au college, & déjà on s'entretenait de lui. Les Jésuites en parlaient comme d'un prodige. Cela faisait hon-

neur à leur enseignement. Dans le monde littéraire, on l'observait comme un phénomène qui commençait à paraître. Quelques vers en l'honneur du Dauphin, qu'il fit pour un vieil officier, & qui valurent à cet officier une gratification honnête, lui donnèrent à Paris & à Versailles une grande célébrité. Peu de poètes en France eussent alors pu mieux faire. 1705.

Mlle. *de Lenclos*, autrefois justement célèbre par sa beauté, par ses graces, par un penchant extrême au plaisir, & qui, dans sa vieillesse, le fut par les agrémens de son esprit & par des vertus sociales, vivait encore. Sa maison, située rue des Tournelles, était une école de savoir-vivre, & le rendez-vous des philosophes & des beaux-esprits; elle sut les intéresser & leur plaire jusques dans sa décrépitude : elle préféra constamment leur société & le repos à la fortune & à l'éclat.

On fait le refus qu'elle fit à madame de *Maintenon*, son ancienne amie, & devenue femme de *Louis XIV*, qui lui promettait les faveurs de la cour, si elle voulait se faire dévote & venir à Versailles. “ Je la refuse, „ dit-elle à *Fontenelle*, parce que je n’ai „ jamais aimé à prendre de masque. Dans „ ma jeunesse, je n’ai point vendu mon „ corps; avant de mourir, je ne vendrai „ pas mon ame. „

Cette demoiselle *de Lenclos*, que nous ne connaissons plus que sous le nom de *Ninon*, avait toujours été amie de madame *Arouet*, mere de Voltaire. Elle lui demande à voir cet enfant dont on lui racontait des merveilles. L'abbé de *Chateauneuf* le lui mene. Tout plaît en lui, son ton décidé, ses reparties, & sur-tout son instruction. Elle l'interroge sur ce qu'on appelait alors les *affaires du temps*, c'était les sottises ou querelles du jansénisme. *Ninon* le juge très-bien. Elle voit en lui le germe d'un grand homme ; & c'est pour nourrir & échauffer ce germe qu'elle lui legue, par son testament, deux mille francs pour avoir des livres. Ce don était le plus flatteur qu'on pût faire à un jeune homme dont toute la passion étoit de s'instruire.

En terminant sa rhétorique, Voltaire eut occasion de voir le poëte *Rousséau*. Ce fut un jour de la distribution solennelle des prix. Voltaire obtint plusieurs couronnes. *Rousséau*, sur les applaudissemens réitérés, qu'à chaque couronne recevait le jeune homme, & sur ce qu'il avait entendu dire de son talent pour la poësie, demande à le voir. Le jeune vainqueur fut au comble de sa joie ; & il serait difficile de dire, si les couronnes qu'il reçut lui firent autant de plaisir que l'accueil que lui fit l'auteur de la *Moisade* & des *Cantates*. Il était déjà dans cet âge où

la vue d'un homme célèbre donne envie de le devenir.

L'époque n'était point heureuse pour faire connoissance avec *Rousseau*, qui avoit alors un procès criminel avec *Saurin*, de l'Académie française, pour des couplets où plus de quarante personnes étaient cruellement outragées. Un amour-propre indomtable avait rendu *Rousseau* l'ennemi de tous les gens de lettres, & son caractère lui avait donné pour ennemis, tous les grands Seigneurs chez lesquels il avait demeuré. On le regardait à juste titre comme un très-grand poëte, mais en même temps il passait pour un homme dangereux.



---



---

## CHAPITRE III.

*Etudes de Voltaire au sortir du Collège : on le mène en Hollande. De ses premières amours.*

---

A N N É E S

D E

1710—à—1714.

---

Au sortir du collège, Voltaire fut pressé par son père de prendre un état. Je n'en veux pas d'autre, dit-il, que celui d'homme de lettres. "C'est l'état, répliqua le père, d'un homme qui veut être inutile à la société, à charge à ses parents, & qui veut mourir de faim. „ Quand ce père parlait ainsi, il était bien éloigné de penser qu'un jour son fils serait le premier poète & le premier philosophe, le philosophe & le poète le plus riche de son siècle.

Dans sa famille, on combattit fortement cette vocation, & il se détermina à suivre les écoles de Droit dont la salle était alors  
une

une espece de grange. Ce pays lui parut barbare & les loix un cahos. Les ouvrages des Grecs & des Romains, *Corneille*, *Racine*, *Boileau*, dont sa mémoire était enrichie, lui rendirent insipide une étude dont on ne sort que pour nager dans une mer d'incertitudes & d'erreurs.

Après qu'il eut fait son Droit, ses parens le sollicitèrent à suivre le Barreau; mais il se refusa à tout ce qu'on exigea de lui à ce sujet. Pour être dégoûté de la jurisprudence, il n'attendit pas, comme *Corneille* & *Catinat*, d'avoir perdu une bonne cause; malgré toutes les remontrances de sa famille, il voulut être homme de lettres, comme *Moliere* voulut être comédien; les importunités qu'on lui fit essuyer, ne firent qu'affermir sa vocation.

Les hommes de lettres alors en guerre, étaient partagés entre *Rousseau* & *Saurin*. Lequel des deux était coupable des vers infames qu'on avait répandus dans tous les cafés de Paris? *Saurin*, qui était emprisonné, obtint son élargissement. La voix publique accusait *Rousseau*. Des preuves fortifierent cette voix. Un témoin déposa avoir été suborné pour porter les couplets & pour accuser *Saurin*. Après un long procès, *Rousseau* fut banni de France. Ce n'est pas que la voix publique ne soit souvent trom-  
Guerre  
des couplets.  
1712  
7 Avril.



jugés. Quel parlement peut se flatter de n'avoir pas condamné & même fait mourir des innocens ?

Voltaire avait d'abord voulu prendre part dans cette guerre des couplets ; mais son pere, qui regardait *Rousseau* comme un homme diffamé, & lequel d'ailleurs passait pour un fils ingrat, lui défendit toute relation avec lui.

Tant que le procès dura, Voltaire obéit ; mais lorsque le Parlement eut prononcé le bannissement de *Rousseau*, il ne vit en lui qu'un homme de lettres malheureux. Madame de *Bouffolles* & madame de *Fercol*, mere de M. le comte d'*Argental*, qui vit encore, firent une quête pour *Rousseau* retiré en Suisse & sans fortune. Voltaire seconda le zele de ces Dames respectables pour solliciter les libéralités des personnes de sa connoissance ; il se montra lui-même généreux autant que peut l'être un jeune homme qui ordinairement a peu d'argent.

Voltaire devint bientôt le bel-esprit à la mode. Les sociétés instruites se le disputaient. On ne parlait que de lui : on ne citait que ses vers. Il fut présenté au prince de *Conti* & au duc de *Vendome*. Ces Princes étaient très-éclairés. Le Grand-Prieur, frere du duc de *Vendome*, ne l'était pas moins. *Lafare*, les abbés *Courtin*, de *Chaulieu*, de *Chateauneuf*, étaient de leur société. D'autres

Princes ont des complaisans, ceux-là avaient des amis. Ils formaient entr'eux tous une société de philosophes épicuriens, mais ayant tous une probité sévère, goûtant ensemble les douceurs de la paix, quand tout Paris se bouleversait pour des sottises théologiques : ils faisaient tous des vers : ce qui fit dire un jour à Voltaire en se mettant à table chez le prince de Conti : *Nous sommes ici tous princes ou tous poètes.* Cette saillie le fit surnommer dans le monde, *le familier des princes.*

Lorsque M. Arouet vit son fils en société avec des princes & avec des philosophes, il le crut perdu ; & ce qui augmentait ses craintes, c'est qu'il n'avait point encore d'état. Il lui fit proposer un office de Conseiller au parlement. Celui qui fut chargé de la négociation, lui parlait de la considération attachée à la magistrature : “ Dites à mon pere, répond Voltaire, que je ne veux point d’une considération qui s’achete, je saurai m’en faire une qui ne coûte rien. ” Il était alors, quoique bien jeune, persuadé que l’état d’un véritable homme de lettres, est au-dessus de celui d’un Conseiller aux enquêtes. On sait qu’il a vécu & qu’il est mort dans ce sentiment.

La société des Seigneurs avec lesquels Voltaire vivait habituellement, ne l’empêchait pas de visiter les hommes de lettres. Il les

consultait souvent, & les instruisait quelquefois en les consultant. Il ne perdit point de vue ses anciens maîtres, les peres *Porée* & *Tournemine*. Un événement le décida à un essai, & cet essai fut un coup de maître.

Le théâtre français livré à la médiocrité, ne se soutenait plus que par les chef-d'œuvres du dernier siècle. Le génie des *Corneille* & des *Racine* était totalement éclipsé. *Crebillon* donna *Rhadamiste*. Cette tragédie, malgré les vices qui la déparent, malgré la dureté de ses vers, eut un très-grand succès, & ce succès alluma le génie de Voltaire. L'art de *Sophocle* lui parut le premier des beaux arts. Il n'avait que dix-sept ans, & il fit *Œdipe*. Cette tragédie était entièrement dans le goût des Grecs : elle avait des chœurs & point d'amour. Les comédiens ne voulurent point s'en charger sans un rôle d'amoureuse, & Voltaire s'obstina à ne point vouloir d'amoureuse. *Œdipe* ne fut point joué. C'eût été un phénomène de voir sur la scène française, un jeune homme de dix-huit ans s'annoncer par un chef-d'œuvre dont le sujet avait été un écueil pour le génie de *Corneille* dans les beaux jours de sa gloire.

Les démarches de Voltaire étant inutiles auprès des comédiens, il brigua l'honneur d'être couronné par l'Académie française : & ce fut encore très-inutilement. *La Motte* étoit un des juges des pièces envoyées au

concoûrs. La préférence fut donnée à son ami l'abbé *du Farri*, qui dans son poëme célébrait le *pôle brûlant* de notre globe. Le public siffla les juges, le vainqueur & le poëme. *La Motte* crut se justifier en disant que cette erreur appartenait à la géographie, & ne regardait nullement l'Académie française. Cette réponse occasionna de nouvelles railleries, & quelques épigrammes contre *la Motte* & contre l'Académie.

La vengeance dicta à Voltaire une petite satyre dans le genre *Marotique*, genre que le poëte *Rousseau* avoit mis à la mode, mais que le bon goût a réprouvé. Cette satyre lui valut de grands chagrins. Son pere, que la triste aventure de *Rousseau* alarmait, & qui ne voyait qu'avec amertume le désœuvrement de son fils, le menaça de le chasser de la maison, lorsqu'il fut qu'il était auteur de cette satyre intitulée, *Le Bourbier*. On fait que ces menaces ne se font d'ordinaire que pour effrayer la jeunesse.

Le marquis de *Chateauneuf*, nommé à Voltaire l'ambassade de Hollande, vint à son secours va en contre la colere de son pere. L'usage des <sup>Hollan-</sup>de. ambassadeurs était alors d'avoir des Pages à leur suite : il le mit au nombre des siens, & le mena à la Haye. Transplanté en Hollande, la curiosité de Voltaire fut insatiable. Il croyait n'y être que pour observer les mœurs d'un peuple, & les singularités d'un

sol qui ne ressembloit en rien à celui qu'il quittait. Il voulait être libre dans une place qui demandait quelque contrainte.

Une des premières démarches de Voltaire en arrivant à la Haye, fut de faire connaissance avec *Madame du Noyer*, fameuse alors par le métier qu'elle faisoit de vendre des satyres & des anecdotes sur toutes les personnes en place. Elle avait quitté son mari en France, enlevé ses deux filles, & cela pour leur faire professer librement la religion protestante dans laquelle elle était née, & qu'elle avait abjurée pour épouser *M. du Noyer*. Après son évasion de Paris, elle se retira en Angleterre, où elle vécut quelques temps d'aumônes & d'industrie : elle subsistait alors en Hollande du produit d'un libelle qui paroissoit tour-à-tour sous les titres de *quintessence* & de *lardon*. De toutes les denrées qui entrent dans le commerce de la Hollande, celle des libelles est, sans contredit, la plus méprisable, mais n'est pas une des moins lucratives.

En 1708 madame *du Noyer* avait marié sa fille aînée à *M. Constantin*. Ce mariage n'était pas heureux. Elle avait encore auprès d'elle une seconde fille d'une beauté médiocre, mais dont les mœurs étoient très-douces. La curiosité avait mené Voltaire chez la mere, l'amour l'attacha à la fille. Madame *du Noyer* s'aperçut de l'intrigue qui

ne lui déplaisait peut-être pas ; mais elle entrevit que le jeune homme, en faisant l'amour à sa fille, la catéchifait & voulait la ramener à son pere. Elle en porta des plaintes à ce marquis de *Chateauneuf*, qui mit son Page aux arrêts, & qui instruisit M. *Arouet* de l'intrigue de son fils.

L'amour qui raisonne peu & qui s'irrite facilement, trompa bientôt la vigilance de la mere & de l'ambassadeur. Voltaire gardait les arrêts pendant le jour, & sortait toutes les nuits pour voir Mlle. *du Noyer*. Ce petit manège d'amans dura peu. Ils furent trahis. La mere porta de nouvelles plaintes à l'ambassadeur, & menaça de faire un éclat. Le marquis de *Chateauneuf*, qui craignait la méchanceté de cette femme, renvoya Voltaire à Paris comme un jeune homme incorrigible & qui le compromettait. Le pere dans sa colere obtint un ordre qui, à son choix, l'autorisait à le faire enfermer ou passer dans les Isles, comme si ce fils en aimant une jeune Demoiselle réfugiée, eût commis un crime dont la honte eût rejailli sur toute sa famille. Ce pere violemment irrité contre son fils cadet, n'était guere plus content de son aîné, qui, entêté des opinions du jansénisme, s'en était hautement déclaré le chevalier. Et c'est à ce sujet que dans ses douleurs ce pere disait : *J'ai pour fils deux foux, l'un en prose & l'autre en vers.*

---



---

## CHAPITRE IV.

*Voltaire chez un Procureur. On le mène  
à la Bastille. Œdipe. On l'exile.*

---

A N N É E S

D E

1714—à—1719.

---

**V**OLTAIRE avait perdu sa maîtresse en Hollande, & il était menacé de perdre sa liberté en France. Pour se dérober à la colère de son pere, il se tint long-temps caché; mais du fond de sa retraite il agissait tout-à-la-fois auprès des amis de son pere pour rentrer en grace, & auprès des Jésuites & des Evêques pour avoir sa maîtresse. C'était une victime, leur disait-il, qu'il voulait arracher à l'hérésie, à l'enfer, à la barbarie d'une mere qui se déshonorait en Hollande. Il leur promettait son abjuration aussi-tôt qu'elle serait libre.

Les Evêques & les Jésuites étaient flattés de cette conquête; il fut question de faire

enlever Mlle. *du Noyer*. Le pere, qui vivait encore, joignit ses demandes aux vœux de l'ami. Le jésuite *Tournemine* en conféra avec son confrere *le Teillier*, qui confessait & asservissait *Louis XIV*, & la Cour consentit à cet enlèvement. En conséquence, on arrêta aux nouvelles Catholiques une chambre pour Mlle. *du Noyer*. C'est dans cette communauté que devait se consommer l'abjuration que Voltaire disait avoir ébauchée, & que l'évêque d'Evreux, parent de M. *du Noyer*, devait la recevoir.

Le projet n'eut pas lieu. Le marquis de *Chateauneuf* ne voulut point se prêter à une démarche qui l'exposait aux fureurs de madame *du Noyer*, & qui pouvait même avoir des suites très-sérieuses auprès des Etats. Mlle. *du Noyer* fut abandonnée à son sort. Dans la suite elle épousa le baron de *Wentersfeld*. Elle a vécu très-long-temps dans cette famille, & jusqu'à sa mort a conservé une estime singulière pour Voltaire.

Pendant qu'il agissait pour avoir sa maîtresse, il était en même temps très-occupé de sa réconciliation avec son pere, qui était inexorable, ou peut-être qui affectait de l'être. Chaque jour il lui écrivait pour solliciter son pardon. Dans une lettre il lui disait :  
 „ Je consens, ô mon pere, de passer en  
 „ Amérique, & même d'y vivre au pain  
 „ & à l'eau, pourvu qu'avant mon départ,



„ vous me permettiez d'embrasser vos genoux. „

Le pere s'attendrit en lisant cette lettre, versa des larmes & pardonna. Les conditions du pardon furent qu'il prendrait un état, & que pour s'y préparer, il entrerait chez un procureur pour y apprendre ce qu'on appelle la *pratique*.

Ainsi donc ce bel-esprit qu'on avoit surnommé *le familier des princes*, se vit au nombre des élèves de maître *Alain*, procureur, rue percée, près la place Maubert. Voltaire mit à profit ce nouvel état. Tout ce qu'il avoit appris dans les écoles de Droit, & tout ce qu'il apprit dans l'étude de ce procureur, lui servit dans la suite à savoir conduire ses affaires. Cette science est trop négligée : elle devrait, ce semble, entrer pour beaucoup dans l'instruction de tout homme du monde. L'intelligence des affaires n'empêche pas d'être dupe des frippons & des ruses d'un homme à chicane, mais on l'est plus rarement, on est sur ses gardes, & c'est beaucoup.

Parmi les jeunes gens qui travaillaient dans l'étude du procureur *Alain*, il s'en trouva un qui était passionné pour le spectacle, qui citait *Horace* & *Virgile*, qui aimait les vers. Voltaire en fit son ami. C'est ce même *Thiriot* que nous avons beaucoup connu dans la vieillesse, & dont nous tenons un grand

nombre des faits qui se trouvent dans cette histoire.

Malgré les douceurs de cette société, Voltaire était dans un état de souffrance : il fit demander à son pere la liberté de quitter l'étude de ce procureur, & le pere répondit, quel état veut-il prendre ?

M. de *Caumartin*, qui connoissait monsieur *Arouet* & qui aimait son fils, obtint de le mener à *St. Auge*. C'est là qu'il devait se déterminer à embrasser un genre de vie ; mais il trouva une bibliotheque & ne songea plus à ce qu'il avoit promis. Il y vit aussi M. de *Caumartin* pere, qui dans sa jeunesse, avait vécu avec des Seigneurs de la Cour de *Henri IV*, & avec les amis de *Sully*. Ce vieillard très-instruit ne parlait qu'avec vénération & enthousiasme de ces deux grands hommes. Cet enthousiasme en donna à Voltaire, qui, sans aucun dessein arrêté, se mit à faire des vers en leur gloire.

1715  
A Saint-Auge.

*Louis XIV*, le plus magnifique & certainement le plus grand roi qu'ait eu la France, était mourant. Sa gloire semblait s'être évanouie. Un Jésuite fourbe & fanatique l'avait rendu odieux à la moitié de son peuple. Au bruit du danger où était ce Monarque, A Paris. Voltaire revint à Paris pour y être témoin du changement de scene qu'allait produire cette mort.

A peine *Louis XIV* eut-il les yeux fer-

7bre.

més, qu'on se déchaîna sans ménagement contre sa mémoire : ce Prince qui, pendant plus de quarante ans, avait fait la terreur & l'admiration de l'Europe, que son peuple avait idolâtré, était alors déchiré dans toutes les conversations. Il laissait Paris dans le trouble pour une bulle *Unigenitus*, qu'il avait demandée à Rome & que son confesseur le *Teillier* avait fabriquée.

Le jour des obseques de *Louis XIV*, on établit des guinguettes sur le chemin de saint Denis. Voltaire, que la curiosité avait mené aux funérailles du Souverain, vit dans ces guinguettes le peuple ivre de vin & de joie de la mort de *Louis XIV*. Ce peuple en voulait sur-tout aux Jésuites. Dans son ivresse il parlait d'aller brûler leur maison. Paris ne tarda pas à être inondé de satyres contre eux & contre *Louis XIV*, qu'ils avaient trompé & poussé à la persécution. Voltaire fut soupçonné d'être auteur de plusieurs de ces méchancetés éphémères. On lui imputa d'abord une épitaphe de *Louis XIV*. On l'accusa ensuite d'une inscription contre le Régent, imitée de la prose latine que *Fléchier* avait autrefois composée contre *Mazarin*. On lui attribua encore une ode contre la commission ou *Chambre ardente*, érigée pour juger des malversations de ceux qui avaient administré les finances.

Le Régent réforma la moitié des chevaux

des écuries du Roi , & on fit honneur à Voltaire d'une épigramme, où il était dit qu'on eût mieux fait de supprimer la moitié des ânes , dont on avait entouré Sa Majesté. Parmi tant de pamphlets , on distingua un petit poëme intitulé *J'ai vu*. Les vers en parurent d'un homme exercé dans l'art & l'habitude d'en faire. Le poëme finissait par ce vers :

J'ai vu ces maux & je n'ai pas vingt ans.

C'était à-peu-près l'âge de Voltaire. Ce dernier vers confirma des soupçons , que ses ennemis , déjà nombreux , accréditaient. On lui supposa la mal-adresse d'avoir laissé son cachet à cette satire. Il fut arrêté & mené à la Bastille , où il resta plus d'un an sans encre & sans papier.

Toutes les sollicitations pour le sortir de ce château , celles des Princes & des grands , celles de ses parens & de ses amis , furent inutiles. Sa famille était dans la désolation , & le pere , dans la douleur de voir son fils enterré vivant , criait souvent. " Je l'avais bien prévu que son désœuvrement lui attirerait quelque disgrâce. Pourquoi n'a-t-il pas pris un état ? "

Observons à quoi l'homme de lettres est exposé en France. Une plaisanterie court dans Paris. Voulez-vous avoir ce que tout le monde possède , & ce que tout le monde

1716  
A la Bastille.

fait par cœur? Un délateur vous rend suspect. On vous arrête avec un ordre du Roi, qui souvent n'est pas plus instruit de votre détention, que de ce dont on vous accuse, & l'on vous plonge dans une des huit tours de la Bastille.

Dans les premiers jours de votre captivité, on vient vous reconnaître & vous interroger, pour savoir d'où vous tenez l'écrit qu'on vous a trouvé. C'est alors qu'il faut se résoudre ou à trahir la confiance de l'amitié, ou à passer les années entières, séparé du reste des hommes. Nommez-vous quelqu'un, on l'enferme à son tour. Celui-ci en nomme d'autres : on fait quelquefois vingt malheureux, on dépense souvent des sommes très-considérables, sans pouvoir remonter au coupable : ce temps de recherches une fois passé, on n'y pense plus, & tout Français, sans qu'on lui en fasse un crime, peut avoir, soit manuscrit, soit imprimé, toutes les épigrammes, toutes les chansons, tous les pamphlets qui ont coûté des sommes prodigieuses pour en arrêter le cours, ou pour en découvrir l'auteur.

Un malheur inséparable de ces recherches, c'est qu'il se fait beaucoup de méprises; & l'innocent, en recouvrant sa liberté, n'a aucun dédommagement à espérer. Le pis de son aventure, c'est qu'avant de lui ouvrir les portes de la Bastille, on lui

fait jurer le secret sur ce qu'il a vu & entendu ; & il n'a souvent vu que les quatre murailles de son tombeau , & n'a entendu que le bruit épouvantable des gonds , des énormes ferrures , & des dix verroux sous lesquels il a été enfermé. (5)

Voltaire privé de toute consolation humaine , fut se dérober au mortel emui de se voir seul entre huit pans de murailles. Son imagination était encore échauffée des merveilles que lui avait racontées M. de Caumartin , & il jeta le plan de la *Henriade*. Il conserva dans la mémoire tout ce qu'il en fit. Le second chant , auquel il n'a pas changé un vers , est lui seul un chef-d'œuvre. Dans l'antiquité , & dans tout ce que nous connaissons des modernes , il serait difficile de trouver quatre morceaux qu'on pût égaler au récit que *Henri IV* fait à *Elisabeth*.

Cependant l'auteur des *J'ai vu* , poussé par le remords , s'avoua coupable , & Voltaire fut mis en liberté. Le lendemain de son élargissement , le duc d'Orléans , régent du royaume , l'admit à lui faire sa cour , le reçut avec un accueil distingué , & auquel Voltaire répondit : “ Monseigneur , je trou-  
 „ verais fort bon si Sa Majesté voulait dé-  
 „ former se charger de ma nourriture ;  
 „ mais je supplie Votre Altesse de ne plus  
 „ se charger de mon logement. ”

Les princes de *Vendome* & de *Conti* le revirent avec un nouveau plaisir. Sa santé avait déperî, mais son imagination n'avait rien perdu de son brillant, ni de sa fécondité. Le duc de *Bethune* le mena à *Sully*.

1717  
A *Sully*. Son château était, en quelque façon, le rendez-vous de cinquante femmes aimables, & de presque tous les hommes que leur esprit ou leur talent rendaient célèbres. C'était l'endroit où *Lachapelle*, cet insigne épicurien, se plaisait le plus.

1718  
Œdipe. La gloire ramena bientôt Voltaire à Paris, pour y faire représenter *Œdipe*. Par respect pour les préjugés des souverains du théâtre français, il avait déparé sa tragédie, car il y avait mis, malgré les avis de M. *Dacier* & du pere *Brumoi*, un vieil amoureux dont il sentait tout le ridicule : elle fut jouée sans interruption pendant trois mois de suite. Dans toutes les sociétés, il n'était question que de ce chef-d'œuvre & de son auteur, qui n'avait que vingt-quatre ans. On admirait sur-tout l'adresse avec laquelle, à son âge, il exposait sur la scène la fatalité, ce dogme fondamental de l'ancienne théologie.

Qu'eussé-je été sans lui ? rien que le fils d'un Roi.

Ce vers que prononce *Philoctete* en parlant d'*Hercule*, est celui de la tragédie qui fit le plus de fortune, qui fut le plus souvent cité dans les sociétés.

Il est bon de remarquer qu'alors tout se bouleversait en France, & que c'est au milieu des désastres publics que les hommes de lettres & les théologiens, chacun de leur côté, étaient en guerre ouverte. *Homere* & la bulle *Unigenitus* étaient les deux sujets de haines, de querelles & d'épigrammes. Peu de personnes restaient neutres, parce qu'alors il y avait peu de philosophes en France; ceux qui ne se battaient pas pour *Homere*, se battaient pour l'honneur des Jésuites & de leur bulle, & ceux qui n'entraient dans aucun de ces deux partis, étaient des ambitieux qui se cantonnaient en secret, pour brasser la chute du Régent.

La nouvelle tragédie fit diversion : elle occasionna d'abord un déluge de petites brochures. Point de coins de rues, point de boutiques de libraires, où l'on ne vit des affiches en gros caractères qui en annonçaient la critique ou l'apologie. Le calme rentra enfin dans l'esprit des hommes de lettres. *La Motte*, qui avait à se plaindre de Voltaire, oublia sa vengeance, & donna à *Œdipe* une approbation qui était un bel éloge. *Crebillon*, qui eût pu être jaloux du succès de cette tragédie, ne vit dans son auteur qu'un rival heureux, & voulut être son ami. *Fontenelle*, neveu de *Corneille*, ne pouvait refuser son suffrage à *Œdipe*, mais

D



en qualité de doyen des littérateurs, & mêlant la leçon à l'éloge, il fit dire à Voltaire que sa pièce *avait trop de feu* ; & Voltaire lui répondit que *pour s'en corriger il lirait ses Pastorales*.

C'est dans ces circonstances que *la Motte* & son parti se réconcilièrent avec Madame *Dacier* & les *Homéristes*. Un sage, le duc de *Valincourt*, eut la gloire de cette réconciliation. Il assembla chez lui les parties belligérantes, & pendant le dîner leur proposa un petit traité de paix qu'elles signèrent. Ainsi finit parmi les hommes de lettres une guerre qui durait depuis vingt ans.

Les théologiens demeurèrent irréconciliables & furent encore long-temps le tourment de la France. Voltaire en devint la gloire & les délices. En peu de temps sa renommée fut portée au fond de l'Allemagne & du nord. On y riait de nos querelles ecclésiastiques, mais on y admirait son *Œdipe* qui lui valut deux brevets, celui d'homme de génie & celui de philosophe. Les deux vers qui lui méritèrent ce dernier brevet, sont :

- » Nos prêtres ne sont point ce qu'un vain peuple
- » pense :
- » Notre crédulité fait toute leur science.

Au milieu de ses succès, les cabales pour le perdre furent affreuses ; mais le Ré-

gent, ce Prince philosophe, le soutint contre ses ennemis ; & pour le venger de leurs clameurs , il lui fit une gratification honorable.

Dans ces jours de triomphe & de gloire, on crut que la Suede allait l'enlever à la France, & ses liaisons avec le baron de *Goerts* justifiaient ce bruit généralement répandu. *Goerts*, jadis Conseiller de Holstein, était alors plénipotentiaire de *Charles XII.* C'est ce même homme qui, avec *Alberoni*, jadis Curé de village, & devenu Cardinal & premier Ministre en Espagne, avait projeté de bouleverser l'Europe. Une partie de cette révolution fut confiée à Voltaire par *Goerts*, qui le sollicitait de l'accompagner dans ses voyages. Voltaire résista à la tentation de jouer un rôle. Il jouissait d'une gloire réelle & de l'honneur de voir souvent le Régent dont il avait déjà éprouvé les bienfaits.

Au bruit des éloges qu'on prodiguait à son génie, se mêla tout-à-coup le bruit d'une tempête qui sembla devoir l'écraser entièrement. La calomnie qui l'avait fait enfermer dix-huit mois à la Bastille, s'arma de nouveau pour le perdre. Les *Philippiques* parurent. C'était un poème atroce contre le Régent. On ne fit jamais rien d'aussi criminel. Jamais libelle en France ne fit un plus grand scandale. On y célébrait sa ven-

harmonieux ses prétendus empoisonnemens & ses prétendus incestes. *Rousseau* dans ses plus belles odes, n'est ni plus riche, ni plus éloquent, & a beaucoup moins d'énergie.

Le peu de réputation de *la Grange-Chancel*, auteur des *Philippiques*, éloignait de lui tout soupçon. Il n'avait encore rien fait qui pût lui mériter l'honneur de le faire accuser de ce crime. Le génie de *Voltaire* lui valut alors cette dangereuse distinction, qu'une funeste circonstance sembla autoriser : c'était celle de son intimité avec le baron de *Goerts* & son assiduité dans la maison du duc du *Maine*, chez qui les mécontents & les frondeurs de l'administration tenaient leurs assemblées. Mille voix demandaient vengeance de l'outrage qu'on prétendait que *Voltaire* avait fait au Régent, son appui & son bienfaiteur ; mais ce Prince judicieux qui l'aimait, craignait, en le privant encore de sa liberté, une nouvelle méprise. Il se contenta de l'éloigner de Paris.

Les tracasseries que *Voltaire* avait éprouvées dans le sein de sa famille, une prison longue, dure & injuste, des calomnies de toute espece, enfin l'exil, tant de persécutions qui devaient le dégoûter de l'étude, ne servirent qu'à le confirmer dans la vocation d'homme de lettres. Ce n'est pas qu'il ne fut très-sensible à la persécution, c'est même

dans un de ces momens d'amertume & de dépit , qu'entendant gronder un orage affreux sur Paris, il s'écria, que pour un pareil fracas, il fallait que, semblablement à la France, le royaume des cieux fût tombé en régence.



---

## CHAPITRE V.

*Voltaire à Sully : nouvelles amours :  
il voyage en Hollande. De sa petite-  
vérole. Mariane. La Henriade jetée  
au feu.*

---

A N N É E S

D E

1719—à—1725.

---

**E**N éloignant Voltaire de Paris, le Régent lui laissa le choix de son exil, & la liberté d'en changer toutes les fois qu'il le demanderait. Plusieurs personnes lui offrirent leur château pour retraite, mais il préféra le sé-  
**A Sully.** jour de Sully, où il avait la ressource d'une bibliothèque, & l'avantage de voir une foule de grands Seigneurs qui y passaient l'été. D'ailleurs la *Henriade* à laquelle il travaillait, & dont *Maximilien de Bethune* était alors un des principaux personnages, l'invitait à cette préférence.

On a de ce temps-là un grand nombre de

pièces fugitives dans lesquelles on trouve l'aménité de *Chaulieu*, mais un luth plus harmonieux, une touche plus délicate, plus aisée, rarement négligée, & toujours naturelle. Dans ce genre, Voltaire a surpassé les anciens & les modernes : ce qui fait le mérite de ses poésies légères, c'est que la morale de l'honnête homme, ainsi que dans *Horace* seul, s'y trouve toujours assaisonnée d'une plaisanterie fine & agréable; c'est qu'on y voit le philosophe se jouant continuellement des préjugés, & qui en bafouant la superstition, accoutume insensiblement les hommes à la mépriser.

Les amis de Voltaire le pressaient de mettre la dernière main à la *Henriade*; mais le succès d'*Œdipe* l'avoit enivré. Il voulut reparaitre à Paris avec une nouvelle tragédie. Ce fut au milieu des dissipations, & dans le temps de ses amours avec une Demoiselle des environs de Sully, qu'il fit *Artemire*. Il la détermina à se charger du principal rôle de cette tragédie : quand il l'eut dressée, il obtint du duc d'Orléans de revenir à Paris. Sa tragédie & sa maîtresse furent agréées des comédiens français.

Les sifflets étaient alors d'un grand usage : au premier acte on siffla, & l'on déconcerta la débutante. Au second acte les sifflets redoublèrent. Voltaire, indigné d'un pareil accueil, de la loge où il étoit, sauta sur le

1720. *Artemire*  
20 Mai.

théâtre, & harangue le public. On le régale d'abord lui-même de fréquens coups de sifflets; mais lorsqu'on reconnaît l'auteur d'*Edipe*, on l'écoute dans un grand silence. Il parle de l'indulgence qu'on doit aux nouvelles productions & aux nouveaux talens. Dans tout ce qu'il dit il met tant de raisons & sur-tout tant d'honnêteté, qu'on bat des mains, & qu'on finit par demander *Artemire* & mademoiselle de\*\*\*. La tragédie continue au bruit des applaudissemens : peu de jours après cette scène bizarre, il retire du théâtre sa maîtresse & sa tragédie, & va de nouveau avec l'une & l'autre s'ensevelir dans la retraite de Sully.

Mort de son ami Genonville.

Le Régent ne tarda pas à lui laisser la liberté de s'établir à Paris. Cette liberté fut sans doute un grand plaisir pour lui; mais ce plaisir fut bientôt empoisonné par la mort de son ami M. de Genonville, conseiller au parlement. C'était un jeune homme de la plus grande espérance, & qui eût fait honneur à la magistrature, si sa philosophie ne lui eût pas attiré quelque disgrâce de la part de ses confrères dont le grand nombre s'effrayait déjà du nom de philosophie. Voltaire & lui étaient un modèle d'amitié rare, & peut-être unique.

1720  
A. Vauvillars.

Madame la maréchale de Villars pour l'arracher à sa profonde douleur, le mena à *Vauvillars* : c'est dans ce même château que

que l'infortuné *Fouquet* avait possédé sous le nom de Veau, & pour l'embellissement duquel il avoit dépensé dix-huit millions. Là se trouverent réunis les deux plus grands hommes qu'eut la France. L'un parcourant les dernières années d'une vie semée d'événemens & de gloire : c'était le vainqueur de *Denain*, le sauveur de la patrie ; c'était *Villars*. L'autre qui s'était à peine élancé dans la carrière dramatique. Son premier pas dans cette carrière fut un pas de géant, & par la grandeur de ce pas, il avait forcé l'Europe instruite, à tourner ses regards vers lui. C'était l'auteur d'*Œdipe* ; c'était Voltaire. Quiconque eût pu lire dans l'avenir dans ces deux hommes célèbres, au-lieu d'un libérateur de la France, en eût vu deux. L'un qui l'avait délivrée de ses ennemis, & l'autre qui devait un jour la délivrer de ses préjugés. Le mutuel attachement qu'ils eurent l'un pour l'autre, dura le reste de leur vie, & ne se démentit pas un instant.

A son retour de Vauvillars, Voltaire se logea, Quay des Théatins, chez le président *de Bernieres*, qui avoit beaucoup aimé le jeune *de Genonville*. Il ne voyait plus cet ami, mais il en entendait parler souvent, & cela seul adoucissait ses regrets.

C'est à cette époque que madame de *Rypelmonde*, fille du maréchal *d'Allegre*, lui propose le voyage de Hollande. Voltaire met

1721  
A Paris.

1722  
En Hol-  
lande.

E



dans ses arrangemens un séjour à Bruxelles. Dès long-temps il désirait embrasser *Rousseau* banni de sa patrie depuis dix ans. Il ne voyait en lui que le grand poëte & l'homme malheureux. Il court chez lui au moment où

Entre-  
vue avec  
J. B. R.

il arrive à Bruxelles. Ce premier instant d'entrevue fut un moment d'effusion de cœur & de confiance mutuelle. Voltaire ne l'appellait que son maître & son juge : & c'est sous ce double titre qu'il lui confia, pendant cinq jours, son poëme de *la Henriade*.

En revenant de Hollande, on reprit encore la route de Bruxelles. Les deux poëtes se quitterent peu. Ils firent des visites, allèrent ensemble à la messe & à la comédie.

Dans une de leurs promenades, & madame la comtesse de *Rupelmonde* seule en tiers, *Rousseau* lut son *Ode à la postérité*, & ensuite le *jugement de Pluton*. Ce dernier ouvrage était une satire violente contre le Parlement de Paris qui l'avait privé de sa patrie, & contre l'Avocat-Général qui avait conclu au bannissement. Voltaire interrogé sur cette satire répondit : *Ce n'est pas là notre maître du bon & du grand Rousseau.*

L'amour-propre du vieux rimeur qui ne quêtait qu'un suffrage, s'offensa de cette franchise. Voltaire appuya son sentiment de quelques raisons; & ces raisons déplurent autant que si elles avaient été des leçons. Prenez votre revanche, lui dit Voltaire; " voici un

„ petit poëme que je soumetts au jugement  
 „ & à la correction du pere de *Numa*. „

La lecture du poëme n'était point encore  
 achevée, que *Rousseau*, d'un ton chagrin,  
 dit : “ Epargnez-vous, Monsieur, la peine  
 „ d'en lire davantage. C'est une impiété hor-  
 „ rible. „ Voltaire remet le poëme dans son  
 porte-feuille en disant : “ allons à la comé-  
 „ die, je suis fâché que l'auteur de la *Moï-*  
 „ *sade* n'ait pas encore prévenu le public  
 „ qu'il s'était fait dévôt. „

Après la comédie, Voltaire lui parla de  
 son *Ode à la postérité*; & d'un ton causti-  
 que lui dit en le quittant : *Savez-vous, notre*  
*maître, que je ne crois pas que cette*  
*Ode arrive jamais à son adresse?* (6)

Ainsi donc une entrevue qui avait com-  
 mencé par une confiance réciproque, finit  
 par une brouillerie éclatante. Depuis dix ans  
 Voltaire désirait voir *Rousseau*; il le vit &  
 s'en fit un ennemi implacable. Les rapports  
 vinrent ensuite, & il s'ensuivit entr'eux deux  
 une guerre de vingt ans. Ce qu'on peut af-  
 firmer, c'est que Voltaire ne commença à se  
 défendre qu'après un silence de dix ans, &  
 vingt actes d'hostilités de la part de son en-  
 nemi.

La curiosité du lecteur m'arrête, & me  
 demande quel était ce poëme que *Rousseau*  
 traita d'impie? C'était une *Eptre à Julie*  
 qui, dix ans après, parut sous le titre d'*E-*

*ptre à Urante*, & qui aujourd'hui est connue sous le titre de *le pour & le contre*. Elle fut faite pour madame de *Rapelmonte*. Cette Dame, à une ame pleine de candeur & un penchant extrême à la tendresse, joignait une grande incertitude sur ce qu'elle devait croire. Elle aimait Voltaire, & déposait avec confiance dans son sein ses doutes & ses perplexités; & ce fut pour fixer son esprit incertain, qu'il fit cette épître dont le but était de lui montrer que pour plaire à Dieu, indépendamment de toute croyance, il suffit d'avoir des vertus.

Au Châ-  
teau de  
Maisons.

De sa pe-  
tite-vé-  
role.

Un des endroits où Voltaire se plaisait le plus, était à *Maisons*, situé sur les bords de la Seine & de la forêt de St. Germain.

Il y a peu d'années qu'on y voyait encore sa chambre d'étude. Ce château, le coup d'essai & le chef-d'œuvre de *Mansard*, & qui fit connaître toute l'étendue de son génie, dans le temps qu'il n'était encore que simple maçon; ce château, dis-je, appartenait au président *Desmaisons*, juge instruit, integre, & qui jouissait tout-à-la-fois de la considération publique & d'une fortune très-considérable : il réunissait souvent à *Maisons* tous les arts, tous les talens & tous les agrémens de la société. Il y donnait souvent des fêtes. Il en avait annoncé une dans laquelle tous les plaisirs de l'esprit devaient se varier & se succéder pendant trois

jours. Plus de trente Seigneurs y étaient invités & autant de Dames. On devait jouer la comédie. M<sup>lle</sup> le Coureur, cette célèbre actrice, qui fut être l'amie de plusieurs Dames de la Cour, & en qui beaucoup d'esprit & un grand savoir-vivre, faisaient disparoître tout ce que le préjugé attache d'odieux à la profession des femmes de théâtre, était déjà arrivée. Le cardinal de *Fleury* était invité aux fêtes de *Maisons*, & devait y venir. Voltaire devait lire sa tragédie de *Mariane*. Le jour de son arrivée, il se sent indisposé, & sur les neuf heures du soir la fièvre se déclare. *Gervasi*, le médecin alors le plus accrédité, est appelé, & décide que c'est la petite-vérole. L'épouvante est dans le château. On réveille les Dames pour annoncer cette nouvelle (7). On dépêche des couriers au cardinal de *Fleury* & aux autres Seigneurs qui devaient venir à *Maisons*. M<sup>lle</sup> le Coureur, persuadée que la présence d'un ami peut ajouter aux soins du docteur *Gervasi*, fait partir un exprès pour la Normandie où se trouvoit *Thiriot*, & ne quitte Voltaire que lorsque cet ami est arrivé.

La petite-vérole fut très-maligne. L'usage d'alors était d'administrer des cordiaux pour faciliter l'éruption, & pour, disait-on, éloigner le venin du cœur. *Gervasi* avait une méthode contraire. Il employa la sa-

gnée, l'émétique & des boissons rafraîchissantes.

Au bout d'un mois, Voltaire encore très-faible, voulut venir à Paris. A peine fut-il en voiture que le feu éclata dans la chambre d'où il sortait, & embrasa, en grande partie, une des ailes du château.

Le danger que Voltaire avait couru pendant sa maladie, & l'incendie auquel il venait d'échapper, le rendirent encore plus cher aux sociétés dont il faisait les délices. Il était encore convalescent, lorsqu'il écrivit en faveur de *Gervasi* qu'on traitait d'empirique, & dont on attaquait violemment la méthode. Ce fut avec autant de force que d'agrément qu'il défendit son médecin, l'émétique & cent pintes de limonade qu'il avait bues.

Mariane. *Mariane* ne tarda pas d'être représentée : Voltaire espérait, par le succès de cette nouvelle tragédie, réparer l'échec que son amour-propre avait reçu par la chute d'*Artemire*. Le rôle d'*Héracles* fut rempli par *Baron*, qui était très-vieux. *Mariane* mourait du poison qu'on lui donnait sur la scène. Ce dénouement était très-théâtral. Il excitait la pitié & la terreur. Au moment où *Mariane* prit la coupe, un plaisant crie : *la Reine boit*, c'était la veille de la fête des Rois, & la pièce ne fut pas achevée. Voltaire substitua à la coupe un coupe

1724.

dénouement, mais plus faible, & la pièce eut quarante représentations.

Rousseau apprit ce succès à Bruxelles, & en fut jaloux. Cette tragédie, selon lui, n'était qu'une *superfétation poétique*; *Hérodès*, ajoutait-il, *est un grand dupe*, *Varrus un étourdi*, & *Mariane une imbécille*, qui perd son temps à faire son paquet. Tel était le style de Rousseau pour dénigrer un chef-d'œuvre. Il fit plus : pour faire tomber cette tragédie, il rajeunit la *Mariane* de *Tristan*. Mais les comédiens ne purent la jouer, ni le libraire la vendre.

Le public était dans l'attente de la *Henriade* : avant de la publier, Voltaire la soumit à la censure & à l'examen de plusieurs hommes de lettres : c'était autant de juges qu'il se choisit. Un de ces juges était le président *Hainault*, homme d'un goût sûr & d'un jugement exquis en matière d'ouvrages d'agrémens. Les séances se tinrent chez le président *Desmaisons*. " Je „ laisse à la porte, leur disait Voltaire, „ l'amour-propre d'auteur, & tout au re- „ bours des patiens, j'implore non l'indul- „ gence, mais la sévérité de mes juges. „ Il lisait un chant : chaque juge disait son avis. Il notait les observations, & souvent il se vit dans l'impossibilité de corriger certains défauts, qui tenaient trop essentielle-

ment à des beautés qu'on lui demandait de conserver.

Henriade  
de jetée  
au feu.

Cependant, un jour fatigué de tant de petites chicanes que messieurs les puristes lui faisaient essuyer, tantôt sur un hémistiche, tantôt sur une rime, & tantôt sur l'inversion d'un vers, dans son impatience il se leve brusquement, & fait de son poëme ce que *Virgile* mourant avait voulu qu'on fit de l'*Enéide*; il le jette au feu, & sort, en disant à ses juges, " il n'est donc bon qu'à être brûlé. "

Le président *Hainault*, de qui nous tenons l'anecdote, de son fauteuil s'élance à la cheminée, & dérobe la *Henriade* aux flammes. " Ne pensez pas, dit-il à son auteur en la lui remettant, qu'elle vaille mieux que le Héros que vous célébrez. Malgré ses défauts, c'était un grand Roi & le meilleur des hommes. Souvenez-vous, lui écrivit-il dans la suite, que pour l'arracher au feu, elle me coûte une paire de manchettes de dentelle. "

On convint de reprendre les séances & de continuer l'examen de la *Henriade*. Ce projet n'eut pas lieu. *Desfontaines* qui était alors un des écumeurs de la littérature, & l'un des hommes les plus méprisables & les plus méchans dont la république ait été empoisonnée, s'en procura un manuscrit, & le fit imprimer en Angleterre. Cela lui va-

lut quelque argent. Il en fit à Evreux une seconde édition, qui lui en valut davantage. A la mal-honnêteté d'imprimer un ouvrage qui ne lui appartenait pas, il ajouta l'indignité d'y insérer des vers contre différentes personnes.

Paris retentit bientôt des cris & des plaintes de Voltaire; mais le poëme quoiqu'infidèlement imprimé, lui fit tant d'honneur qu'il s'apaisa. Il poussa même la générosité jusqu'à pardonner à *Desfontaines*, & à permettre à *Thiriot* de le lui présenter.

Peu de jours après ce pardon, cet abbé, accusé d'un crime qui menait alors au bûcher, fut enfermé à Bicêtre. Voltaire, quoique malade, court à Versailles, sollicite la protection de la marquise de Prie, femme alors en grande faveur, & obtint l'élargissement de *Desfontaines*. Il obtint encore du président de *Bernieres*, de le mener à *Fontaine-border*, l'une de ses terres en Normandie.

Dès les premiers momens de sa liberté, l'abbé écrivit à Voltaire : *Je vous dois l'honneur & la vie*, & dans l'excès de sa reconnoissance il fit un libelle contre lui. *Thiriot* vit le libelle, & força son coupable auteur de le jeter au feu. *Desfontaines* consumma son ingratitude en se joignant à *Rousseau* pour tourmenter son bienfaiteur.

Pendant dix ans Voltaire souffrit les inju-



res de ces deux ennemis. Le temps de sa vengeance n'était point encore venu. Son silence était le sommeil du lion. D'ailleurs, les diverses études auxquelles il était livré, l'empêchaient souvent de s'appercevoir de leur méchanceté.

1725. La petite comédie de *l'Indiscret*, malgré son succès, n'ajouta rien à sa gloire; & une de ces aventures qui, en société sont très-rares, le força à une profonde retraite.



## CHAPITRE VI.

*Du Chevalier de Rohan. Voltaire est mis à la Bastille. Il a ordre de sortir de France. Il va en Angleterre; & y publie la Henriade.*

## ANNÉES

D E

1725—1728.

**L** Le chevalier de Rohan Chabot, dont il est ici question, n'avait ni dans le caractère ni dans les sentimens, rien de ce qui distingue ceux de cette illustre maison. C'était une plante dégénérée (8). On lui reprochait un défaut de courage, & le métier d'usurier. Il allait quelquefois chez le duc de Sully, où Voltaire était très-souvent. Un jour étant à dîner ensemble, il trouva fort mauvais que Voltaire ne fût pas de son avis, „ Quel est ce jeune homme, demande-t-il, qui parle si haut? M. le chevalier, repart Voltaire, *c'est un homme qui se traine*

*pas un grand nom, mais qui sait honorer celui qu'il porte.*

Le chevalier de Rohan sortit en se levant de table, & les convives applaudirent à Voltaire : le duc de Sully lui dit hautement : " Nous sommes heureux si vous nous „ en avez délivrés. „

Peu de jours après cette scène, Voltaire étant encore à dîner chez le duc de Sully, fut demandé à la porte de l'hôtel pour une bonne œuvre. Au mot de bonne œuvre il se leve & court à la porte, où était un fiacre & deux hommes qui, d'un ton dolent, le prient de monter à la portière. A peine y fut-il que l'un des deux scélérats le retint par son habit, tandis que l'autre lui applique sur les épaules cinq ou six coups d'une petite baguette.

Le chevalier de Rohan, qui à vingt pas de-là était dans sa voiture, crie, c'est assez. Il n'est point au monde d'homme à couvert d'un pareil outrage de la part d'un lâche assez riche pour payer des scélérats.

Voltaire rentre dans l'hôtel, demande au duc de Sully de regarder cet outrage fait à l'un de ses convives, comme fait à lui-même : il le sollicite de se joindre à lui pour en poursuivre la vengeance, & de venir chez un Commissaire en certifier la déposition. Le duc de Sully se refuse à tout. Cette indif-

férence de la part d'un homme, qui, depuis dix ans le traitait en ami, l'irrite encore davantage. Il sort de son hôtel, & ne voulut plus voir le duc de Sully.

Voltaire peut recourir aux loix, mais il craint de donner de l'éclat à l'affront qu'il a reçu. Il n'a recours qu'à son seul courage. Des amis lui offrent leurs services, mais il ne se remet qu'à lui-même du soin de sa vengeance. Pour s'y préparer, il s'éloigne entièrement de toute société. Une profonde retraite devient son partage. A l'étude des langues vivantes qu'il commence alors, il joint l'exercice de l'escrime : un maître d'armes vient tous les matins lui donner des leçons, & quand il a acquis l'habileté nécessaire, il se rend au théâtre français, entre dans la loge de *M<sup>lle</sup> le Comédien*, où était le chevalier de Rohan. Monsieur, lui dit-il, si quelque affaire d'intérêt ne vous a point fait oublier l'étourderie dont j'ai à me plaindre, j'espère que vous m'en ferez raison. *Thérèse*, dont nous tenons le factum, était à la porte de la loge.

Le chevalier de Rohan accepte le défi pour le neuf heures du lendemain, assigne lui-même le rendez-vous à la porte de Saint-Antoine, & le soir même en fait part à sa famille. Tous les Rohan sont en mouvement : mais leurs démarches eussent été inutiles si on n'eût montré à M. le duc les vers

de Voltaire à sa maîtresse la marquise de  
*Pris.*

*Is* sans avoir l'art de feindre,

D'*Argus* fut tromper tous les yeux.

Nous n'en avons qu'un à craindre,

Pourquoi ne pas nous rendre heureux !

On sait que M. le duc, alors premier Mi-  
 nistre, était bonne. Ces quatre vers lui firent  
 connaître un rival, & Voltaire fut envoyé à  
 la Bastille. Son ami *Thiriot* allait dîner tous  
 les jours avec lui. A la liberté près, Voltaire  
 était dans ce château comme s'il eût été  
 dans le monde. Il n'ignorait rien de ce qui  
 s'y passait. C'est là qu'il apprit la langue An-  
 glaise. Au bout de six mois on lui rendit sa  
 liberté, & ce ne fut point une grâce qu'on  
 lui fit ; car il n'avait pas mérité de la perdre.  
 Il méritait encore moins l'ordre, qu'en  
 ouvrant les portes de cette prison on lui  
 signifia, de sortir de France. Jamais on ne fit  
 un plus cruel abus de l'autorité envers un  
 citoyen. Cette persécution était due aux ma-  
 noeuvres de la maison de *Rohan*. Le cheva-  
 lier ne quitta point Versailles, & mourait  
 de peur que Voltaire ne l'y vînt chercher.

En An-  
 gleterre.

Pour jouir d'une plénitude de liberté, il  
 passe en Angleterre. Cette liberté dont il avait  
 fait son idole, est réellement un grand tré-  
 sor, mais dont on ne connaît véritablement  
 le prix que lorsqu'on l'a perdu. Pour en bien

sentir tous les avantages, il faudrait avoir habité l'un des quarante sépulchres de la Bastille. O hommes de lettres ! puissiez-vous ne jamais tomber dans ce goufre où l'ennui dévore ses habitans ! Puissiez-vous aussi ne rien dire, ne rien écrire, ne rien faire qui puisse être un prétexte de vous y plonger.

En Angleterre Voltaire n'eut à craindre ni les persécuteurs, ni les manœuvres des grands, ni les prêtres, ni les familiers de la police. Ce pays fut pour lui un sol nouveau sur lequel il ne tarda pas à être acclimaté. C'était le temps de la vraie gloire des Anglais. *Locke*, à la vérité, n'était déjà plus. Le sage & savant *Salisbury* venait de mourir hors de sa patrie ; mais l'esprit & les idées de ces grands hommes dominaient toutes les terres ; mais *Newton* vivait encore ainsi que *Clarcke*, *Wolston*, *Bolinbroocke*, *Pope*, *Collins*, *Toland*. Voltaire fut l'ami de la plupart d'entr'eux, & de beaucoup de personnes de distinction qui, en ce royaume, se font gloire d'aller l'étude de la vraie philosophie à l'esprit des affaires politiques.

L'illustre *Pope*, poète & philosophe, & dont *l'Essai sur l'homme* avait mis le sceau à sa célébrité, fut celui dont il rechercha d'abord la connoissance. Dans leurs premières entrevues, ils furent fort embarrassés. *Pope* s'exprimait très-péniblement en français, & Voltaire n'était point accoutumé aux

fillemens de la langue anglaise, ne pouvait se faire entendre. Il se retira dans un village, & ne rentra dans Londres que lorsqu'il eut acquis une grande facilité à s'exprimer.

Son séjour en Angleterre, devint utile à sa gloire comme à sa fortune. Il y fit imprimer *la Henriade*, dont en France il n'en avait pu obtenir l'agrément. Lorsque le poëme y parut furtivement, tous les dévots, race alors fort nombreuse & très-dangereuse, crièrent à l'impiété : les baladins de la foire en firent le sujet de leurs bouffonneries, & après les baladins, nos Seigneurs du clergé s'en emparèrent, & voulurent le flétrir par une censure ecclésiastique, comme contenant les erreurs des semi-Pelagiens. A la Cour on disait qu'il n'y avait qu'un séditieux qui eût pu faire l'éloge de *Coligni*. Cette persécution est le vrai thermometre sur lequel nous devons de temps en temps porter les yeux pour connaître le degré d'imbécillité où l'on était alors en France.

1726.

Les Anglais étaient à cette époque beaucoup plus avancés en raison. On sait qu'*Elisabeth* avait autrefois protégé *Henri IV*. Le Roi qui régnait alors, *George I*, & la princesse de *Galles*, qui devint *Reine*, protégèrent son chantre. Les souscripteurs Anglais furent très-nombreux. *Thiriot* à Paris était chargé de recevoir les souscriptions des Français. Il en avait déjà quatre-vingt, lorsqu'un

qu'un jour de la Pentecôte & pendant qu'il était à l'église, des voleurs emportèrent le dépôt. Les souscripteurs ne perdirent rien. Voltaire, malgré cette perte, remplit les engagements, & écrivit à son dépositaire :  
 „ Cette aventure, mon ami, peut vous dé-  
 „ goûter d'aller à la messe, mais elle ne doit  
 „ pas m'empêcher de vous aimer toujours  
 „ & de vous remercier de vos soins. „

La *Henriade* vengea la nation Française du reproche qu'on lui faisait de n'avoir point de poème épique. Les Anglais furent les premiers à lui accorder ce titre que les Français lui disputèrent long-temps, lors même qu'ils le prodiguaient au *Télémaque* de M. de Fénélon. Ce roman ingénieux & moral n'est ni poème ni épique. Ce n'est pas assez pour cela qu'une prose soit harmonieuse & cadencée; il faut de plus qu'elle soit assujettie à des règles convenues, invariables, & même à la prosodie que le génie de la langue comporte.

Les divers peuples de l'Europe ne tardèrent pas à s'approprier la *Henriade* : elle fut traduite par *Lokman* en anglais. Le cardinal *Quirini* la mit en vers italiens. Les Allemands & les Hollandais en eurent des versions en leurs langues. Le Prince royal de Prusse dans la suite l'enrichit d'un avant-propos. Le cadre de la *Henriade*, dit-on, est petit : cela est vrai, si on le compare à



celui de l'*Illiade*, où vingt peuples conduits par leurs rois, s'armerent pour détruire une ville; si on le met à côté, soit de l'*Enéide* dans laquelle un homme se disant conduit par certains dieux & repoussé par d'autres dieux, vint à travers mille dangers, s'établir dans le *Latium* & fonder un empire éternel, soit de la *Jérusalem délivrée*, dans laquelle l'Europe entière, comme arrachée à ses fondemens, tombe sur l'Asie & semble l'écraser de sa chute.

Le sujet de la *Henriade* était digne d'un philosophe; & Voltaire l'adopta, parce qu'il lui parut propre à attaquer le fanatisme, à rendre les persécuteurs odieux, les querelles de religions ridicules, & sur-tout à établir en France cet esprit de tolérance, sans lequel la société n'est guère autre chose qu'une forêt de bêtes féroces acharnées à leur mutuelle destruction.

Les ennemis les plus déclarés contre la mémoire de Voltaire, ne peuvent nier que de tous les poëmes épiques, la *Henriade* ne soit le plus utile & le plus sage. On n'y voit ni fées, ni lutins, ni autres fadaïses dignes des temps d'ignorance. *Henri IV*, pour faire ses destinées, n'a recours ni aux entrailles des victimes, ni à la fourberie des prêtres. Il ne consulte que son courage & la raison d'état. C'est un vrai héros disputant les armes à la main un royaume que le

fanatisme lui a ravi , nourrissant ses ennemis qu'il peut faire mourir de faim.

Un pareil personnage vaut sans doute le *dévo*t *Enée* qui , comme tous ceux de son espece , tout en parlant au nom des dieux qu'il n'a jamais vus , tout en citant des révélation qu'il n'a point eues , finit par une injustice horrible , par s'emparer d'un royaume qui ne lui appartient pas , & par coucher avec une belle & jeune Princesse , sur le cœur de laquelle il n'a aucun droit. J'aime mieux *Henri IV.* C'est un héros plus juste , plus brave & plus aimable.

Les dieux , dit-on , conduisent cet *Enée*. Cela est bon pour l'imagination des enfans , qui aiment à se repaître de semblables chimeres ; mais ces dieux , & leurs oracles & leurs prêtres une fois décrédités , que devient un poëme échaffaudé sur ces échasses ? Il doit nécessairement perdre une partie de son mérite. Il ne reste qu'avec ses beautés de détail ; & ces beautés ne sont elles-mêmes que de magnifiques frivolités , si , comme dans la *Henriade* , elles n'ont point un objet d'instruction.

Un reproche que tout homme solidement instruit est en droit de faire à *Homere* , à *Virgile* , au *Tasse* , & sur-tout à ce fou de *Milton* , dont le sublime ouvrage force à l'admiration , lors même qu'en les blâme ; c'est qu'en composant

leurs poèmes, ces grands hommes n'ont contribué en rien à la perfection de la morale. Ils ont laissé leurs contemporains avec toutes leurs sottes superstitions. Ils ont fait pis : au lieu d'employer leur génie à les délivrer de leurs préjugés, ils ont consacré ces mêmes préjugés par la beauté de leurs chants ; & n'eût-il pas mieux valu corriger les sottises de leur siècle, que de les mettre en vers magnifiques ? Ce n'est pas assez d'amuser, il faut encore instruire. C'est là le grand objet dont Voltaire était occupé en travaillant la *Henriade*. Aussi est-elle mise dans le petit nombre des chefs-d'œuvres qui ont produit un grand bien. Notre liberté de penser ne date réellement que de l'époque de ce poème. C'est là qu'on le voit, attaquant de cent façons la superstition, qui jusqu'alors avait été l'épouvantail de ses compatriotes ; il les accoutuma à entendre des vérités utiles & hardies. C'était le plus grand service qu'il pût rendre à sa patrie, jusqu'alors dévot & bêtement fanatique. (9)

Si la *Henriade*, ou pour parler plus exactement, si un poème de la force & de la beauté de celui-là, eût paru cent quarante ans plutôt, la France n'eût point été déchirée par ce monstre que nous nommons la *sainte ligue* ; elle n'eût eu ni St. Barthelemy, ni les dragonades, & n'eût

point reçu la plaie épouvantable que lui fit la révocation de l'édit de Nantes. O Rois ! méditez cette vérité , & vous sentirez de quel prix doit être à vos yeux un grand homme , un philosophe né dans vos Etats !

Le roi d'Angleterre & ses Ministres protégèrent ce même jeune philosophe , que la cour de Versailles avait fait emprisonner , & auquel elle avait ravi sa patrie. Son poëme persécuté en France , où il était nécessaire , fut accueilli par *George I.* , comme un ouvrage qui pouvait être utile aux Anglais.

Le produit de la *Henriade* fut très-considérable : Voltaire se trouva bientôt en état de faire du bien. Plusieurs Français qui étaient à Londres , & qui avaient des besoins pressans , éprouverent ses générosités. Il crut en faire des amis , & il n'en fit que des ingrats. Un *St. Hyachinte* , qu'il obligea de sa bourse & de son crédit , fut le premier à se signaler par des critiques contre la *Henriade* , & par des outrages personnels contre son auteur. Tous ces gens qui , en implorant ses secours , se disaient hommes de lettres , n'étaient pour la plupart que des aventuriers qui , de la boue & de la misère où ils étaient plongés , osaient être jaloux de la gloire dont leur bienfaiteur était environné.

Pendant le séjour de Voltaire en Angle-

terre, on y parla d'avoir un théâtre Français. Il échauffa cette idée, il écrivit à Paris, & en peu de temps on eût à Londres une troupe de comédiens. Ils arriverent avec peu d'argent; & ne trouvant point les ressources dont ils s'étaient flattés, ils se retirèrent.

1728.

La voix de l'amitié rappelait Voltaire à Paris. Il cede à cette voix, & sur-tout à cet instinct qui nous ramene toujours avec plaisir dans notre patrie, malgré les déshagrémens qu'on y a éprouvés. Avant de quitter l'Angleterre, il publia deux essais: l'un, *sur nos guerres civiles*, & l'autre, *sur la poésie épique*. Dans ce dernier, on voit le grand homme juger ses semblables. Ces deux ouvrages furent écrits en Anglais. C'était un hommage qu'avant de partir il rendait à une nation, chez laquelle il avait trouvé tout ce qui peut flatter, & tout ce que peut desirer l'homme de lettres philosophe, des encouragemens de la part des Souverains, des accueils distingués de la part des Grands, & une entière liberté de penser, de parler & d'écrire.

## CHAPITRE VII.

*Voltaire à Paris : Histoire de Charles XII.  
De la Fortune de Voltaire & de sa  
Tragédie de Brutus.*

## ANNÉES

DE

1728—à—1730.

APRÈS un séjour de trois ans en Angleterre, Voltaire revint en France reprendre ses chaînes, s'exposen de nouveau aux critiques de la médiocrité, & à la persécution des gens à préjugés. Son retour ne fut confié qu'à peu d'amis. De plusieurs mois il ne se montra nulle part publiquement. S'il allait au spectacle, c'était dans un grand incognito. Pour échapper à toute curiosité, il se logea au faubourg St. Marceau, quartier qui n'est habité que par des ouvriers & par des pauvres. Paris était alors en proie aux cabales, aux intrigues, aux persécutions. On n'y

parlait que de Rome, d'excommunications, de constitution *Unigenitus*, de réappellans, d'exils & d'emprisonnemens. Une assemblée d'Evêques, tenue dans les montagnes du Dauphiné, assemblée que les uns traitaient de *Concile*, & les autres de *brigandage d'Embrun*, venait de produire vingt mille lettres de cachet, & fournir un nouvel aliment à la guerre odieuse, que depuis cent ans se faisaient les Evêques. Ces querelles ecclésiastiques, très-propres à raffermir Voltaire dans les principes d'une philosophie qui n'a nulle part causé le moindre trouble, formait sur la France un brouillard épais qui en obscurcissait la gloire.

A travers ce brouillard empesté, parut un éclair soudain, rapide, mais éclatant. Ce fut un petit écrit philosophique, intitulé : *Sottise des deux parts* : c'est ainsi que Voltaire annonça qu'il étoit arrivé. Quelques personnes en crédit furent gré au philosophe de la leçon qu'il faisait au clergé. Le maréchal de Villars prit hautement sa défense. Il est bien vrai que, malgré la leçon, les Evêques continuèrent à se battre & à s'excommunier.

Guerre des Pro-faneurs. La guerre qu'entr'eux se faisaient alors les hommes de lettres, n'étoit que ridicule, & ne produisit que de bons mots. Je ne sais quel bel esprit prétendit qu'il n'étoit pas nécessaire que la tragédie fût en vers. Lamoignon aguerri

aguerri dans ces sortes de disputes, après avoir combattu pour les poètes, se mit pour de bonnes raisons, dit-on, à la tête des profateurs : il hasarda un *Œdipe* en prose, qui ne réussit pas, & qui lui valut quelques épigrammes. Les mœurs de *Lamotte* étaient douces : il avait le bon esprit de se faire un amusement de ces querelles littéraires : il se faisait aussi un plaisir de répondre honnêtement aux injures.

Voltaire, qui dans la guerre d'*Homere* avait gardé la neutralité, qui dans les dissensions de la bulle *Unigenitus* se bornait à dire *sottise des deux parts*, ne prit d'abord aucun intérêt dans la querelle des profateurs : il savait mieux employer son temps. Mais lorsque l'aigreur des disputans fut atténuée, & que les esprits devenus calmes, purent entendre raison, il écrivit une lettre honnête à *Lamotte*. Il dit son sentiment sur le danger des tragédies en prose ; & ce sentiment fut un arrêt dont il n'y a point eu d'appel ; ou plutôt dont un seul homme, sans nom en littérature, a appelé, & dont le public a sifflé l'appel.

Tandis que les hommes de lettres, dans leur désœuvrement, s'occupaient sérieusement de ces frivolités, & que les gens d'église se persécutaient cruellement au sujet de la grâce, Voltaire préparait l'histoire de *Charles XII* : histoire que la postérité re- Histoire  
de Char-  
les XII.



garderait comme un roman , si une foule de témoins oculaires n'en avaient attesté la vérité & l'exactitude. Il avait vécu avec des Suédois , des Allemands auxquels était particulièrement connu ce Roi extraordinaire ; qu'on a comparé à *Alexandre* , & qui ne lui ressemblait en rien. *Alexandre* fut un vrai héros qui fonda des villes , établit diverses branches de commerce , encouragea les arts , s'occupa , au milieu même de ses victoires , de toutes les sciences , & répara par le bien qu'il fit , les maux qu'après elle entraîne toujours même une guerre juste.

*Charles XII* , au contraire , ne fut qu'un ignorant , qui par-tout où il passa , laissa des traces de misère. Il appauvrit son royaume , & le gouverna en tyran. Il fut brave , dit-on ; mais qu'est-ce qu'une bravoure qui n'est ni raisonnée ni réfléchie , sinon la férocité d'un sauvage ? Dieu préserve l'espece humaine de pareils Rois.

L'histoire de *Charles XII* fut violemment critiquée ; mais les connaisseurs assignèrent à son jeune Auteur une place à côté de *Tacite*. Son style fut jugé celui d'un historien philosophe & plein de goût. Point de ces épithetes oiseuses , ni de ces phrases oratoires , qui ne sont que des fleurs dont on se sert pour couvrir un champ aride , ni de ces réflexions faibles & triviales qui instruisent rarement un lecteur plus impatient de

voir de grands événemens , que de se traîner sur des lieux communs. (10)

Cet ouvrage ne fut d'aucun bénéfice pour Voltaire. Tous les imprimeurs de l'Europe s'en emparèrent au moment où il parut. Ils en firent leur profit. En moins d'une année on en eut vingt éditions. Nous saisissons cette circonstance pour parler de la fortune de Voltaire ; de cette fortune qui , pour la plupart de ses contemporains , fut un objet de curiosité , & pour plusieurs un sujet d'envie. Fortune de Voltaire.

Après sa première sortie de la Bastille en 1716 , il abandonna la maison paternelle où chaque jour il était exposé à s'entendre demander , pourquoi ne prenez-vous pas un état ? où avez-vous entendu la messe ? Les bienfaits du duc d'Orléans , & le produit d'*Œdipe* en 1719 , le mirent en état de se passer des secours de sa famille.

En 1723 , il se fit de ses économies une rente viagère de près de deux mille francs , dont nous avons vu le contrat. *Marie Lezinski* , peu de temps après son mariage avec *Louis XV* , lui assigna une pension sur sa cassette. Après l'édition de *la Henriade* à Londres en 1726 , sa fortune fut celle d'un homme aisé. Ce que deux ou trois ans après il retira de la succession de son père , en fit un homme riche , & le fond de la loterie de la ville de Paris , qu'en 1729 il gagna en grande partie , en fit un homme opulent.

Cette loterie qu'on appelait la loterie de *Desfort*, Contrôleur-général, avait été créée pour la liquidation des dettes de la ville. Ce fut d'après un calcul que Voltaire fit en sou-pant chez madame *du Fai* avec la *Con-damné*, qu'il emporta cette loterie. Le Con-trôleur-général qui était dévot, lui en dis-puta les fonds. Voltaire cria à l'injustice. Le Conseil jugea en sa faveur, & blâma le Con-trôleur-général de n'avoir pas prévu le cal-cul. Voltaire fut payé, mais on lui fit crain-dre la vengeance de *Pelletier Desfort*, dont il parlait comme d'un Tartufe. Pour s'y déro-ber, il voulut repasser en Angleterre où nul Ministre n'est assez puissant pour attenter à la liberté d'un citoyen, & où le Roi lui-même ne le ferait peut-être pas impunément. Ses amis le retinrent en France. Mais la pru-dence l'éloigna de Paris pour quelque temps. Il alla à Plombières joindre le jeune duc de *Richelieu*, qui avait passé son enfance à la Cour de *Louis XIV*, & à qui l'éclat de ses galanteries & l'amabilité de son esprit, avaient déjà fait une grande réputation.

L'administration des finances fut ôtée à *M. Desfort*, & Voltaire revint à Paris. Quoique déjà très-riche, il s'occupait encore d'une augmentation de fortune. En Angleterre il avait pris goût pour le commerce. Il est ordinaire de voir des Seigneurs mêler l'esprit du négoce à la culture des lettres, de la phi-

lophilie & de la politique. En ce pays rien n'avilit l'homme que l'inutilité & l'ignorance. Voltaire se logea rue du Long-Pont près St. Gervais, & c'est sous le nom du *Sr. du Moulin* qu'il envoya plusieurs fois en Barbarie acheter des bleds. Cette entreprise réussit. Le commerce de Cadix lui fut encore très-avantageux; mais une des principales sources de son opulence, fut l'intérêt que *M. du Vernet*, son ami, lui donna dans les vivres.

La fortune ne le détourna jamais de ses études. Il l'aimait sans doute, mais il aimait encore plus la gloire. Dans les richesses il n'envisageait qu'un moyen d'être plus libre, plus indépendant, moins exposé aux manœuvres du fanatisme, & aux fréquentes préventions du ministère Français. Il envisageait aussi dans une grande fortune cette considération qui n'est pas la véritable, mais qui en impose encore plus que la véritable. Elle lui était nécessaire pour hasarder impunément des vérités, & pour changer son siècle à force d'en hasarder. Les philosophes les plus exposés à la persécution, sont ceux qui vivent dans la médiocrité. On craint moins de molester un être isolé, qu'un homme qui, par sa renommée & ses grands biens, a une infinité de rapports avec la société.

Le philosophe continuellement en guerre ouverte avec les préjugés, ne saurait avoir

trop d'amis. Voltaire se servit de sa fortune pour s'en faire dans tous les états. Il obligea beaucoup de Seigneurs Français, & même des Princes étrangers. Aux uns il prêtait avec graces & générosité; aux autres il donnait son argent en viager, & bientôt il eut au nombre de ses créanciers les *Guise*, les *Richelieu*, les *Destaing*, les *Goebriant*, les *Brefai*, &c. &c. Presque tous ces Seigneurs le payaient fort mal, & rarement les tourmentait-il pour ses pensions & pour les arrérages.

Plusieurs hommes de lettres éprouverent aussi ses générosités. Il retira chez lui quelques jeunes gens peu fortunés, mais qui avaient du goût pour la littérature. Il les entretenait de tout. L'argent ne leur manqua jamais pour le spectacle & pour des plaisirs honnêtes. Il les dirigeait dans leurs études. *Lafevre* mourut dans ses bras. C'était celui qui donnait plus d'espérance: il en avait fait son ami. Les autres lui donnèrent souvent des mécontentemens, & ne furent point abandonnés. Ils sucèrent longtemps les fleurs de la littérature, & ne produisirent rien de bon.

1730  
11 Décembre.

La tragédie de *Brutus* représentée alors, n'eut qu'un succès très-médiocre. La fierté républicaine & la haine de la royauté, semblaient être le fruit du climat sur lequel elle était née. Aussi fut-elle peu goûtée en Fran-

ce : mais en revanche tout Paris courut aux Italiens pour voir la farce de *Bilus*, qui était une plate parodie de *Brutus*.

A peu près vers ces temps-là on donna l'*Amasis* de la Grange-Chancel, l'*Idoménée* de Danchet, le *Calistène* de Pirron, le *Saül* de l'abbé Nadal. Ces tragédies furent accueillies non-seulement avec indulgence, mais avec de grands applaudissemens, malgré leurs vices de construction & cent fautes contre la langue : elles sont aujourd'hui profondément oubliées, & puis fiez-vous aux applaudissemens qu'on donne aux pieces nouvelles.

Revenant un soir d'une représentation de *Brutus*, Voltaire apprend qu'un bâtiment nommé aussi *Brutus*, chargé pour son compte, & qu'il croyait naufragé, était arrivé à Marseille. " Puisque le Brutus de Barbarie „ est retrouvé, dit-il à *Dumoulin* son fac- „ teur, consolons-nous du peu d'accueil „ qu'on fait au *Brutus* de l'ancienne Rome. „ Il viendra peut-être un temps où on lui „ rendra justice. „

Ce temps en effet ne tarda pas à arriver, & cette tragédie vue sur la scène avec froideur, fut lue avec avidité.

Ce fut encore vers ce même temps que Voltaire fit l'opéra de *Samson*, l'un des Samson. plus insignes personnages d'entre les Juifs nos ancêtres en J. C. *Ramau* le mit en

musique, Le lieutenant-général *Hérault* n'en voulut pas permettre la représentation ; mais il permit aux bouffons Italiens de jouer sur leur théâtre le même sujet , & tout Paris courut applaudir une farce dont le héros était le fort *Samson*, se battant contre un coq d'Inde.



---

## CHAPITRE VIII.

*L'Académie Française refuse de recevoir  
Voltaire. Mort de Mlle. le Couvreur.  
Divers ouvrages de Voltaire & di-  
verses persécutions. De la Pucelle  
d'Orléans. Ordre de l'arrêter.*

---

A N N É E S

D E

1730—à—1735.

---

**M**ESSIEURS de la Motte, de la Faye,  
& l'Evêque d'Angers, laissèrent en peu de  
temps trois places vacantes à l'académie  
Française. On ne parla de l'Auteur d'*Edipe*,  
de *Mariane*, de *Brutus*, du Chantre de  
*Henri IV*, & de l'Historien de *Charles XII*,  
que pour dire qu'il n'avait rien d'académi-  
que. On poussa l'honnêteté, jusqu'à dire à  
lui-même, qu'il n'était pas propre à la tra-  
gédie. A la vérité, on admirait les beaux  
vers de *Brutus*, mais en même temps on



avouait qu'il en avait pillé les pensées dans une tragédie de Mlle. *Bernard*.

Le vœu public était pourtant qu'il remplacât *la Motte*, dont il venait de recueillir les derniers soupirs. Cet acte d'humanité parlait en sa faveur : mais les hommes médiocres, toujours les plus nombreux, à l'Académie Française comme dans tous les corps, parlèrent encore plus haut, & Voltaire ne fut point reçu.

Mort  
de Mlle.  
le Cou-  
vreur.

L'office d'humanité qu'il avoit rempli à l'égard d'un philosophe mourant, & presque abandonné, il le remplit encore envers Mlle. *le Couvreur*, l'une des plus grandes actrices qui aient paru sur la scène. Sa mort fut une grande perte pour le théâtre français. Voltaire l'aimait & l'estimait : elle avait dans l'esprit & le caractère, tout ce qui peut concilier ces deux sentimens : c'est elle qui abolit les cris & les lamentations mélodieuses. Elle n'avait ni taille, ni voix, ni beauté ; l'ame lui tenait lieu de tout. C'était, disait-on, une véritable reine qui jouait avec des comédiens. Au théâtre, son talent lui valut tous les suffrages du public, & dans la société ses vertus lui gagnèrent tous les cœurs. Elle eut des ennemis, parce qu'elle avait un grand talent. On la surnomma *la Couleuvre*, quoiqu'on n'eut rien à lui reprocher qui put lui mériter cet odieux surnom. Les prêtres lui refusèrent la sépulture

ecclésiastique, cérémonie qui n'est d'aucune nécessité pour l'autre monde, mais dont le refus est un outrage en celui-ci. On l'enterra sur les bords de la Seine, à l'entrée de la rue de Bourgogne. Voltaire qui l'avait assistée à son agonie, & qui accompagna son convoi, la vengea de l'infamie d'une pareille sépulture, par une *apothéose* en vers. Il est peu d'hommes instruits qui ne pensent comme Voltaire, & qui ne répètent d'après lui, qu'il faut être barbare pour flétrir ce qu'on admire.

Cette apothéose d'une fille de théâtre passa pour une impiété horrible. Les dévots en poursuivaient la vengeance auprès du garde des sceaux, & Voltaire fut encore forcé à fuir. On le croyait en Angleterre, retiré près de Cantorbery, chez son ami *Frackner*, & il était dans un village de Normandie, vivant dans une profonde retraite, ne paraissant à Rouen que sous un nom Anglais, & sous le titre de Milord. C'est dans cette ville qu'il fit imprimer un ouvrage, auquel il donna le titre de *Lettres Philosophiques*, & qui fut pour lui un nouveau sujet de persécution. Lorsque l'édition de l'ouvrage fut achevée, Voltaire revint à Paris. Madame de *Fontaine-Martel* lui donna un appartement dans son hôtel; il se crut moins exposé chez cette Dame que chez lui, rue du Long-Pont.

Tous ceux qui aimaient à s'instruire, lui furent gré d'enrichir notre littérature de la littérature Anglaise. Jusqu'alors on avait ignoré en France le nom de *Shakspear*. Celui de *Newton* & ses découvertes n'étaient connus que de quelques géometres. On parlait sans doute de ce fameux *Locke*, dont les doutes & les idées ont si fort contribué aux progrès de la philosophie. On avait une traduction de son *Essai sur l'entendement humain*; mais la gloire d'en faire connaître le prix, d'en inspirer la méditation & l'enthousiasme, était réservée à Voltaire.

Les Français n'avaient alors que des idées fausses ou confuses du peuple Anglais, de ses religions & de son gouvernement : ce fut encore lui qui leur donna une idée juste & vraie de la liberté & de la législation de ce peuple singulier & souverain. En outre, il leur fit connaître les avantages de l'insertion de la petite-vérole, qu'ils regardaient comme une nouveauté barbare, & qu'ils ont enfin adoptée, après l'avoir calomniée pendant quarante ans. Il apprit de plus à ses compatriotes, ce qu'étaient les Quakers, qu'ils ne calomniaient pas moins que l'inoculation; & par le récit qu'il fit de leur simplicité & de leurs vertus, il convertit en admiration le mépris, dont jusqu'alors les Français avaient honoré leur secte.

Le clergé de France & le parlement de Paris, l'un & l'autre toujours opposés aux progrès des lumières, se souciaient fort peu de tout ce que Voltaire pouvait leur apprendre. Leur zèle s'était borné à quelques murmures, lorsque parurent les *Lettres Persannes*, où l'on peint le Pape comme un vieux magicien, qui fait croire aux Français que trois ne font qu'un, & que du pain, avec quelques mots sacramentaux, cesse d'être du pain. Les *Lettres Philosophiques* étaient, sans contredit, plus instructives que les lettres de *Montesquieu*; elles étaient aussi moins dangereuses pour la religion; mais elles le parurent davantage à l'ignorance. Le clergé obtint un édit du Conseil, qui en ordonna la suppression, & le Parlement les fit brûler : c'est un honneur qu'il fait quelquefois à de très-bons ouvrages. Quant aux édits du Conseil en ce genre, presque toujours sans conséquence & sans effet, ils font une de ces condescendances que la Cour a encore pour le Clergé.

L'arrêt du Parlement portait que l'Auteur des *Lettres Philosophiques* serait recherché. Cette menace força Voltaire à se tenir caché; mais une tragédie nouvelle, qu'il fit annoncer, & qui n'était point achevée, dissipa l'orage. Tous ses amis ne parlaient que d'*Eryphile*, c'était le titre de la tragédie. On la mettait au rang des chef-

1732  
Eryphile  
6 Mars.

d'œuvres de *Corneille*. Les comédiens députerent à Mrs. de l'Académie Française, pour leur offrir l'entrée de leur théâtre, car ce n'est que de cette époque qu'ils jouissent de cet avantage.

Le bruit qu'on fit au sujet de cette tragédie, les éloges qu'on prodigua à son auteur, en imposèrent, & le Parlement s'en tint à la brûlure de ses *Lettres*. Le succès d'*Eryphile*, si prônée, fut très-médiocre, & Voltaire eut la prudence de la faire disparaître après la troisième représentation.

Depuis long-temps, on lui reprochait de ne point traiter des *sujets vierges*. J'ignore s'il fut sensible à ce reproche de la médiocrité, mais quatre mois après la disgrâce d'*Eryphile*, il donna *Zaire*. Le sujet de ce chef-d'œuvre, qu'il fit en dix-huit jours, était entièrement de son invention. Dès ce moment, l'art de *Sophocle* devint entre ses mains un art entièrement nouveau. Il eut un but moral qu'il n'avait point eu chez les Grecs ni chez aucune autre nation. Voltaire en fit un cours d'instruction : des noms illustres, & chers à la France, ajouterent au plaisir & à l'enthousiasme avec lequel ce nouveau chef-d'œuvre fut reçu.

On avait reproché à Voltaire de ne pas traiter des *sujets vierges* ; après le succès de *Zaire*, on l'accusa d'avoir mis la tragédie en roman. Pour l'en punir, on joua,

*Zaire*  
13 Août.

à la foire, la tragédie des *Enfans-Trouvés*, qui était une parodie aussi plate qu'indécente de *Zaire*. Voltaire, excédé de tant de petites méchancetés qui se reproduisaient journellement, publia le *Temple du goût*, Temple du Goût. C'est là qu'il rend justice à qui il appartient, aux vivans comme aux morts. Ce Temple est une critique aussi agréable qu'ingénieuse, assaisonnée de préceptes & de leçons, & dans laquelle on ne voit rien d'amer, rien d'injurieux, pas même contre ses ennemis les plus déclarés.

Toute la république des lettres fut en mouvement pour demander vengeance contre Voltaire. Le plaisir le plus doux de l'homme de lettres est de juger ses contemporains, comme son tourment le plus cruel est d'en être jugé. *Adélaïde du Guesclin*, qui parut quelque temps après, 1733, Adélaïde. se sentit beaucoup de cette vengeance. Elle fut reçue au bruit des sifflets. Les beaux noms de *Couci*, de *Vendome*, de *Nemours*, & des situations déchirantes, ne purent la sauver d'une chute qu'elle ne méritait pas. On fait qu'un petit maître, entendant *Vendome* dire, es-tu content Couci ? s'écria, *coussi, coussi*. Cette bouffonnerie excita des éclats de rire, & Voltaire retira cette *Adélaïde*, qui aujourd'hui est au nombre des chef-d'œuvres de la scène française.

1734  
Mort de  
César.

*La mort de Jules-César*, en trois actes, sans femmes & sans aucun mélange d'amour, lui confirma la réputation de grand poëte tragique. Tous les caractères y sont fortement prononcés. Pour les sentimens, c'est le grand *Corneille* sans enflure, & pour le style, c'est la magie des vers de *Racine*. Elle fut représentée chez madame la marquise de *Sassenage*, ensuite au collège d'Harcourt. Quelques collèges étaient alors dans l'usage de jouer des pièces dramatiques. Ces jeux exerçaient les jeunes gens à bien parler, à s'exprimer avec grace, à penser noblement : leur ame se nourissait de grands sentimens, tandis que leur mémoire s'emplissait de choses agréables & utiles. Ces jeux formaient le goût, & ne nuisaient aucunement aux mœurs.

La tragédie de *la mort de César* déplut fort à la cour. On y prétendit que les maximes républicaines, dont elle est remplie, étaient dangereuses dans une monarchie. Les jansénistes, de leur côté, accusèrent Voltaire d'avoir érigé le tyrannicide en acte de vertu, & d'avoir mis en action, sur le théâtre, la morale des Jésuites.

Toutes ces clabauderies de courtisans & de fanatiques fatiguaient cruellement Voltaire. On ne comptait pour rien l'honneur qu'il faisait à la nation, & le plaisir qu'il procurait

procurait aux honnêtes gens , tantôt par des chef-d'œuvres , & tantôt par ces petites poésies qui alimentent la curiosité , qui entretiennent le goût , l'exercent & l'épurent.

On voyait souvent éclore de ces piéces fugitives : on ne pouvait s'en rassasier. Il n'en donna aucune , dont on ne dit : cela est bien court. On reproche d'ordinaire à ces bagatelles un défaut tout contraire. Elles sont toutes trop longues. Leurs auteurs croient que le public , qu'ils mettent dans leur confiance , doit prendre à ces bagatelles , autant d'intérêt que les personnes auxquelles elles sont adressées , ou les sociétés pour lesquelles elles ont été faites. Ces sociétés sont indulgentes , & doivent l'être ; mais le public se croit dispensé d'indulgence , lorsqu'on lui présente des piéces incorrectes ou trop frivoles , & dans lesquelles la pureté du langage y est blessée.

Parmi ces piéces fugitives , il y en eut une qui compromit fortement le repos de Voltaire : ce fut cette même *Eptire à Uranie* , faite depuis douze ans , pour l'instruction de madame de *Rupelmonde*. L'archevêque de Paris , *Vintimille* , qui passait pour aimer les femmes , & qui n'aimait pas les philosophes , s'en plaignit amèrement , & Voltaire eut ordre de se rendre chez M. *Héroul* , Lieutenant-général de police.

H



Il se défendit en disant que l'épître était de l'abbé de *Chaulieu*. Le Magistrat fit semblant de le croire, & l'affaire en resta là. Ce mensonge ne faisait aucun tort à la mémoire de l'abbé de *Chaulieu*. L'ouvrage renfermait en effet ses sentimens, ainsi que ceux de la société des princes de *Conti* & de *Vendome*, dans laquelle cet honnête Ecclésiastique passait sa vie.

La Pu-  
celle.

L'orage était à peine dissipé qu'il s'en éleva un autre, mais beaucoup plus dangereux. Dans cent brochures, on avait refusé à Voltaire le génie du poëme épique : son amour-propre s'en irrita, & il en esquissa un qui, par la richesse de ses détails, par la variété, le coloris & la fraîcheur de ses tableaux, ainsi que par l'art avec lequel il est conduit, sera peut-être mis un jour au-dessus de l'*Illiade*, de l'*Entéide*, de *Roland*, & de la *Jérusalem délivrée*. Ce poëme fut d'abord un grand secret parmi ses amis. Ce secret transpira. On en montra des vers à M. de *Chauvelin*, Garde des sceaux, homme sévère, n'aimant ni la poésie, ni la philosophie, ni même la bonne plaisanterie.

Persecu-  
tion.

Il passe pour certain que ce M. de *Chauvelin*, qui tenait la place d'un grand homme, du célèbre chancelier *Daguesseau*, fit à Voltaire des menaces terribles. Osons tout dire, & l'odieux de la persécution ne peut

tomber que sur celui qui la fit ; ce Garde des sceaux le menaça d'un cul de basse-fosse. Il est douloureux de penser que la liberté, la vie même d'un citoyen qui honore sa nation , dépendent de l'ignorance ou des préjugés d'un homme qui souvent ne lui fait aucun honneur. Dans tous les temps, & non dans tous les pays, la sottise en rochet , & l'ignorance en finarve, ont voulu étouffer le génie.

Nous ne prendrons point le parti de cette *Pucelle*. Des choses respectables dans l'opinion du peuple , comme dans l'opinion de beaucoup d'honnêtes gens, y sont , dit-on , tournées en ridicule. Nous en sommes fâchés ; & nous confessons que c'est toujours avec un véritable plaisir que nous voyons les hommes de lettres respecter ce qui , aux yeux des sages , mérite de l'être. Nous confessons aussi que le poëme de la *Pucelle* est au rang des chef-d'œuvres de l'esprit humain , & nous ne croyons pas que ce chef-d'œuvre ait fait le moindre tort à notre sainte religion , que toute la malice des hommes & de l'enfer ne pourra renverser. Si c'est là une erreur de notre part , nous prions nos maîtres en théologie de nous en délivrer charitablement : nous ne demandons qu'à être instruits. La raison & les lumières nous seront toujours chères , de quelque part qu'elles nous viennent , d'un

docteur de Sorbonne , ou d'une jardiniere de Bagnolet.

Nous pensons au contraire que les querelles qui divisaient l'Episcopat dans le temps que Voltaire travaillait à nous faire une *Pucelle*, firent un très-grand tort au christianisme. En effet, ce qui lui a beaucoup nui, ce n'est point le combat de *St. Denys* & de *St. George* : ce combat n'est que plaisant ; mais ce sont ces combats interminables sur la grace & l'amour de Dieu que les gens d'église se sont livrés ; c'est cet acharnement scandaleux à se calomnier , à s'excommunier & à se damner réciproquement.

Ce qui a fait une plaie sanglante à la religion & peut-être incurable, ce n'est point certainement le récit que fait en enfer *Griborodon* de ses aventures sur la terre , mais c'est l'extravagance des convulsions ; ce sont ces scenes abominables qui se jouaient alors dans les cimetières & les galeries de Paris, où un ramas de gueux soudoyés par les jansénistes se faisaient tantôt crucifier & tantôt mettre à la broche , pour prouver que les Jésuites étoient des hommes dangereux & leur bulle *Unigenitus* une sottise. On savait tout cela sans les sauts, les gambades & autres farces du fanatisme qu'on appelait miracles ou *œuvres de Dieu*.

Une fiction qu'un poëte donne pour une fiction , n'a jamais nui à la vérité ; mais ce

qui lui a fait un tort irréparable, ce sont tant de fables & de mensonges, qu'avec le sceau & l'approbation des docteurs en théologie, on a voulu faire passer pour des vérités, & les persécutions qu'on a fait essuyer à tous les honnêtes gens qui ont voulu douter de ces mensonges.

Ce qui a porté un coup terrible à la religion de nos peres, ce ne sont ni les amours de *Charles VII* avec la belle *Agnès Sorrel*, ni les amours du beau *la Trimouille* & de la belle *Dorothée*; mais ce sont les amours incestueux du jésuite *Girard*, qui „ ayant fait accepter un brevet d'obsession „ à Mlle. *Cadiere*, jeune Provençale, âgée „ de dix-huit à dix-neuf ans, lui écrit qu'il „ a une grande faim de tout voir. „

Qui ensuite, tout en lui levant les jupés, lui dit, que *Dieu permet que pour parvenir à la plus haute perfection, il se passe certaines choses dans notre corps sur lesquelles nous ne devons pas faire attention.*

Que pour les ames qui marchent dans les voies intérieures, ces horreurs ne sont que de simples épreuves que l'on fait très-sainement de ne pas s'en confesser, parce que par-là on confond le démon qui voudrait nous donner des scrupules sur les voies particulières par lesquelles Dieu nous fait marcher,

Et qui ensuite, en soufflant dans la bouche de sa belle pénitente, lui dit, que *Dieu exige souvent des ames parfaites les sacrifices extrêmes & les renoncemens dans les matieres mêmes qui font le plus de peine aux personnes du sexe; & que c'est la voie la plus courte pour se dépouiller de l'attachement qu'on peut avoir à son innocence & à sa pureté.* (11)

Voilà des excès, des abominations. Et les ennemis les plus intrépides de la philosophie, ne peuvent nier que ces excès n'aient porté un très-grand préjudice à la religion. Ils doivent encore convenir que l'Etat n'a jamais été troublé ni par la *Pucelle* ni par aucun ouvrage de Voltaire; mais qu'il a été ébranlé par les écrits & les haines des théologiens.

La *Pucelle* a fait rire quelques désœuvrés; & les Molinistes, par leurs opinions, ont fait gémir des milliers de familles. Ce poëme a fait honneur à la France, & les jansénistes en ont été l'opprobre. Ce sont eux qui pendant trente ans mirent en démence, avec leurs miracles de grenier, la populace de Paris.

Voltaire après les menaces du Garde des sceaux, *Chauvelin*, voulut quitter sa patrie. L'amitié de madame la marquise du *Chatelet* l'y retint; mais la défense que lui fit encore ce Garde des sceaux de rendre

publique la tragédie de *la Mort de Jules-César*, qui était déjà imprimée, le poussa à bout. La patience a ses bornes. Voltaire brave le Garde des sceaux & sa défense, publie sa tragédie, & part pour *Montjeu*, où se faisait le mariage de M. le duc de *Richelieu*.

Un ange tutélaire veillait à son salut, & cet ange était M. le comte *d'Argental*. Il apprend de M. *Chauvelin* lui-même l'ordre qu'il a signé pour l'arrêter, & sans délai, par un courier extraordinaire, il en donne avis à son ami, qui quitte précipitamment les fêtes de *Montjeu*, & va avec madame du *Chatelet* s'enterrer à *Cirey*, où l'un & l'autre vécut pendant cinq ans dans la retraite & l'étude, abandonnant Paris aux farceurs de St. Medard, à leurs dangereux protecteurs & à leurs adversaires moins ridicules, mais peut-être encore plus dangereux pour les hommes de lettres.



---



---

## CHAPITRE IX.

*Voltaire à Cirey. Alzire. Persécution.  
Epoque de sa connaissance avec le  
Prince Royal de Prusse.*

---

A N N E E S

D E

1736—à—1737.

---

**D**E plusieurs années Voltaire ne parut guère sur le grand théâtre du monde. Depuis long-temps la retraite était un besoin de son ame. Pour être un grand homme, il ne lui fallait être qu'avec lui-même & dans le sein de l'amitié. Plus il était seul, plus son génie était fécond, plus il était sublime. Madame du *Chatelet*, son amie, & l'une des femmes les plus réellement savantes qui aient existé, soupirait aussi après la retraite. La géométrie dont elle s'occupait alors, comme les autres femmes s'occupent de modes & d'ajustemens, la demandait toute entière.

Pour

Pour être moins distrait par les affaires temporelles, Voltaire en abandonna le soin à un prêtre très-intelligent, & qui, quoique janséniste, était entièrement dévoué au philosophe. C'était un chanoine de St. Meri, nommé *Mouffinos*, homme de bien, homme simple & vertueux, attaché également à ses devoirs d'ecclésiastique, de chanoine & d'ami. Il jouissait d'une considération méritée. Son Chapitre lui avait confié sa caisse, les jansénistes le firent dépositaire de leur *bourse*, & Voltaire lui remit son trésor. Il ne pouvait être en de meilleures mains. C'était une singularité de voir un même ecclésiastique trésorier d'un chapitre, d'une secte, & d'un philosophe, remplissant avec exactitude & un secret religieux les devoirs de ce triple état. De l'église de Saint-Meri, il se rendait à la loge des jansénistes, & de là il allait vaquer aux affaires du philosophe son ami.

Tandis que ce philosophe était à Cirey, sur les confins de la Champagne, enseveli dans l'étude, son nom occupait glorieusement la scène à Paris. *Alzire* forçait ses ennemis à l'admiration. Comme poète dramatique, Voltaire avait déjà sur le parnasse une place entre *Cornéille* & *Racine*. Après *Alzire*, on lui en accorda une comme poète-philosophe au-dessus de ces deux grands hommes. Le cinquième acte, qui seul est un

1736  
Alzire.



chef-d'œuvre, ne lui coûta que le travail d'un après souper ; c'est le triomphe de la morale du christianisme. La Reine *Marie Leczinski*, & le Cardinal de *Fleury*, qui gouvernait la France, lui en firent gré. Il vint à Paris pour jouir de ses succès. Sa présence réveilla l'envie, & dans l'espace de trois mois, il effuya vingt brochures dans lesquelles on lui prouvait qu'il avait eu tort de réussir. Ce qui sur-tout servit fortement à tempérer le plaisir que pouvait lui donner ce nouveau triomphe, fut de voir qu'on accueillait avec autant d'avidité les critiques d'*Alzire*, qu'on avait accueilli *Alzire* elle-même.

Le Mondain, sujet de persécution.

Malgré tant de satyres faites pour être oubliées, Voltaire était environné de gloire ; mais la méchanceté veillait, & sa faveur à la Cour ne fut que passagère. Le poëme du *Mondain* servit de prétexte à une nouvelle persécution. On prévin contre ce poëme le Cardinal de *Fleury* & le Gardien des sceaux *Chauvvelin*, qui, comme nous l'avons déjà dit, tenait la place d'un grand homme. On leur montra des vers que l'abbé *Dafontaine* y avait ajoutés. Les dévots criaient au scandale, à l'impiété ; & les courtisans qui pouvaient bien n'être pas dévots, répétaient ce signal de persécution. Les cris de l'admiration en faveur d'*Alzire*, ne purent étouffer les cris du fanatisme, & Voltaire se vit forcé à une fuite précipitée.

Lorsqu'on lit ce *Mondain*, qui mit un grand homme en danger de perdre sa liberté, on ne peut s'empêcher de dire que les Français de ce temps-là étaient bien bêtes, bien à plaindre, & que pour un homme de lettres philosophe, il vaut encore mieux vivre aujourd'hui sous la douce administration d'un baron de *Breteuil*, que d'avoir vécu sous les *Chauvelin* & sous les *Fleury*.

Ce Cardinal était pourtant un homme très-doux. Cela est vrai ; mais il avait des préjugés, mais il voulait forcer les gens instruits à penser comme lui, qui était un ignorant. Et voilà pourquoi, malgré la bonté de son caractère, dans aucune époque de l'Histoire de France, on ne vit autant que sous son ministère, de victimes entassées dans les sépulchres de la Bastille, & dans le donjon de Vincennes.

Cirey devint encore l'asyle de Voltaire contre la persécution. Pour se dérober à toutes les recherches du gouvernement, il fit insérer dans les papiers publics, qu'il avait passé en Angleterre. Rien ne lui parvenait à son nom. Ses lettres étaient datées de Cambridge. Le gouvernement fut trompé ou fit semblant de l'être.

Cependant la retraite de Cirey ne le mit pas à couvert de toute crainte. Plusieurs fois il fut sur le point de sortir entièrement de France. On voit, par plusieurs lettres à son

trésorier, combien il était inquiet & agité.  
„ Je vous réitère, mon ami, la prière de  
„ dire que je suis en Angleterre : j'ai pour  
„ cela de très-fortes raisons.... Je me trouve  
„ dans la situation d'avoir toujours devant  
„ moi une grosse somme d'argent. „

Voilà à quoi servent à un philosophe les richesses, à le dérober promptement à l'autorité qui le persécute, & à lui donner une existence par-tout où il se trouve. Volontiers dirais-je aux jeunes gens qui se sentent appelés à la dignité de philosophe : “ Ne négligez pas la fortune ; c'est sagesse de s'en occuper. Avec elle on craint moins la superstition & ses surprises. Une fortune aisée maintient le philosophe dans l'indépendance. Il en est plus courageux pour dire la vérité : il court moins de dangers en la disant ; & si cette vérité arme les préjugés contre lui, il échappe plus facilement à leur fureur & à leurs recherches. „

En effet, avec de la fortune l'homme de lettres philosophe est sûr de trouver un asyle, dans quelque coin de la terre où il veuille se reposer. L'abbé *Raynal* en est un exemple récent. Il n'eût point hasardé l'*Histoire philosophique du Commerce des deux Indes*, il n'eût point eu la gloire d'instruire l'Europe, si avant tout il n'avait fait une honnête provision des biens de ce monde.

Au milieu des craintes & des orages dont

Voltaire était entouré, une lettre qu'il reçut du Prince royal de Prusse, lui donna une grande consolation. Il se crut transporté dans ces anciens temps, où des Rois qui ne valaient pas ce Prince, se faisaient gloire d'appeler les philosophes auprès d'eux, & de s'en dire les disciples. 1736 Auguste.

Ce jeune Prince, loin du palais de son pere & des flatteurs, vivait à *Rinsberg* sur le Rhin; c'est dans cette retraite qu'il méditait l'art de régner, & de rendre un jour ses peuples heureux. Il n'avait que vingt-quatre ans, & il était dominé du goût de tous les arts & de toutes les sciences. La géométrie, la métaphysique, la musique, les belles-lettres, les langues, la poésie française & la philosophie étaient les sujets de ses recherches & de ses méditations: ajoutons qu'il était aussi aimable que solidement instruit.

A travers les vertus dont ce jeune Prince était doué, on voyait à chaque instant percer le mépris des préjugés & la haine des persécuteurs. C'est dans les écrits de Voltaire qu'il avait puisé ces sentimens. Dans la lettre qu'il lui écrivit, il demande à être trouvé *digne de ses instructions*, & la signe: *Votre affectionné ami Frédéric*. Ce n'était point là une vaine formule de complimens; cette amitié était très-réelle.

Un événement qui se passait alors, & qui

ne doit pas être omis dans la vie d'un philosophe, c'est la persécution affreuse qu'esquivaient *Wolf*, métaphysicien obscur, qui avait délayé quelques vérités simples en elles-mêmes dans plusieurs volumes, mais qui d'ailleurs étoit honnête homme, savant, adorant Dieu & sachant le servir en paix. On l'accusa d'athéisme, & sur la délation du théologien *Lange*, le Roi de Prusse *Guillaume*, père du Prince royal, enjoignit au philosophe *Wolf*, de quitter la chaire qu'il avait dans l'université de Hal, & de sortir dans vingt-quatre heures de la ville, sous peine d'être pendu.

Un théologien qui eût pensé qu'il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux rois, eût peut-être mis sa gloire à être pendu. Le philosophe *Wolf* ne s'en soucia pas, il obéit sur le champ; mais un des beaux traits de la vie du Prince royal, c'est qu'il prit contre son père le parti de ce *Wolf* persécuté & chassé de Hal. Il s'en plaignit à Voltaire, & l'établit arbitre entre son père & lui. Ce qui doit paraître singulier, c'est que ce juge, cet arbitre, étoit alors lui-même persécuté & fugitif de sa patrie.

Une fausse alarme le fit sortir de Cirey: il voyagea quelque temps dans les Pays-Bas sous un nom emprunté, sous celui du comte de *Revol*. En arrivant à Bruxelles, il apprend qu'on doit représenter *Alzire*,

Anecdote.

& que *Rousseau* se déchaîne indécemment contre cette tragédie & contre son Auteur. Voltaire répondit à la mauvaise humeur de *Rousseau* par les six vers suivans, qui n'ont jamais été imprimés.

On dit qu'on va donner *Mérite*.  
*Rousseau* va crever de dépit,  
 S'il est vrai qu'encor il respire,  
 Car il est mort quant à l'esprit;  
 Et s'il est vrai que *Rousseau* vit,  
 C'est du seul plaisir de médire.



---

## C H A P I T R E X.

*Divers chef-d'œuvres de Voltaire. Déchaînement de ses ennemis. Pertes qu'il essuie. De sa bienfaisance.*

---

A N N É E S

D E

1735—à—1740.

---

**L**E jeune prince *Frédéric* offrit bientôt auprès de lui une retraite à Voltaire contre les injustices de sa patrie ; & Voltaire l'eût acceptée , si la voix toute-puissante de l'amitié ne l'eut encore rappelé & retenu auprès de madame la marquise du *Chatelet*.

En rentrant à Cirey , il fit *Mahomet* : ce chef-d'œuvre , peut-être le premier de l'art dramatique , fut long-temps un secret entre le Prince royal & lui. Il n'osa l'envoyer à Paris pour le faire représenter. Les Français n'étaient point encore assez avancés en raison ; le fanatisme y était encore trop

ardent, & les gens à préjugés trop nombreux.

La tragédie de *Mérope* suivit de près celle de *Mahomet*, ce fut encore un chef-d'œuvre. Les comédiens la refusèrent sous le vain prétexte qu'elle ressemblait à *Amasis*, qu'on jouait alors, & dont on ne parle plus aujourd'hui.

On croyait toujours Voltaire en Angleterre, peu d'amis savaient sa retraite. Le secret en fut confié à Mlle. *Quinault*, qu'on chargea de faire jouer l'*Enfant prodigue*. Cette comédie eut un très-grand succès, & on ne s'avisa de remarquer ses défauts, & de lui imputer ceux qu'elle n'a pas, que l'orsqu'on fut que Voltaire en était l'auteur. Enfant  
Prodigue.

On doit mettre au nombre des chef-d'œuvres qui furent le fruit de sa retraite, les sept *Discours philosophiques sur l'homme*. L'antiquité n'a aucun modèle en ce genre, & parmi les modernes on ne trouve rien qu'on puisse leur comparer. C'est un code de morale pour tout honnête homme, quelque religion qu'il professe; il n'y a point d'instituteur qui ne dût en enrichir la mémoire de son élève : les jeunes gens apprendraient ce catéchisme d'autant plus facilement, que les vérités y sont simplement & fortement exprimées. Le grand art de Voltaire est de n'être jamais ennuyeux; il ne dit que ce qu'il faut dire & le dit agréablement. Discours  
sur  
l'Homme.



ment, soit qu'il plaisante soit qu'il raisonne. Il est tout le contraire des conteurs & des moralistes, qui ne sont jamais las de parler, & qui fatiguent toujours le lecteur sans se fatiguer.

**Etudes.** La physique & la chymie devinrent encore pour Voltaire des sujets d'étude. Le local de Cirey, placé au milieu des forges, l'invitait à faire des expériences, & il répéta celles de *Homborg* & de *Lémeri*. Il eut un laboratoire, une galerie de chymie, & même des chymistes à ses gages. Tous les instrumens dont il avait besoin, lui étaient fournis par *M. Nollet*, & l'argent était prodigué pour se les procurer. *La vie est courte*, marquait-il à son trésorier, *il ne faut rien épargner pour tout ce qui peut contribuer à nos plaisirs & à notre instruction*. Lorsqu'il avait des difficultés, l'abbé *Mouffinot* devenait son agent auprès de *Bolduc*, de *Grosse*, de *Geofroi*, de *Fontenelle*, & des autres savans de ce temps-là.

Voltaire avait déjà fait connaître aux Français l'Angleterre, sa littérature, son théâtre, son Parlement & ses Quakers. Vers l'année 1738, il leur fit encore connaître la philosophie de *Newton*, l'homme qui par la hauteur de son génie, fait le plus d'honneur à l'Angleterre, & l'un de ceux qui en font le plus à la nature. Les *Elémens* qu'il publia, mirent en France la philosophie à

**Elémens  
de New-  
ton.**

la mode. Il était tout aussi ordinaire de trouver ces *Elémens* sur la toilette des dames, que sur le bureau d'un physicien. C'est dans cet ouvrage, qu'à chaque page on voit Voltaire mettre dans la balance *Newton*, *Leibnitz*, *Descartes*, & d'une main hardie, peser le mérite de ces trois grands hommes.

Quelques savans qui n'étaient uniquement que savans, se déchaînerent contre lui comme contre un sacrilège qui révélait le secret de leur doctrine & le mettait à la portée de tout le monde. On l'accusa de beaucoup de fautes & même d'un peu d'ignorance; on ne voulait pas pardonner à un homme, en qui on ne voyait que le poète & le bel esprit, d'être astronome & géometre. Les savans Anglais seuls lui rendirent justice. Les beaux esprits Français l'accablèrent d'épigrammes, & les métaphysiciens Allemands écrivirent de longs volumes, où il y avait certainement moins de raisons que d'injures, pour lui prouver qu'il avait eu tort dans trois ou quatre propositions.

Les critiques qu'on fit des *Elémens de Newton* étaient pesantes. Peu de personnes les lurent & Voltaire passera pour avoir raison jusqu'à ce que ceux qui ne sont pas de son avis, écrivent d'une manière à être entendus. Le premier talent de l'écrivain est de se faire lire, c'est-à-dire, d'être clair &

précis, & le second est de n'être point ennuyeux.

L'amitié de madame la marquise du *Chatelet* le soutenait dans ses travaux; elle l'aida souvent dans son *Newton* qu'elle s'amusait à traduire, ils s'encourageaient à l'étude. La malignité qui aime à exercer ses petites noirceurs sur le vrai mérite, les attaqua souvent. Ils furent le sujet de quelques chansons & de quelques satyres. Ces pauvretés sont tombées dans un profond oubli & l'on se souviendra éternellement du mutuel attachement que pendant vingt ans ils eurent l'un pour l'autre.

*Clairaut*, *Mairan*, *Maupertuis*, *Algaroti* allaient quelquefois les voir & se mettre en retraite avec eux. Ils se plaisaient d'autant plus à Cirey, que pour travailler, ils y trouvaient tout ce qui était nécessaire à leurs différentes études.

Anecdote. La chronique de ce temps porte que Voltaire devint jaloux de M. *Clairaut*. Nous n'oserions assurer que cela ne fut pas; car il est très-vrai que dans un moment d'humeur, Voltaire d'un coup de pied enfonça la porte d'une chambre où madame du *Chatelet* & *Clairaut* étaient fortement occupés de la solution d'un problème.

Déchaînement Pendant que Voltaire travaillait à des chefs-d'œuvres qui seront éternellement l'honneur de la nation Française, ses ennemis se dé-

chânoient contre lui avec une espèce d'a-  
 charnement. *Rousseau*, qu'on appelait le <sup>de ses en-</sup>  
 grand *Rousseau*, parce qu'il était vraiment <sup>nemis.</sup>  
 un grand poëte, donna un *Abrégé de la*  
*Vie de Voltaire*. Au nombre des repro-  
 ches qu'il lui fait, il met celui de l'avoir  
 trouvé fort laid lorsqu'il le vit au Collège  
 des Jésuites, de l'avoir vu à Bruxelles assis-  
 rer à la messe avec une grande indévotion,  
 & de l'avoir entendu réciter un poëme très-  
 impie. Tout cela pouvait être très-vrai, &  
 était très-peu utile à dire.

St. Hyacinthe qu'il avait aumôné en An-  
 gletèrre, fit imprimer la *Désification d'A-*  
*ristarcus Massé*, où se trouvent des anec-  
 dotes dont la plupart sont fausses. *Jore*,  
 libraire de Rouen, à l'instigation de ses  
 ennemis, signa un mémoire contre lui, &  
 ce mémoire était encore plus absurde que  
 ridicule. *Gaiot de Merville*, poussé par  
*Rousseau*, l'attaqua par un recueil de sa-  
 tyres. *Pirron* le fit jouer sur le théâtre de  
 Paris sous le nom de M. de l'Empirée.  
 L'abbé *Desfontaines* qu'il avait autrefois  
 sorti de Bicêtre, & sauvé du bûcher, fit  
 imprimer contre lui la *Volteromanie*, li-  
 belle aussi dégoûtant qu'atroce.

La défense de Voltaire contre *Rousseau*  
 fut une récrimination très-vive, & le duc  
 d'*Artemberg*, que celui-ci avait mal-adroi-  
 tement mêlé dans sa querelle, lui ôta le lo-

gement qu'il lui donnait dans son palais. *Jora* demanda pardon, & Voltaire, par une petite pension, le tira de la misère où il était plongé. *Merville* écrivit aussi pour rentrer en grace; mais Voltaire qui avait dédaigné ses satyres grossières, dédaigna aussi ses aveux, tout humilians qu'ils fussent.

Quant à *Desfontaines*, Voltaire voulut aller à Paris pour le mettre entre les mains de la justice; mais on le retint à Cirey, où il ne voulut entendre parler ni de littérature ni d'aucune affaire temporelle, qu'il ne fût vengé. Pendant six mois il se tourmenta pour faire punir ce *Desfontaines*, contre lequel s'élevait un cri public d'indignation, & d'horreur.

Le Procureur du Roi commença contre lui une procédure criminelle; mais M. *Hérault*, lieutenant de police, arrêta cette procédure, en forçant le coupable à un désaveu public de son libelle; & Voltaire fut prié de s'en contenter. Il fut mal vengé; mais il retrouva un repos dont il était privé depuis six mois, & infiniment préférable à toute sorte de vengeance. Une maladie violente fut la suite de cet état d'agitation.

Pertes  
qu'il es-  
suie. Les pertes qu'en ce temps-là fit Voltaire, lui furent moins pénibles à supporter que les calomnies de ses contemporains. Lorsque ces pertes arrivaient, il prenait toujours son

parti en philosophe , & finissait par en plaisanter.

*Du Moulin*, chargé de ses affaires, lui dissipa plus de vingt mille francs & il s'en consola bientôt. *Michel*, Receveur-général des finances, lui en fit perdre par sa banqueroute quarante mille, & une plaisanterie fut la suite de cette perte. L'abbé *Moussinot* qui lui avoit fait placer son argent chez *Michel*, fut plus difficile à la résignation. Voltaire alla au-devant de sa douleur & lui écrivit : *Consolez-vous, mon ami, de la déroute de Michel ; votre amitié me console de ma perte.*

*Lefevre* d'Amsterdam lui emporta deux mille francs, & il se borna à écrire à son trésorier : *Cette année est malheureuse pour moi, il faut savoir souffrir, nous sommes nés pour cela.*

Un abbé *Markati*, qui se disoit des *Markati* d'Irlande, & qui n'étoit que le fils d'un chirurgien de Nantes, lui en escroqua encore près de deux mille, & Voltaire ne se montra sensible qu'aux procédés & aux mensonges de cet aventurier, qui alla se faire circoncire à Constantinople.

Un nommé *Collens*, sous prétexte d'acheter des tableaux pour l'abbé *Moussinot*, qui s'amusoit de ce commerce, lui dissipa seize cents florins ; cela occasionna à l'abbé un voyage inutile à Bruxelles. *Il faut re-*

*garder, lui mande Voltaire, votre voyage en Flandres comme une partie de plaisir qui ne m'a pas trop coûté. Le mal est médiocre, & le plaisir de vous avoir vu, ne saurait être trop payé.* A cette lettre consolante Voltaire joignit un petit contrat de cent francs de rente viagère pour l'une des nieces de cet abbé.

On doit ajouter que c'est pendant ces années d'étude, de gloire, de persécutions & de pertes considérables qu'il vint au secours de plusieurs hommes de lettres, d'un *Lefevre*, d'un *le Maire*, d'un *Linant*, d'un chevalier de *Mouhi*; de *M. Pitot*, de *M. Darnaud de Baculard*, & de plusieurs autres; ils éprouverent tous ses bienfaits. *L'essentiel, disoit-il, est de jouir : & faire du bien, c'est jouir.*

Voilà pourtant l'homme généreux, le philosophe humain, & résigné à la nécessité, que de crasseux libellistes ont pendant 60 ans accusé d'une avarice fordide.



## CHAPITRE

## CHAPITRE XI.

*Entrevue de Frédéric III. & de Voltaire. Voyage de Voltaire en Prusse. Représentation de Mahomet. Succès de Mérope. Une cabale s'oppose à sa réception à l'Académie Française. Il rend un service important à Louis XV: Il appelle à Paris M. Marmontel.*

## ANNÉES

DE

1740—à—1745.

**L**es années que nous allons parcourir sont le temps de la vie publique de Voltaire; ce fut aussi le temps de sa faveur à la Cour; mais ce ne fut pas celui de sa véritable gloire : il ne fit que jouir de celle qu'il s'était acquise dans la retraite de Cirey. Son génie, si j'ose m'exprimer ainsi, se rapetissa lorsqu'il voulut vivre dans le monde. Il ne fut qu'un simple bel-esprit : il tenait, à la

K



vérité, le premier rang parmi ceux de ce temps-là, parmi les *Gresset*, les *Bernis*, les *Duclos*, les *Pirron*, les *Montesquieu* : mais quelle énorme distance entre le bel-esprit, qui, par des productions agréables, amuse ses contemporains, & l'homme de génie qui les étonne & les instruit par des chef-d'œuvres !

Au commencement de 1740, Voltaire était au moment de rentrer à Paris, lorsque le jeune Prince royal de Prusse lui fit part de son avènement au trône. Ce Prince, comme nous l'avons déjà dit, avait loin de la Cour, & dans la disgrâce de son pere, passé plusieurs années dans l'étude de la philosophie, des sciences, des belles-lettres, & même de l'art de régner. C'est ainsi que s'était occupé *Julien* avant de prendre les rênes de l'Empire.

La réponse de Voltaire au Roi de Prusse, fut une épître en vers, & ne fut point une flatterie. Il lui parlait comme le philosophe *Appolonius* aurait parlé à *Marc-Aurele*. Le jeune Roi lui donna rendez-vous à *Steins-Meuse*, près de Cleves. Voltaire l'y trouva aux prises avec la fièvre, & le premier hommage qu'il rendit au Souverain, couché sur un grabat & enveloppé dans un manteau, fut de lui tâter le pouls. Le lendemain il eut d'autres fonctions à remplir auprès de Sa Majesté, celles de premier Ministre.

Il s'agissait de prouver aux habitans de Liège qu'ils devaient payer deux millions. Voltaire rédigea un petit manifeste qui, en lui-même, n'avait peut-être rien de bien persuasif ; mais *Frédéric III* le fit porter aux Liégeois à la tête de deux mille soldats, & il eut un plein & entier succès. Il proposa ensuite à Voltaire de venir en Prusse, lui offrant fortune, honneurs, distinctions, amitié. Le philosophe n'accepta que l'amitié, & partit pour la Hollande avec l'*Anti-Machiavel*. Il fit pour cet ouvrage ce que le Roi de Prusse avait fait lui-même pour la *Henriade*, il l'enrichit d'un avant-propos.

*Frédéric III* n'avait que vingt-quatre ans lorsqu'il composa cet *Anti-Machiavel*. Jamais une plus belle étude n'occupa un Prince destiné à la souveraineté. C'était un philosophe qui, en montant sur le trône, disait à ses peuples : “Voilà ce que je vous  
 „ dois comme Roi, & ce que vous me de-  
 „ vez comme sujets. Vous ne pouvez être  
 „ heureux, je ne puis l'être moi-même  
 „ qu'autant que nous tiendrons notre mar-  
 „ ché.” Il est douloureux que les regnes des  
*Titus*, des *Trajan* & des *Antonins* aient  
 eu une plus belle aurore.

L'événement justifia ces heureux présages. L'un des premiers soins de *Frédéric III*, fut de rappeler le philosophe *Wolf*, & de le faire Chancelier de cette même université

de Hal, dont il avait été chassé. Cet acte de justice amonçait le mépris du jeune Roi pour les théologiens qui avaient calomnié le philosophe. Il eut bientôt à Berlin une académie, un théâtre & une église catholique. Les Anabatistes, persécutés sous son pere, furent rappelés. La tolérance fut reçue dans tous les Etats. Vingt manufactures différentes établies & encouragées. Un code de loix mit le sceau à la grandeur du Roi philosophe.

De la Haye Voltaire revint à Bruxelles, où madame du *Chatelet* l'attendoit pour rentrer à Paris. Le séjour de la capitale devenait nécessaire à l'un & à l'autre : à madame du *Chatelet* pour l'éducation de son fils, & à Voltaire pour de nouvelles études. Dans la solitude, l'imagination jointe au talent suffit pour faire un poëme, une tragédie, un roman; mais l'histoire demande une multitude de secours épars dans les bibliothèques; & Voltaire travaillait alors au *siècle de Louis XIV*, & à une esquisse sur l'Histoire universelle.

1740  
Novem-  
bre.

La mort de l'Empereur *Charles VI*, arrivée sur la fin de l'année, mit toute l'Europe en mouvement. La France voulut faire un Empereur de *Charles*, Electeur de Bavière, Prince peu propre à jouer ce premier rôle : elle fit marcher en conséquence en Allemagne une armée de cent mille hom-

mes, & commença par envahir la Bohême, par dépouiller de son patrimoine *Marie-Thérèse d'Autriche*, fille unique, & seule héritière de *Charles VI*.

Le philosophe Roi de Prusse, qui n'avait pas renoncé à la gloire d'être un héros, fit de son côté défiler une armée en Silésie. Il n'avait pas trente ans, mais il savait qu'au moment d'une guerre, la célérité en impose toujours. Par cette démarche, il mettait la France dans la nécessité de rechercher son alliance; & l'alliance d'un Roi qui avait un trésor considérable & des troupes bien disciplinées, devenait d'une importance extrême.

La Cour de Versailles envoya le marquis de *Beauveau* pour complimenter *Frédéric III* sur son avènement au trône; mais il s'agissait d'avoir son secret sur son armée en Silésie. Voltaire fut chargé de cette négociation. Le moment où il parut en Prusse Il va en Prusse. était favorable. Le jeune monarque négociait lui-même secrètement avec la Cour de Vienne, offrant, si on voulait lui céder la Silésie, son armée & de l'argent pour faire couronner Empereur l'époux de *Marie-Thérèse*. Cette jeune Souveraine qui n'avait encore ni trésor ni troupes, rejette une amitié qui lui est offerte les armes à la main. Le Roi de Prusse, piqué de ce refus, se décide à la guerre. Voltaire ne reste que trois jours auprès de lui, & dès qu'il fut

assuré du parti qu'il prenait, il le quitte aussi-tôt, & vint en donner la nouvelle à Versailles.

*Valori*, chargé des affaires de France en Prusse, qui n'était point encore dans le secret, crut que Voltaire se retirait mécontent, quoiqu'il emportât un petit sac de médailles d'or, dont *Frédéric III* lui avait fait présent. Il écrivit en conséquence à Versailles, pour donner avis de l'apparition de Voltaire en Prusse, & de sa prétendue disgrâce.

La lettre de *Valori*, dont la minute qui nous a été communiquée, est encore au dépôt des affaires étrangères, & le silence de Voltaire, sur les bontés du Roi, tromperent le public à son sujet, & c'est là la source des bruits qui coururent alors, qu'il n'avait paru en Prusse, que pour y effuyer les froideurs du jeune Monarque : ses ennemis en prirent occasion pour envoyer des vers, & des épîtres dédicatoires à ce Roi, qui ne répondit ni aux vers, ni aux dédicaces. *St. Hyachinte* y fut trompé (a), & *Pirron* encore plus.

Tandis que la malignité s'exerçait sur la prétendue disgrâce de Voltaire en Prusse, le cardinal de *Fleury*, & le ministère Fran-

---

(a) Voyez une lettre de *St. Hyachinte*, à M. de *Barigni*.

çais, rassurés par la réponse qu'il en avait apportée, lui prodiguaient caresses & cajoleries. Il profita de ce moment de faveur, pour demander la représentation de *Mahomet*. On lui laisse le choix d'un censeur, & il choisit *Crébillon*, à qui, depuis trente ans, il donnait le nom de maître. *Crébillon* refuse son suffrage à la tragédie de *Mahomet*, & se brouille avec Voltaire.

Cette tragédie qu'on ne voulut point laisser représenter à Paris, se fut à Lille, où <sup>1742</sup> 9 Août. se trouvait, sous la direction du sieur *Lanoue*, une troupe de comédiens. Rarement en voit-on d'aussi bonnes en Province. Mlle. *Clairon*, qui était très-jeune, fit le rôle de *Palmyre*. Dans un des entr'actes, on porte à Voltaire une lettre du Roi de Prusse, qui lui annonce le gain de la bataille de Molwits. Il en fait la lecture publiquement. On applaudit long-temps le Roi de Prusse, Voltaire & *Mahomet*. C'est à ce sujet, qu'il disait plaisamment, que la tragédie de Molwits avait fait réussir la tragédie de *Mahomet*.

Des Evêques qui se trouverent à Lille, en virent une représentation, & en furent édifiés. Avant de quitter la Flandre, Voltaire donna à madame du *Chatelet*, & à plusieurs autres Dames, une fête très-ingénieuse. Un Prince aurait pu mieux faire; mais c'était beaucoup pour un philosophe.

1743  
20. Jan-  
vier.

*Mahomet*, représenté en Flandres, ne tarda pas de l'être à Paris. Le cardinal de *Fleury*, qui lut cette tragédie, fut de l'avis des Evêques qui l'avaient applaudie, & trouva bon que les Parisiens jouissent du même plaisir que les habitans de Lille. Tous les Ministres se trouverent à la premiere représentation. Un suffrage unanime la proclama un chef-d'œuvre, mais l'envie s'en irrita. Les gougeats de la littérature, ameutés par *Pirron*, qui avait fait l'ode à *Priape*, allaient, de café en café, crier que ce *Mahomet* était le scandale de la religion. L'abbé *Desfontaines* à qui, sur un ordre de la police, on avait fermé la porte du théâtre, le jour de la représentation de *Mahomet*, alla le dénoncer au procureur-général *Gilbert des Voisins*, qui était dévot & janséniste. Un docteur de Sorbonne en perdit presque la tête. Il courait les rues, pour annoncer que la tragédie de Voltaire était une satire sanglante de la religion chrétienne, & il prouvait cette assertion, en faisant observer que dans le nom de *Ma-ho-met*, le nombre des syllabes est égal à celui dont est composé le nom adorable de *Je-sus-Christ*. La preuve de M. le Docteur n'était pas bien convaincante, mais tous les jours il s'en fait en théologie qui ne valent pas mieux.

Tant de clameurs contre *Mahomet* alarmerent

merent le cardinal de *Fleury*. Il conseilla à Voltaire de le retirer du théâtre. Ce conseil était un ordre, & *Mahomet*, après deux jours de triomphe & d'applaudissemens, descendit de la scène. Tous les gens instruits en furent fâchés. Pourquoi voit-on aujourd'hui cette tragédie avec tant de plaisir? c'est qu'on est plus raisonnable. Bénissons donc les philosophes, par qui la raison nous est venue.

Le cardinal de *Fleury* ne tarda pas à descendre dans le tombeau, emportant avec lui les reproches de la nation, qui sentait déjà le tort qu'il avait eu de laisser dépérir la marine. Sa mort fit vaquer un fauteuil à l'Académie Française. La voix publique appelait Voltaire, & *Louis XV* l'avait lui-même désigné pour remplir ce fauteuil. Une cabale l'en exclut.

Il y avait alors à la Cour un ex-théatin nommé *Boyer*, & surnommé *l'âne de Mi-repoix*, parce qu'il était ignorant, & qu'il avait été Evêque de cette petite Ville. Il avait été aussi précepteur du Dauphin, quoique beaucoup plus propre à la direction d'un noviciat de moines, qu'à l'instruction d'un Prince destiné à un trône. Après la mort du cardinal de *Fleury*, on lui remit la feuille des bénéfices, emploi qui lui donnait une grande influence sur le suffrage de divers membres de l'Académie Française.

L



Ce vieux moine, imbécille & fanatique, se mit ouvertement à la tête de la cabale contre Voltaire; mais l'ame secrète de cette cabale était le comte de *Maurepas*, qui voulait le punir des bontés que lui témoignait la maîtresse du Roi, madame la duchesse de *Chateauroux*, avec laquelle il était brouillé. Voltaire alla le voir pour savoir ses intentions; & M. de *Maurepas* les lui fit connaître par ces mots énergiques: *Si vous l'emportez, je vous écraserai.*

*Boyer*, l'agent de M. de *Maurepas*, pour éloigner Voltaire de l'Académie, pour laquelle lui-même n'avait aucun titre, fit demander la place vacante par l'Archevêque de Narbonne; mais ce Prélat s'apercevant qu'il n'était que l'instrument d'une cabale qui, sous prétexte de religion, cherchait à donner une exclusion injurieuse à Voltaire, se défit de sa demande, & rendit publiquement justice à son compétiteur. Ce Prélat mérite que nous rendions nous-mêmes justice à l'honnêteté de ses procédés, & que nous disions que c'était un homme très-aimable, très-instruit, & qui, à toutes les vertus d'un homme de son état, joignait tous les agrémens d'un homme du monde.

*Boyer* ne se rebute pas : il propose le fauteuil vacant à plusieurs autres Evêques, qui eurent la délicatesse de celui de Narbonne. Un Prélat de la maison de *Luyne*s,

fut moins scrupuleux, & se chargea du ridicule d'être académicien, pour complaire au moins, chargé de la feuille des bénéfices.

L'année suivante, il y eut encore une autre place vacante; elle fut donnée à l'abbé de *Bernis*, l'un des beaux esprits de ce temps-là. C'est à ce sujet que le Roi de Prusse disait que l'Académie Française ferait bientôt un séminaire d'abbés.

Rien de plus ordinaire en société, que d'entendre demander : pourquoi cet Evêque, ce Cardinal, pourquoi ce Duc, ce Maréchal de France, sont-ils de l'Académie ? Comme écrivains, ils n'ont pour la plupart aucun mérite, & dans la république des lettres, leur nom n'est connu que parce qu'il est inscrit dans l'almanach royal, au nombre des membres de cette Compagnie.

Faute d'enfans légitimes, l'Académie Française est quelquefois forcée à ces adoptions bizarres. Il est encore une autre raison. Quand parmi les hommes de lettres qui se présentent, il ne s'en trouve pas qui aient un talent connu, sur-tout qui écrivent purement leur langue, l'Académie, pour remplir le nombre des quarante, admet ceux qui, par leur naissance, passent pour la bien parler, quoiqu'il soit très-rare qu'ils en connaissent les règles, qu'ils en aient approfondi les principes, lesquels tiennent

tous à une métaphysique, dont l'étude se concilie rarement avec l'état de dissipation où ils vivent. La plupart des Seigneurs ne parlent en effet leur langue, que comme ces oiseaux qui, dans l'organe du gosier, ont plus ou moins de souplesse, à raison du climat où ils sont nés, ou de la cuisine où ils ont été élevés.

En parlant ainsi, nous n'avons en vue aucun de ceux qui sont actuellement de l'Académie Française. On nous ferait une injustice horrible, en nous prêtant des intentions que nous n'avons pas, & que la voix publique démentirait, si nous avions le malheur de les avoir.

Revenons à Voltaire. Feu l'abbé de *Lynnes*, Archevêque de Sens, & ensuite fait Cardinal, fut reçu à l'Académie Française, & lui refusé. Observons la circonstance de ce refus. C'était dans le temps même qu'on jouait *Méropé*. Cette tragédie était un nouveau triomphe pour lui, & condamnait hautement *Boyer* & sa pieuse cabale, & l'élection de l'Archevêque de Sens.

2 Févr.

Anecdote.

A la première représentation de *Méropé*, le public demande l'auteur. Il vouloit voir & remercier un homme qui, depuis trente ans, ne cessait de lui donner du plaisir. Cet honneur a cessé d'en être un, depuis qu'on l'a prodigué à des hommes médiocres, à des versificateurs barbares.

Voltaire applaudi & demandé, refuse de paraître. On le cherche, on le fort d'un petit réduit où il s'était caché. On le porte dans la loge de madame la maréchale de *Villars*, qui était avec sa bru. On le met, malgré lui, en évidence, entre ces deux Dames, pour recevoir les acclamations & les remerciemens du public. Une voix du milieu du parterre, crie : *Madame la duchesse de Villars, embrassez Voltaire.* Mille voix répètent cette prière. La jeune Duchesse, d'abord confuse & embarrassée, finit par se prêter avec grace aux desirs de l'assemblée. Les cris de joie, & les battemens de mains redoublèrent, pour remercier la jeune Duchesse qui, par un baiser, venait, en quelque façon, d'acquitter la dette publique. (12)

Après le succès de *Mérope*, Voltaire fit un nouveau voyage en Prusse. Ce n'était point un philosophe qui allait voir son semblable & s'exhaler en bons mots sur l'*âne de Mirepoix* & sur son académie, c'était encore un négociateur qui se rendait auprès d'un Souverain, auprès de *Frédéric III.* Ce Roi, ne trouvant plus son avantage à continuer la guerre, avait, moyennant la Silésie & le comté de Glatz, fait sa paix avec *Marie-Thérèse d'Autriche.* Je me suis mis, disait-il, au régime, & je conseille aux autres d'en faire autant. Le

Avril.

conseil était fort bon , mais très-difficile à pratiquer , & la France eût été trop heureuse d'embrasser un pareil régime , c'est-à-dire , de pouvoir comme lui , après une guerre injuste & malheureuse , arracher à l'Autriche une belle Province. Il s'agissait de faire rompre cette paix , que le Roi de Prusse avait à peine signée , & de le déterminer à faire marcher encore cent mille hommes contre les Hongrois & les Impériaux.

Cette grande affaire était très-difficile à traiter : elle le fut pourtant assez plaisamment , ainsi que Voltaire nous l'apprend lui-même. A propos de *Tite-Live* & des guerres des Romains , il parlait de la guerre présente & de la Silésie , cédée dans un temps de nécessité , mais que l'Autriche ne manquerait pas de demander , si elle parvenait à humilier la France. On lui doit la justice de croire qu'il fit , tout en plaisantant auprès de *Frédéric* , ce dont un homme revêtu d'un caractère public , d'envoyé ou d'ambassadeur , ne serait peut-être jamais venu à bout. Le Roi de Prusse céda à ses raisons , tout en croyant ne céder qu'à ses intérêts , & l'Autriche eut le mois suivant cent mille hommes de plus à combattre. Il voulut encore le retenir auprès de lui , mais ayant rempli sa mission au gré de *Louis XV* , il revint à Paris.

Le succès de cette négociation prépara les deux belles campagnes de 1744 & de 1745. Cependant ce voyage de Voltaire, dont le public n'avait pas le secret, passa pour une évasion. La méchanceté prodigua ses poisons contre lui : elle publia que la crainte d'être enfermé pour avoir mal parlé du théâtre *Boyer*, l'avait fait retirer précipitamment à Bruxelles ; & *Pirron*, pour perpétuer cette fuite, fit une épigramme qui ne fait aucun honneur à son esprit, & qui fait un très-grand tort à son cœur & à sa mémoire. (13)

Après avoir rendu à son roi *Louis XV* & à sa patrie un service signalé, Voltaire en rendit bientôt un autre à la république des lettres, ce fut celui d'appeller à Paris *M. Marmontel*, jeune étudiant de l'université de Toulouse, où il était connu par une belle figure, des mœurs très-douces, & par des vers très-agréables. Il fut assez heureux pour mériter le prix des jeux floraux, institués par *Clémence Isabeau*, & peut-être plus

Voltaire  
fait venir  
à Paris  
*M. Marmontel*.

heureux encore par le refus qu'on lui en fit. Dans l'Académie de Toulouse, ainsi que dans toutes les compagnies littéraires, on voit souvent des présences. Ces compagnies donnent des couronnes, mais c'est toujours le public, vrai juge du mérite, qui dispense la gloire.

Le jeune *Marmontel* envoie son poë-

L 4

me (a) à Voltaire, qui pour le consoler de l'injustice dont il se plaint, lui fait présent de ses ouvrages, & l'invite à venir cultiver ses talens dans la capitale. Tout cela était encore plus flatteur que la rose d'argent qu'on lui avait refusée.

Cette invitation, réitérée plusieurs fois, l'expose à une grande tentation, à celle de venir, étant sans fortune, se jeter dans Paris, dans ce gouffre qui dévore tant de jeunes gens lorsqu'ils y manquent de ressource; il résiste courageusement à la voix enchanteresse qui l'appelle, & se borne à justifier, en obtenant encore deux ou trois prix aux jeux floraux, la bonne opinion qu'on a de ses talens. Cette prudence le rend plus cher à Voltaire, qui décelant déjà en lui le philosophe & le véritablement homme de lettres, lui écrit de temps à autre pour échauffer & alimenter son émulation. Enfin il obtint de M. Ory, contrôleur-général, de pourvoir à tout ce qui pourra lui être nécessaire à Paris, & lui manda de venir.

Le jeune *Marmontel*, assuré de la protection du Contrôleur-général; & de l'amitié de Voltaire, part de Toulouse; quelques amis l'accompagnent jusqu'à Montauban: c'est là qu'il apprend que l'Académie de cette

(a) Ode sur la poudre à canon.

ville lui a ; pour prix d'un ouvrage envoyé au concours, adjugé une lyre. Cette lyre n'était point celle d'*Apollon* ; & le jeune Poète avait besoin d'argent ; il la porte chez un orfèvre, régale ses amis, & reprend le chemin de Paris.

En arrivant, son premier mouvement fut de courir chez Voltaire, qui en le serrant dans ses bras paternels, lui annonce que M. Ory n'est plus en place : il avait en effet la veille été renvoyé du ministère. 1745. A cette affligeante nouvelle, Voltaire joint des conseils & des consolations : il exhorte le jeune homme à supporter ce revers avec courage, à essayer ses forces pour le théâtre, à faire, lui dit-il, une comédie. *Je ne connais point les visages*, réplique le jeune Marmontel, *& vous voulez que je fasse des portraits !*

A cette réponse Voltaire l'embrasse. Le jeune homme avait raison. Pour faire une comédie, il faut connaître les ridicules du monde, il faut un tact qui ne s'acquiert que dans la société, & par l'observation des caractères originaux. Les jeunes gens ont, d'ordinaire, plus d'élévation dans l'âme que de finesse d'esprit : ils disent souvent des choses fortes, & en disent rarement de fines & de naturelles.

Voltaire présenta le jeune M. Marmontel chez beaucoup de Seigneurs comme son



élève. Il lui fit des amis, & lui procura des connaissances. L'élève fut bientôt en état de voler de ses propres ailes, & on lui doit la justice de dire qu'il a toujours parlé de Voltaire, comme un fils parle d'un pere qu'il adore avec transport, attendrissement & reconnaissance.



## CHAPITRE XII.

*Voltaire courtisan. Faveur de Louis XV  
à son égard : il est reçu à l'Académie  
Française. Dégouts qu'il effuie.*

## ANNÉES

DE

1745—à—1748.

**V**OICI encore un temps de mort pour le génie de Voltaire : de plusieurs années nous ne verrons en lui le philosophe : nous ne verrons qu'un bel-esprit attaché au char de la fortune , & justifiant cette maxime de *Molière* :

„ Qui se donne à la Cour se dérobe à son art.

Le goût de *Louis XV* pour madame d'*Etiole* , qui ne tarda pas à être marquise de *Pompadour* , s'était déjà manifesté. Cette dame , née dans une condition ordinaire , mariée au sous-fermier le *Normand* , était

une des plus belles femmes qu'il y eut en France. (14) Madame la Marquise du *Chatelet* fut priée d'aller passer l'été avec elle à Etiole. Voltaire y fut aussi invité ; & c'est en grande partie dans ses conversations, ainsi que par la lecture de ses écrits, que la nouvelle favorite puisa ce goût sûr & sévère, qui, en matière d'arts & de littérature, en fit un bon juge, qui étonna souvent *Louis XV*, & qui contribua beaucoup à lui donner sur l'esprit de ce Monarque, un ascendant qu'elle conserva pendant plus de vingt ans, c'est-à-dire, jusqu'à sa mort.

\* Malgré la nombreuse compagnie, qui chaque jour se rendait à Etiole, Voltaire en fut faire une maison de retraite. C'est là qu'il esquissa les premières campagnes de la guerre qui se faisait alors. Toutes les ressources lui furent ouvertes. Dans les bureaux de la guerre & des affaires étrangères, on eut des ordres pour lui donner tous les renseignements qu'il désirait. A mesure qu'il travaillait, ses manuscrits étaient déposés à la bibliothèque du Roi. Sur la fin de l'année, il se rendit au camp de *Fribourg*, où était *Louis XV*. C'est là qu'il lui présenta une épître que ce Roi méritait alors.

Il est fait Historiographe de France. Le Roi à son retour lui donna un brevet d'Historiographe de France. De tous ceux qui jusqu'alors avaient eu cet emploi, on n'avait vu que leur nom au trésor royal pour

toucher leurs pensions. C'est ce qu'on avait dit de *Racine* & de *Boileau* : c'est aussi ce qu'on était en droit de dire de leurs successeurs.

Le mariage du Dauphin avec l'Infante d'Espagne était arrêté. On faisait des préparatifs pour recevoir cette Princesse. On voulut, pour les fêtes de Versailles, un spectacle avec des ballets. Voltaire fut chargé de cette tâche difficile. *Moliere* eut souvent sous *Louis XIV* de pareilles corvées à remplir, & il ne fut jamais moins grand que dans ces ouvrages de commande. Le *Misanthrope*, l'*Avare*, le *Tartufe*, les *Femmes savantes*, ne lui furent point ordonnés, & sont des chef-d'œuvres.

La *Princesse de Navarre* que fit Voltaire, était un spectacle à machine & à décorations qui tenait de tous les genres. Tout y respirait la magnificence française. Les courtisans applaudirent au spectacle ; mais les gens de goût le jugerent avec sévérité.

Une place de gentilhomme ordinaire de la chambre du Roi, fut la récompense de cette médiocrité que Voltaire lui-même, dans ses plaisanteries, traitait de *farce de la foire*.

Les fonctions de gentilhomme de la chambre ne convenaient guere à un homme entièrement consacré aux lettres & à la philosophie. Le Roi lui permit de la vendre, lui

en conserva le titre , les privilèges , & lui laissa la liberté d'en faire le service à son gré.

**Anecdote.** On conte que le premier jour qu'il entra en fonction , il se présenta à la table que les gentilshommes de la chambre avaient à la Cour pendant leur service , & ne fut point reconnu. En sortant de table , on parlait du mariage d'un jeune Seigneur avec la fille d'un Fermier-général. Les uns disaient que la cérémonie de la bénédiction nuptiale devait se faire à l'hôtel des fermes : les autres assuraient le contraire , attendu , disaient-ils , que dans cet hôtel il n'y a point de chapelle. *Pardonnez-moi , Messieurs* , leur dit Voltaire , *il y a la chapelle du mauvais Larron*. On rit , on se regarde , & l'on ne fait que c'est Voltaire qui a fait cette plaisanterie , qu'après qu'il s'est dérobé à la curiosité des ordinaires.

**Il va en Champagne.** Madame du Chatelet fut obligée d'aller à Châlons , où son fils avait la petite-vérole. Voltaire n'abandonna pas son amie affligée. Leur société était un besoin mutuel de leur âme. A son retour , il ne put voir M. d'Argenson , le Ministre des affaires étrangères , ni paraître à Versailles. C'est à ce sujet qu'il disait : “ il faut que je m'immole au préjugé , qui m'exclut quarante jours de Versailles , parce qu'à quarante lieues de là j'ai vu un malade. Ce n'est pas le seul mal que m'aient fait les préjugés. ”

Pendant que tous nos Seigneurs étaient en Flandres avec *Louis XV*, Voltaire était à Champ, à trois lieues de Paris, où M. le duc de *la Vallière* réunissait, avec plusieurs beaux-esprits, un grand nombre de femmes aimables, instruites, & presque toutes belles. Ce Seigneur avait une très-riche bibliothèque. C'était un avantage pour Voltaire; il y trouvait encore celui d'une grande liberté pour ses études.

A  
Champ  
sur Mar-  
ne.

1745.

C'était un temps de victoires & de *Te Deum*. Chaque semaine on apprenait la nouvelle de quelque ville prise : enfin arriva la mémorable journée de Fontenoi, où l'impétuosité française força le flegme des alliés à lui abandonner le champ de bataille au moment où ces alliés se croyaient victorieux.

Le marquis d'*Argenson*, ce Ministre citoyen, dont les vues étaient grandes & justes, les intentions toujours droites & pures, & que de frivoles courtisans avaient surnommé d'*Argenson Labete*, écrivit à Voltaire du champ même de Fontenoi, pour lui annoncer la bataille gagnée. Plusieurs officiers-généraux lui envoyèrent des détails précieux sur cette victoire, & en deux jours il eut composé le poëme de *Fontenoi*. Le principal mérite de cet ouvrage est celui de la circonstance. Aucun officier de marque n'y fut oublié. En peu de jours on en distribua vingt mille exemplaires.

Poëme  
sur la ba-  
taille de  
Fonte-  
noi.

Le Temple de la Gloire. Après avoir célébré les héros de Fontenoi, Voltaire fut encore chargé d'un ouvrage dramatique pour les fêtes, qu'au sujet

de cette campagne on devait donner à Versailles. *Le Temple de la Gloire* qu'il fit, est dans le goût des poèmes de *Métastase*. On y voit un but moral & philosophique, but qu'on ne trouve dans aucun des poèmes représentés aux fêtes données sous Louis XIV. On n'y voit qu'un poète occupé de flatter un Roi qui aimait à l'être, & de faire crier à chaque refrain : *célébrons le plus grand Roi du monde, vivons pour le plus grand Roi du monde, combattons pour le plus grand Roi du monde, mourons pour le plus grand Roi du monde*. Ce qui, comme on l'a déjà observé, n'était guère poli pour les Rois d'Angleterre, d'Espagne, de Pologne, de Suede, & autres camarades & cousins de Sa Majesté très-Chrétienne.

*Le Temple de la Gloire*, applaudi à Versailles, fut beaucoup critiqué à Paris. *Pirron* fut aussi courroucé des éloges qu'à la Cour on prodigua à ce drame, que si c'eût été un chef-d'œuvre, il s'en vengea par une chanson assez plaisante.

Une révolution se tramait alors en Angleterre. Le prince *Charles Edouard*, fils du prétendant & petit-fils de l'infortuné *Jacques II*, réclamait les armes à la main  
le

main le trône de ses peres. Il était descendu en Ecosse, s'était emparé d'Edimbourg, avait gagné trois combats. Plusieurs seigneurs Anglais s'étaient déclarés pour lui, & beaucoup d'autres n'attendaient pour prendre les armes, qu'un événement décisif.

La France en guerre avec les Anglais, étonnée des succès du prince *Edouard*, se détermine à le seconder. Le comte de *Lally*, que Louis XV avait fait, l'année précédente, Brigadier sur le champ de bataille de Fontenoi, donne le plan d'une descente en Angleterre. On mit Voltaire dans le secret; le Ministère le chargea de rédiger ce plan avec le duc de *Richelieu*, qui devait commander l'armée de descente; on le chargea aussi du manifeste qu'on devait publier au débarquement. Il fut souvent interrogé & consulté par Mrs. *d'Argenson*, le comte de *Lally* & *Richelieu*.

Pendant que les préparatifs de cette descente se faisaient dans nos ports, le prince *Charles Edouard*, vainqueur & heureux jusqu'à ce moment, fut battu à Culoden par le duc de *Cumberland*, battu lui-même l'année précédente à Fontenoi. La tête du Prince vaincu fut mise à prix, & il fut réduit à l'alternative d'errer déguisé d'isle en isle, de caverne en caverne, ou de perdre la tête sur un échafaud. Tous les projets de la France s'évanouirent, & le philosophe

1746

27 Avril.

M



qui avoit fait le manifeste, fut celui qui en fut le moins fâché.

Dans ces entrefaites, le président *Bouhier* mourut : Voltaire demande sa place à l'Académie Française ; mais le fanatisme élevait encore une voix sourde contre lui. Le théatin *Boyer* & les partisans de ce moine en crédit, disaient que pour être membre de ce corps, ce n'était pas assez d'avoir du génie, mais qu'il fallait encore être bon Chrétien. *Mahomet*, cette tragédie qui fait aujourd'hui la gloire du théâtre Français, était ce qui excitait le plus leur zèle & leurs clameurs.

Voltaire qui avait prévu les murmures du bigotisme, avait envoyé ce *Mahomet* qui les scandalisait si fort, & contre la gloire duquel le Procureur-général avait préparé un réquisitoire, à *Benott XIV*, l'un des Pontifes les plus éclairés & les plus raisonnables qui aient siégé sur la Chaire de St. Pierre. Sa Sainteté, sensible à l'attention du philosophe, dérogea en sa faveur à l'usage de cette Cour, qui ne répond jamais que par des brefs de la daterie. Elle lui écrivit une lettre particulière dans laquelle elle traite *Mahomet* de *bellissima Tragedia*, & avoue qu'elle l'a lue *cum summo piacere*. Des médailles d'or étaient jointes à cette lettre. Ce suffrage du souverain Pontife imposa silence à quelques malheureux

ou idiots ou hypocrites qui criaient encore à l'impiété.

*Boyer* était confondu, mais n'était point Voltaire  
désarmé. Que fit Voltaire ? Il écrivit au <sup>est reçu</sup>  
père de la Tour, Provincial des Jésuites, à l'Aca-  
démie  
françai-  
se.  
& créature de *Boyer*, une lettre qui con-  
tenait une profession de foi dont la sincérité  
était un peu suspecte : elle renfermait aussi  
pour la Société des Jésuites un magnifique  
éloge, que les jansénistes appelleront *Oleum*  
*peccatoris*, un éloge à rejeter. On trou-  
vait encore dans cette lettre une sortie vi-  
goureuse contre le *Gazetier* ecclésiastique.  
*Boyer*, qui avait été fort maltraité par ce  
*Gazetier*, en fut gré à Voltaire ; & dès-lors  
son élection à l'Académie Française ne souf-  
frit plus aucune difficulté. Il avait cinquante-  
deux ans, & avait produit dix chef-d'œu-  
vres. Nous marquons ici son âge & ses ti-  
tres, pour faire sentir combien il est ridicule  
à de jeunes littérateurs ou à des littérateurs  
qui sont à peine connus, de demander à  
être de cette Académie, de s'offenser du re-  
fus qu'on leur fait de les y admettre & de  
s'en venger par des satyres indécentes.

Le discours de réception de Voltaire fut  
une nouveauté. Jusqu'alors ces discours d'ap-  
pareil n'étaient que des formules de com-  
plimens, que chaque récipiendaire retour-  
nait à sa manière, & où n'ayant qu'à répéter  
des choses communes & connues, il cherchait

à mériter des applaudissemens en leur donnant une tournure extraordinaire. Voltaire appelait cela mâcher à vuide, & madame de *Maintenon* disait agréablement que c'était *parler sur des paroles*. Cet usage de mâcher à vuide n'est point entièrement aboli, & ce n'est qu'avec chagrin qu'en parcourant ces discours à mesure qu'ils paraissent, nous voyons la plupart de leurs auteurs se tourmenter en tout sens pour faire ce qu'on appelle de l'*esprit*. Presque toutes leurs périodes sont des *amphigouris*, des especes d'énigmes qu'ils proposent à deviner. Voltaire était ennemi déclaré de ce genre d'écrire, il ne cessait de dire que c'était mettre en mots & en phrases ce qui manquait en génie.

Les gens à préjugés se turent pour laisser entrer Voltaire à l'Académie Française. L'envie & la méchanceté furent plus difficiles à contenir; le déchaînement de la canaille littéraire fut universel. Paris se vit inondé de pasquinades contre lui. On en affiche à la porte de l'Académie, on en envoie aux suisses des maisons qu'il fréquente. Pendant un mois on cherche à l'irriter par tout ce que la malignité peut inventer de plus ridicule.

Juin.

L'impatience de Voltaire succede enfin au mépris qu'il a d'abord témoigné pour ces sortes de satyres. La sagesse l'abandon-

ne, le calme du philosophe se convertit en rugissement du lion. M. de *Marville*, lieutenant-général de police, pour arrêter ce débordement de satyres, envoie quelques colporteurs à Bicêtre; il donne un ordre pour emprisonner le nommé *Travenol*, pourvoyeur des colporteurs. Le pere de *Travenol* est mis en prison, & ce n'est que le fils qui est coupable. Aussi-tôt que Voltaire est instruit de la méprise, il demande l'élargissement du vieillard, qui vient d'abord le remercier, & qui ensuite poussé par ses ennemis, lui fait un procès ridicule, mais qui devient le sujet des conversations de tous les désœuvrés de Paris.

Cette place à l'Académie que Voltaire ambitionnait depuis plus de quinze ans, n'ajouta rien à sa gloire. Elle lui donna seulement un moment de plaisir; & ce plaisir fut suivi de plusieurs mois de tourmens & de la honte d'avoir un procès avec un violon de l'opéra.

L'amitié & la considération publique ne pouvaient le consoler. Un ministre à qui il parlait un jour de ses ennemis, lui reprochait sa trop grande sensibilité; & l'exhortait à se renfermer dans sa propre gloire. *A votre place, lui disait-il, je ferais & laisserais dire.* Le conseil était sage; mais la philosophie du Ministre qui donnait le bon conseil, ne tint pas contre un couplet de

chançon que Voltaine fit contre lui en le quittant. Pour bien connaître ce que vaut un homme, il faut le mettre à l'épreuve.

Par ce couplet, Voltaine se fit un ennemi du Ministre. L'état de courtisan ne lui convenait pas : il rompit peu-à-peu les chaînes qui l'attachaient à Versailles, & donna la préférence à Seaux. C'est là que madame la duchesse du *Maine*, née *Bourbon Condé*, réunissait de jeunes Seigneurs, & des savans très-estimables. On ne voyait, dans la cour de cette Princesse, ni intrigues ni orages. Cette Cour était composée de personnes aimables, spirituelles, s'amusant entr'elles ; & dans leurs amusemens, n'ayant aucun des embarras de l'étiquette. On surnomma ceux qui y étaient admis, *les oiseaux des Seaux*, comme autrefois on avait surnommé ceux de la société de Ninon, *les oiseaux des Tournelles*. (15)

Une des raisons qui éloignèrent Voltaine de Versailles, ce n'est pas parce qu'on y produisit *Crébillon*, mais c'est parce qu'on lui accorda toutes les préférences ; & que dans ces préférences, on avait en vue de fatiguer l'amour-propre de Voltaine. On y fit jouer *Catiline*, qui fut fort applaudi. C'était une tragédie barbare & inlisible. Voltaine donna *Sémiramis*. C'était un chef-d'œuvre qui fut sifflé à la première représentation. Il demande à faire imprimer la

*Henriade* à l'imprimerie du Roi , & cet honneur qu'on lui refuse , est accordé au théâtre de *Crébillon* , qui ne le demandait pas. Madame de *Pompadour* était à la tête du parti qui prônait le mérite de *Crébillon* , ce dont Voltaire était le plus irrité.

Tant de dégoûts le ramenerent à la retraite. C'est dans le palais du roi *Stanislas* qu'il alla chercher cette retraite , & qu'il trouva un repos , devenu nécessaire à ses études & à sa gloire.



---

---

C H A P I T R E XIII.

*Voltaire chez le Roi Stanislas. Mort de madame du Chatelet. Voltaire revient à Paris : il a un théâtre. De le Kain. Il est appelé en Prusse.*

---

A N N É E S

D E

1748—à—1750.

---

**L**A cour de *Stanislas I* ne ressemblait en rien à celle de son gendre *Louis XV*, toujours pleine d'intrigues & d'orages. C'était moins le palais d'un Souverain que la retraite d'un Roi philosophe qui, dans la culture des lettres & de l'amitié, se consolait de la perte du trône de Pologne. Il se fit une société d'hommes d'esprit & de femmes aimables, dont quelques-unes vivent encore, & ne parlent jamais de ce bon Roi, qu'avec le plaisir que peut donner le souvenir d'un temps passé heureusement.

Madame

Madame la marquise du *Chatelet*, qui était très-savante, & qui ne parut jamais qu'une femme très-instruite; Voltaire, que les dégoûts éloignaient de Versailles & de Paris, y furent invités. Tous ceux qui composaient cette Cour, n'avaient qu'une même façon de penser. Ce n'était pas tout-à-fait celle de *Stanislas*, qui était né au milieu de la Pologne & des préjugés; mais ce bon Roi ne leur en était pas moins cher. Il portait des reliques, & ne trouvait pas mauvais qu'on en plaîsantât, pourvu que ce fût sans dérision. Les hommages qu'on lui rendait, n'étaient point ceux que l'adulation prodigue bafsement : il était l'objet de leurs fêtes & de leurs chansons. Presque par-tout ailleurs, c'est l'intérêt qui inspire ces sortes d'hommage : dans la Cour de *Stanislas*, le cœur dictait, arrangeait tout, fêtes & plaisirs. C'était un Roi sans courtisans, mais environné de personnes aimables. Il n'eut de courtisan que le pere *Menou*, son confesseur. Le grand art de ce religieux était de flatter & de plaire. Peu attaché aux intérêts de sa société, il s'en rendit comme indépendant; & des bienfaits du Roi, son pénitent, il fit bâtir une maison, dont il faisait très-bien les honneurs.

Auprès de *Stanislas*, Voltaire trouva ce qu'on trouve rarement dans le palais des Rois, & ce qui est absolument nécessaire à

N



un philosophe, liberté, repos & profonde  
 Nanine. solitude : il fit, dans ses délassemens, *Nanine*, qui fut jouée devant le Roi, & laquelle, parmi les drames de ce genre, tient peut-être le premier rang. Plusieurs allégories, genre jusqu'alors peu connu, furent le fruit de cette retraite. Parmi ces allégories, on distingua *Babouc*, peinture agréable & fine du train & des mœurs de Paris.

Zadig. C'est aussi dans ce temps-là qu'il fit *Zadig*, ce petit chef-d'œuvre d'agrémens, de philosophie, & qui seul suffisait pour donner à son auteur une grande réputation. Peu de personnes s'aperçurent que dans ce roman, sous le nom de *Tébor*, le plus sot, le plus fanatique & le plus dangereux des archimauges, se trouve le portrait du théâtre *Boyer*, son persécuteur. Par ce portrait odieux & ressemblant, le philosophe se vengeait de six ans de tribulations, que ce moine lui avait fait éprouver.

Dans toutes les allégories & les romans de Voltaire, on voit constamment le philosophe qui a un but moral, celui d'instruire en amusant. Il serait à souhaiter qu'on eût beaucoup d'ouvrages de ce genre : ils pourraient déguster de tant de romans, dont la société est empoisonnée, qui échauffent l'imagination sans l'embellir, qui ôtent à l'esprit son énergie sans l'instruire, & dont le moins dangereux de leurs effets, est de

faire perdre aux jeunes gens un temps précieux.

Pendant près de deux ans, Voltaire auprès du roi *Stanislas*, vécut dans l'oubli de Versailles & de ses ennemis. Un malheur l'arracha aux douceurs de cette société éclairée. Madame la marquise du *Chatelet* qui, depuis près de vingt ans, était le soutien de sa vieillesse, fut enlevée par une mort prématurée. Le roi *Stanislas* daigna même le consolateur du philosophe. Il vint le voir, s'affliger & pleurer avec lui. Il voulut même le retenir à *Luneville* dans son palais. Voltaire se refusa aux instances de ce bon Roi, & retourna à Paris, chargé du poids de sa douleur. 1749. 10 Août. Octob.

La paix publiée cette même année, avait ramené dans Paris tous les plaisirs. Plusieurs Seigneurs eurent des théâtres chez eux. Les sociétés bourgeoises se réunissaient pour enlever dans différens quartiers. Voltaire logé rue *Traversière*, entre les jardins du *Palais royal* & des *Tuileries*, en eût un, sur lequel il donna des premières leçons de diction à *le Kain*, le plus grand acteur que la France ait eu. Il était fils d'un orfèvre, & avait fait d'assez bonnes études. Voltaire, pour le détourner d'une profession, où parmi la multitude de ceux qui s'y embrassent, il en est très-peu qui réussissent, lui mit à des épreuves très-fortes. Il

lui offrit d'abord dix mille francs en pur don, s'il voulait prendre l'état de son pere. Il lui exposa ensuite l'idée que dans le monde on se fait des gens de théâtre, & finit par lui tracer le tableau de tous les obstacles qu'il aurait à vaincre pour se faire un nom, & de tous les ennemis auxquels il devait s'attendre parmi ses confreres, au moment où il excellerait dans son art. Offres, conseils, avis, tout fut inutile. Le jeune *le Kain* persista à dire qu'il se sentait la vocation pour être comédien, comme d'autres jeunes gens se sentent la vocation pour être chartreux. Voltaire alors le prit chez lui, le fit jouer avec ses nieces, & le mena souvent à Seaux, où il ne tarda pas à se distinguer parmi les Seigneurs qui jouaient la comédie devant madame la duchesse *du Maine*.

Dans le temps que Voltaire fréquentait Seaux, il se permit, à l'égard de *Crébillon*, qui avait refusé d'approuver *Mahomet*, une vengeance qu'on pourrait reprocher à presque tous les auteurs dramatiques, si les progrès de l'art ne la fesaient pardonner; ce qu'*Euripide* fit à l'égard de *Sophocle*, ce que *Crébillon* lui-même avait fait à l'égard de ses confreres, il refit la plupart de ses tragédies. Sa *Sémiramis* avait déjà fait oublier celle de son rival: il donna *Oreste*, & la tragédie d'*Electre* perdit une partie de son mérite.

Une cabale, à la tête de laquelle était *Pirron*, voulut faire tomber *Oreste*. On siffla long-temps avant que la pièce ne fût commencée : on sifflait jusques dans la rue. Pendant les quatre premiers actes, ce fut un concert bizarre d'applaudissemens & de coups de sifflets, dont Voltaire lui-même riait beaucoup. Au cinquième acte, dans un moment de transport, & où le public paraissait être dans le ravissement, il élance la moitié du corps hors de sa loge, & mêlant sa voix aux acclamations de ses partisans, il s'écrie : *courage, braves Athéniens, applaudissez, c'est du Sophocle tout pur.*

Peu de jours après cette scène, qui fut un vrai triomphe pour lui, il alla à Seaux ; & madame la duchesse du Maine, l'une des personnes de son siècle qui connut le mieux le théâtre ancien, & qui sentit le mieux le prix de la simplicité des tragédies grecques, après l'avoir félicité sur le succès d'*Oreste*, lui dit en riant : Vous ne laisserez donc rien à *Crébillon* ? Pardonnez-moi, Madame, répond-il, je ne suis point injuste, il reste avec *Rhadamiste*. C'est là sa gloire & toute sa gloire. Et *Catilina*, qui a eu les honneurs du Louvre, reprit le duc de *Villars* ? *Catilina*, replique Voltaire, est un malheureux dont je veux faire justice ; en effet, trois semaines après il revint à Seaux, avec la tragédie de *Rome sauvée* : elle y fut re-<sup>1750</sup> sauvée. Rome

présentée. Le duc de *Villars* fit le rôle de *Catiline*, & Voltaire celui de *Cicéron*. J'ai entendu dire que c'était ce grand homme lui-même, tonnant dans la tribune aux harangues. C'était aussi le seul rôle où Voltaire excellât.

Depuis un an qu'il habitait Paris, il était plus heureux qu'il n'avait jamais été; mais la voix impérieuse de la destinée l'appellait en Prusse. *Frédéric III* le sollicitait à venir vivre auprès de lui. *Je suis*, lui écrivait-il, *le plus ancien de vos amis*; mais le philosophe, amoureux de sa liberté & de ses aises, craignait de tout perdre dans la Cour d'un Roi: il objecta d'abord l'impérie du climat de Berlin. *D'Argem*, *la Métrie*, *Alganovi*, furent chargés par le Roi de le rassurer sur ce genre de crainte. *D'Argem*, secrétaire du Roi, joignit à leurs lettres un certificat en vers, qui était accompagné de deux melons, cueillis au mois de Juin dans les jardins de Potsdam.

Les inquiétudes de Voltaire se tournèrent ensuite sur l'inconstance des Rois, & *Frédéric* lui écrivit une lettre fort connue, & bien faite pour le tranquilliser. Enfin, il prétextua les dépenses qu'entraînerait ce voyage, & le banquier du Roi à Paris eut ordre de lui compter seize mille francs pour les frais de route.

Voltaire forcé dans ce retranchement,

négociait encore pour le traitement de madame *Denis*, sa niece, qu'il voulait emmener avec lui. Un petit événement, où son amour-propre fut fortement blessé, le décida tout-à-coup à partir pour la Prusse.

Le jeune d'*Arnaud* était déjà à Berlin : il avait adressé au Roi de Prusse une épître en mauvais vers, & Sa Majesté passant pour lui du trône au parnasse, lui avait répondu en vers, que lui, d'*Arnaud*, était à son aurore, & *Voltaire* à son couchant.

Ces épîtres, envoyées à *Thiriot*, correspondant littéraire du Roi de Prusse, furent portées à Voltaire. “ L'aurore de d'*Arnaud* ! s'écrie-t-il, en sautant du lit en chemise, & tout enflammé de colere. “ *Voltaire* à son couchant ! que *Frédéric* se mêle de régner & non de me juger. J'irai, oui, j'irai apprendre à ce Roi que je ne me couche pas encore. ”

En effet, peu de temps après cette scène, dont l'exactitude nous a été confirmée par ceux mêmes qui en furent témoins, il se rendit à Compiègne, où était la Cour. Pour aller en Prusse, il veut avoir le consentement du Roi, qui agréa son voyage & qui refuse de le voir. *Louis XV* savait que *Frédéric*, pour se l'attacher, lui avait fait toute sorte d'avances. Il ne pouvait qu'être fâché de voir un grand homme, né son sujet, qui était son pensionnaire, mécontent

1750  
20 Août.

alors de sa Cour, se retirer auprès d'un Roi, lequel pour ses confreres n'aurait dû être qu'un sujet d'émulation, & qui était en effet l'objet de leur jalousie.

*Frédéric* avait déjà plusieurs hommes de lettres qui s'étaient donnés à lui, & qu'il traitait en amis : sa Cour, devenue l'asyle de la philosophie persécutée, des sciences, des arts & des lettres, fixait les regards & l'admiration de l'Europe pensante, comme de l'Europe politique. Il était déjà lui-même célèbre par des victoires, par la population de ses Etats, par un code de loix, par des manufactures, par des poésies, & le fut bientôt encore par l'histoire *de la Maison de Brandebourg*.

De Compiègne Voltaire va en Hollande, de là à Cleves, où M. *Raesfeld*, chargé des affaires de Prusse, avait ordre de le recevoir, de le loger, & de lui fournir des chevaux & les voitures du Roi pour se rendre à Berlin.



## CHAPITRE XIV.

*Voltaire à la Cour de Frédéric III :  
Faveur insigne de ce Roi.*

A N N É E S

D E

1750—à—1751.

UN Prince eût peut-être été reçu à la Cour de *Frédéric* avec plus de bruit & de magnificence, mais non avec autant de plaisir & d'empressement. C'était un élève qui recevait son maître en philosophie : il voulut qu'il fût logé à Potsdam, près de lui, & dans un des plus beaux appartemens du palais. On lui donna une table & des équipages. D'*Arget*, secrétaire du Roi, qui partageait avec tous les Français ses compatriotes, le plaisir de voir cet homme célèbre, fut chargé de veiller à tout ce qui pouvait lui rendre la vie douce & agréable.

*Frédéric* lui offrit bientôt des honneurs & des distinctions. Voltaire ne voulut rien



accepter sans l'agrément de *Louis XV* son Roi. *Frédéric* se chargea de le demander, & les lettres qui à ce sujet arriverent de Versailles, *étaient*, disait-il, *des lettres à la glace*. Au chagrin de le perdre se mêlait un peu d'indignation de lui voir préférer la Cour d'un Roi, dont alors on croyait avoir des raisons de se plaindre. Voltaire se crut en droit d'accepter la clef de chambellan, & la croix du mérite. Il appelait ces distinctions de *magnifiques bagatelles*. Le Roi, en le décorant de ses ordres, joignit des vers très-philosophiques. C'était embellir ses bienfaits. Il fit ensuite un contrat avec lui, par lequel il s'obligeait à lui payer une pension de vingt mille livres. Ce contrat entre un monarque & un philosophe, n'est pas une des moindres singularités du siècle.

Les plaisirs à la Cour de *Frédéric* devinrent plus vifs : ce n'était point ceux de la galanterie, mais ils n'en étaient pas moins réels. La tragédie de *Rome sauvée*, qui n'avait encore paru que sur le théâtre de madame la duchesse du Maine, fut représentée à Potsdam par les Princesses de la famille royale.

Anecdote.

*D'Arget* nous avait conté qu'à une répétition de cette tragédie, les soldats qui faisaient les gardes prétoriennes, fort instruits dans les manœuvres militaires, entendaient fort mal les évolutions du théâtre. *Voltaire*,

qui faisait *Cicéron*, dans un moment d'impatience, oubliant que les Princesses sont présentes, s'écrie : *F. j'ai demandé des hommes, & on m'envoie des Allemands.* Les Princesses éclatèrent de rire de l'énergie avec laquelle l'Orateur romain exprimait en français son impatience. On ne rapporte ici cette petite anecdote que pour peindre l'impétuosité d'un caractère que Voltaire a conservé jusqu'à sa quatre-vingt-quatrième année.

*Frédéric & Voltaire* avaient chaque soir un entretien. La politique, la religion, les arts, les lettres, les progrès de l'esprit humain étaient les grands objets de leurs conversations. Peuples, rois, ministres, femmes, en faveur, généraux d'armées, filles, philosophes, poètes, orateurs, tous étaient jugés par eux deux, & l'Europe n'avait pas de meilleurs juges. Les arrêts prononcés à ce tribunal, seront long-temps un secret, car il est probable que ce ne sera pas de nos jours qu'on verra le petit ouvrage où sont consignés les arrêts dont nous parlons.

Le Roi de Prusse consultait souvent Voltaire sur ses poésies. Celui-ci se défendait toujours agréablement d'un pareil examen; mais quand le Roi le desirait bien fort, il s'y prêtait avec gaieté. *Sire*, lui disait-il, *je vais prendre le manteau & le rabat de l'abbé d'Olivet, & j'examinerai ensuite le devoir de mon maître.* C'était tou-

jours avec un art infini qu'il faisait des observations , tantôt sur l'inversion des vers , tantôt sur les négligences de la grammaire française , dont un Roi né à trois cents lieues de Paris , pouvait ignorer les tournures & les fineses. On discutait quelquefois. Le Roi sentait ses fautes & corrigeait. Voltaire remarquait-il un vers obscur ? le Roi rectifiait le vers & y ajoutait une beauté. Montrait-il un vers négligé ? le vers était refait sur le champ & embelli. Peu de Français ont eu , autant que *Frédéric III* , de facilité pour la poésie française.

Le poème de la *guerre* leur occasionna une discussion. Voltaire pensait qu'un ouvrage didactique , dont l'uniformité entraîne ordinairement de l'ennui , devait contenir peu d'exemples qui sont toujours froids , mais qu'il devait être orné d'épisodes , lesquels en variant la marche du poème , réveillent l'imagination du lecteur.

Le Monarque , au contraire , prétendait qu'un poème de la nature du sien , devait avoir moins d'épisodes que d'exemples , lesquels sont toujours encourageans. C'était un héros qui en avait célébré d'autres , dont plusieurs étaient morts en combattant pour lui , & quelques-uns sous ses yeux. Un Roi qui chante la valeur des guerriers dont il a partagé les dangers , doit être bien servi.

*D'Argot* & *d'Arnaud* , l'un & l'autre.

Français, lui servaient de secrétaires. *Formey*, d'*Argens*, *Lametrie*, *Algaroti*, *Chasot*, étaient ceux qui jouissaient tour-à-tour de l'honneur de le voir familièrement. Lorsque Voltaire fut arrivé, le Roi, qui trouvait en lui seul tous leurs talens, tout leur savoir, & plus d'agréments, les vit moins souvent. Ils furent plus rarement appelés à ses soupers.

*Formey*, secrétaire de l'Académie, était un métaphysicien profond, mais abstrait. *Algaroti* était un Italien très-aimable, faisant des vers, s'occupant de physique, mais ayant conservé dans le caractère cette astuce qui est un des fruits du sol sur lequel il était né. *Lametrie* aimait à boire & parlait de Dieu du ton de *Diagoras*. Sa gaieté était ouverte, quelquefois un peu grossière. Le Roi, qui l'aimait, en avait fait son lecteur. Il passait pour être son athée. La franchise de *Lametrie* dégénéra souvent en indiscrétion.

Quant à d'*Argens*, il était chargé d'une vaste érudition, mais d'un caractère facile : comme philosophe doutant de tout, comme homme de société croyant tout, & se livrant par faiblesse de caractère au sentiment de tous ceux qui lui parlaient. On avait toujours raison avec lui. Tous ces beaux esprits étaient incapables de conspirer contre le repos de Voltaire ; mais par les confidences qu'ils se faisaient mutuellement, ils se dédommageaient

de la souffrance , où depuis son arrivée se trouvait leur amour-propre.

Les esprits étaient dans cette situation , lorsque *Maupertuis* , Président de l'Académie de Berlin , reparut à la Cour du Roi de Prusse. C'était un génie ardent & sombre , portant en société un esprit de domination , l'un des hommes les plus aimables lorsqu'on s'occupait de lui , & qu'on lui accordait toutes les préférences ; mais dès qu'il croyait son amour-propre blessé , on le voyait soudain , son front se couvrant de tristesse & de sévérité , déployer toute la hauteur de son caractère. C'est ainsi à-peu-près qu'il se-tait fait peindre , la tête élevée , le regard fier , d'une main aplatisant les pôles de la terre , & par cette attitude s'honorant d'une découverte qui appartenait à *Newton*.

La conduite de *Maupertuis* après de *Frédéric* était moins celle d'un philosophe respectueux qui remplit librement les bien-téances de la place où il se trouve , que l'allure d'un courtisan esclave qui sacrifie les intérêts d'un amour-propre bien entendu , à la petite vanité d'entendre dire : *il est bien avec le Roi*.

Pendant dix ans , Voltaire avait été en commerce de lettres avec lui , le flattant toujours parce qu'il aimait à l'être , le ménageant comme on ménage une maîtresse haute & bizarre. Lorsque en 1733 , *Maupertuis*

donna son essai sur la figure des astres, Voltaire lui écrivit, *je l'ai lu avec autant de plaisir qu'une jeune demoiselle lit un roman, & qu'un dévot lit l'évangile.*

Presque toutes les lettres de Voltaire à *Maupertuis* sont de ce style. Il avait été de la société de madame du *Chatelet*, & s'était brouillé avec elle. On voulut les réconcilier; mais ses hauteurs rendirent inutiles toutes les démarches qu'on fit à ce sujet.

Cette brouillerie durait encore, lorsque Voltaire fut reçu à l'Académie Française. Il ne le cita point dans son discours au nombre des grands hommes vivans. L'esprit de *Maupertuis* en resta long-temps ulcéré. L'intérêt & les circonstances peuvent faire dissimuler un affront, mais l'amour-propre ne l'oublie jamais, ou plutôt ne se contente qu'autant de temps qu'il lui en faut pour prendre sa revanche.

Voltaire rachetait les torts de la faveur où il était auprès de *Frédéric III*, en redoublant d'attention & de politesse à son égard, ainsi qu'à l'égard des autres Français. Il ne leur parlait que pour leur dire des choses honnêtes & flatteuses. Il les avait souvent à dîner avec lui, & les invitations étaient toujours faites pour *manger le rot du Roi*; c'est ainsi qu'il appelait la table que le Roi lui donnait.

---



---

## CHAPITRE XV.

*Procès de Voltaire avec un Juif. Brouillerie avec Maupertuis. Disgrace. Il s'évade de Prusse. On l'emprisonne à Francfort.*

---

### A N N É E S

#### D E

#### 1751—à—1753.

---

**D**EPUIS un an que Voltaire était en Prusse, il jouissait paisiblement de sa gloire, de l'amitié & de la confiance de *Frédéric III.* Un orage affreux s'éleva tout-à-coup sur sa tête. Le sort qui en France lui avait fait essuyer un procès ridicule avec un violon de l'opéra, lui en fit essuyer en Prusse un second très-sérieux avec un Juif. Remontons à la source de ce fait singulier si fort altéré dans les libelles du temps.

Le Roi de Prusse venait de faire avec *Auguste*, Electeur de Saxe, un traité dans lequel il avait stipulé que ses sujets porteurs  
des

des billets de la *staire* seraient remboursés sans perte. Par cette clause il veillait à l'intérêt de ses peuples. *Auguste* en l'acceptant ne fit point évaluer la somme à laquelle pouvait se monter les billets. C'est là une de ces fautes énormes qu'un particulier n'aurait pas faite.

La *staire* ou *steur* était une banque établie à Dresde. L'Electeur de Saxe avait mis dans le public une si grande quantité de billets sur cette banque, qu'ils ne pouvaient plus être acquittés : ils perdaient la moitié de leur valeur. Les Saxons les employèrent long-temps dans leur commerce. La Hollande, l'Allemagne & la Prusse en étaient empoisonnées. Les Prussiens, qui achetaient ces billets à bon marché, en étaient payés sans aucune perte. Le Roi en imposant cette loi aux Saxons avait-il prétendu leur faire payer au-delà de ce qui était dû à ses sujets ? D'*Arget* nous a assuré que le Roi désapprouva hautement ce commerce. *Mon cousin Auguste a fait une faute ; dis-je ; il, mais ce n'est pas à moi d'en profiter.* C'était un roi juste qui parlait ainsi.

Pendant l'agiorage de ces billets sur la *staire* ou banque de Dresde, un Juif, nommé *Herscheld*, c'est-à-dire, le *beau Cerf*, fut commis par Voltaire pour négocier à Leipstick dix mille écus de lettres de change. En nantissement de ces lettres le Juif lup

O



remit des diamans qui étaient à *Chafot*, officier Français, en faveur auprès du Roi de Prusse. Ce *Chafot* était un de ces hommes agréables & à bonnes fortunes : il tenait ces diamans de la duchesse de *Meklembourg* auprès de laquelle il avait été quelque temps en faveur.

Procès avec un Juif. Voltaire apprend que les diamans dont il est nanti, n'appartiennent pas à *Herscheld*; on lui assure que ce Juif est un frippon; il le rappelle tout aussi-tôt de *Leipsick*, lui défend de négocier ses lettres, écrit à Paris pour les protester. *Herscheld*, de retour à Berlin, exige pour frais ordinaires de son voyage deux cents écus, & Voltaire les paie. Il demande ensuite pour frais extraordinaires cinq cents écus qui lui sont refusés. A cette demande le Juif fait lui-même le refus de reprendre les diamans, sous prétexte que ce ne sont pas les mêmes. Voltaire en porte plainte & le Juif est mis en prison.

Tous les ennemis de Voltaire sont bientôt en mouvement : ils poussent *Herscheld* emprisonné à plaider : ils préviennent le Roi, l'assurant que ce Juif n'a été que son émissaire en Saxe pour agioter des billets de la *faïre*, & qu'il ne refuse de reprendre les diamans, que parce qu'à de gros chatons Voltaire en a substitué une grande quantité de petits; ils assurent de plus qu'il se moque des vers de Sa Majesté. L'ordre de ne

plus venir à Postdam lui est aussi-tôt signifié. Le comte de *Rottembourg* est dépêché au chancelier *Coccei*, pour lui dire que le Roi abandonne cette affaire à la Justice.

Le procès dura plusieurs mois ; & ce temps fut une espece de triomphe pour les ennemis de Voltaire. Il prie *Maupertuis* de recommander sa cause à M. de *Jarri-ges*, l'un de ses juges. Ce service qu'on accorde souvent à des personnes indifférentes, *Maupertuis* le refuse, en disant qu'il ne peut se mêler d'une mauvaise affaire.

La disgrâce de Voltaire fait éclat en Prusse. Pour la consommer, on l'accuse de plaisanter sur les goûts, sur les occupations & les poésies du Roi. On dit que dans un moment où ce Monarque lui avait envoyé une Ode à revoir, il s'était écrié : *Ce Roi me prendra-t-il long-temps pour sa blanchisseuse ?* Ce qui est certain, c'est que le Roi irrité veut dans un moment de colere & à la suite d'une visite que lui a fait *Maupertuis*, le faire partir. *Ecrivez*, dit-il à son secrétaire d'*Arget*, *que je veux que dans vingt-quatre heures il soit sorti de mes Etats.*

D'*Arget* tremblant se fit répéter l'ordre deux fois. Le Roi se calme un peu & lui demande ce qu'il en pense. Le secrétaire, aussi sage que courageux, répond : " Sire, „ vous l'avez appelé auprès de vous, la

„ Commission est sur le point de le juger.  
 „ Si elle le trouve coupable, vous serez à  
 „ temps de le renvoyer. „ Le Roi garde  
 le silence un moment. Vous avez raison, dit-  
 il à d'Arget, vous êtes un honnête homme.

1752  
 18 Févr.

Six jours après cette scène la Commission jugea le procès. La prison du Juif *Herfcheld* fut déclarée légitime. On le condamna à restituer les lettres de change, à une amende de dix écus, & à reprendre les diamans à la pesée & à guide d'experts.

Après ce jugement, on dicta encore au Juif condamné & amendé des lettres au Roi contre Voltaire : on l'assure de sa protection. Voltaire qui voulait se livrer à l'étude, fait quelques sacrifices pour avoir une paix qui devenait nécessaire à sa santé ; & lorsque cette malheureuse affaire fut entièrement terminée, les Chrétiens, qui poussaient secrètement le Juif à lui faire la guerre, lui écrivirent fort amicalement : *Que n'avez-vous attendu la fin ? Vous l'auriez fait pendre.*

Siecle  
 de Louis  
 XIV le  
 Mars.

Voltaire revint à Postdam auprès du Roi, & il ne fut question ni de procès, ni de juif, ni de diamans. Le Roi lui permit de se retirer au Marquisat dans une petite maison qu'il avoit donnée à d'Argens. Sa santé, entièrement délabrée, avoit besoin d'un grand repos ; il avoit une espece de scorbut & le feu dans les entrailles. Tout cela était

tout-à-la-fois la suite de l'agitation où il passait sa vie & d'un travail forcé; car ce fut au milieu des remèdes & des cruelles sollicitudes de son procès, qu'il mit la dernière main au *siècle de Louis XIV*, ouvrage unique, écrit sans crainte, sans préjugé, sans flatterie, & avec une impartialité peu ordinaire dans un historien. C'est encore le plus beau monument élevé à la gloire de ce Monarque, & qui subsistera quand la galerie de Versailles, ainsi que les statues des places des *Victoires* & de *Vendôme*, ne seront plus. En une année il s'en fit dix éditions. L'abbé *Guion*, l'un des critiques de ce monument, prétendit que c'était une *histoire décharnée & dangereuse*. *Maupertuis* la comparait aux *gambades d'un enfant*. (16)

Les bontés de *Frédéric III* pour Voltaire ramenerent bientôt auprès de lui tous ceux qui pendant sa disgrâce s'en étaient éloignés. Les beaux esprits français sont invités un jour à manger *le rot du Roi*. *Maupertuis* se fait attendre. Lorsqu'il arrive, Voltaire lui fait son compliment sur l'ouvrage nouveau qu'il a donné au public. C'étaient des *Lettres sur le bonheur*. „ Votre „ livre, mon Président, ajoute-t-il, m'a „ fait plaisir à quelques obscurités près dont „ nous causerons ensemble. „ Des obscurités ! dit *Maupertuis* d'un

Guerre  
avec  
Mauper-  
tuis.

ton féc & chagrin ; il pourrait , Monsieur , y en avoir pour vous. Voltaire le regarde , lui met la main sur l'épaule , & lui dit : „ Je vous estime , mon Président , vous êtes „ brave , vous voulez la guerre. „

1732  
2 Déc.

*La Beaumelle* parut alors en Prusse , & cette guerre éclata. Ce jeune homme , qui venait de Danemarck , désirait être présenté au Roi comme homme de lettres , & sous cette dénomination il n'avait aucun titre pour mériter les accueils du Souverain. Il était auteur d'une petite brochure , intitulée : *Mea penſées* , qui avait fait quelque bruit à Paris. Il la porte à Voltaire pour en faire part au Roi. Parmi ces *penſées* , dont la plupart ne sont que les rêves d'une jeune tête chaude , il y en avait deux conçues en ces termes :

„ Voltaire n'est pas le plus grand poëte , „ & c'est le mieux récompensé. „

„ Le Roi de Prusse a auprès de lui des „ beaux-esprits , comme les Princes d'Allemagne ont des singes dans leur palais. „

On lut ces deux *penſées* au souper du Roi , & il ne fut question de *la Beaumelle* , que comme d'un étourdi. Ce jugement , qui était un des secrets du souper du Roi , fut rapporté à *la Beaumelle* , qui dès ce moment devint pour Voltaire un ennemi peu dangereux , mais très-importun.

Cependant les beaux-esprits se canton-

naient déjà, à la Cour de *Frédéric III.* D'*Arget*, qui était un homme sage, & qui prévint que les philosophes français ne tarderaient pas à donner la comédie en Prusse, se retira, emportant avec lui les bienfaits, l'estime & les regrets du Roi son maître. *La Beaumelle*, après une aventure galante, & quelques mois de prison, partit pour l'Allemagne, où il eut d'autres aventures avec une femme-de-chambre, qui avait volé sa maîtresse. D'*Arnaud* ne fait pour qui combattre : la reconnaissance devait l'attacher à Voltaire, qui dès son enfance avait eu pour lui des bontés paternelles ; mais il ménageait *Maupertuis*, qui pouvait le faire entrer à l'Académie de Berlin. Une conduite équivoque le rend suspect aux deux partis : le Roi le renvoie, & la France, sa patrie, où il se retira, eut un grand homme de plus.

*König*, autrefois grand ami de *Maupertuis*, alors son rival & son confrère à l'Académie de Berlin, soutint que le principe de *la moindre quantité*, était faux, & qu'en géométrie il n'était pas une découverte nouvelle. *Maupertuis*, qui prétendait avoir deviné cette loi du *minimum*, comme il se vantait d'avoir découvert l'aplatissement des pôles de la terre, fit exclure *König* de l'Académie. Sa place de président & de trésorier lui donnait une

grande influence sur le suffrage de ses confreres.

Lettre à un Académicien Voltaire prend le parti de *Kœnig* opprimé, devenu son ami, & avec lequel il avait vécu à Cirey l'espace de deux ans. Il publie pour sa défense un petit *factum* sur l'injustice de *Maupertuis*, sur l'irrégularité de ses procédés, & sur la fausseté, ainsi que sur l'inutilité de la loi du *minimum*.

L'amour-propre de *Maupertuis* ne tint pas contre ce premier acte d'hostilité. Il se met au lit, & *Frédéric III*, qui aime Voltaire, qui pense comme lui, mais qui ne veut pas qu'on se moque du Président de son Académie, a la bonté de venir à Berlin le voir & le consoler.

Tombeau de la Sorbonne. Cette visite du Roi met les beaux esprits du côté de *Maupertuis*; dès ce moment son adversaire eut tort à leurs yeux; il ne se déconcerte pas, & met les rieurs de son côté. Il fait imprimer le *tombeau de la Sorbonne*; & dans ce tombeau, avec l'Avocat-général du Parlement de Paris, dont il a à se plaindre, avec le théatin *Boyer* qui l'avait molesté pendant cinq ans & qui venait de mourir, il enferme *Maupertuis*, qui n'était pas encore mort. Cette plaisanterie lui donna un redoublement de fièvre, & le Roi eut encore la bonté de venir voir & consoler son Président malade. Il fit plus, il ordonne de brûler ce *tombeau*, auquel il

il avait lui-même ajouté quelques pièces, & dont dans d'autres circonstances il se ferait fort amusé.

Cet ouvrage peu connu, qu'à Paris on attribuait à l'abbé *de Prades*, & dans lequel cet abbé avait en effet mis quelques phrases, était à peine brûlé, que l'*Akakia* Akakia. parut. C'était encore une nouvelle plaisanterie qui couvrait *Maupertuis* de ridicule. Le Roi la connaissait; il en avait ri en particulier avec Voltaire, qui en la travaillant avait employé plusieurs de ses idées, mais il ne voulait pas qu'elle devînt publique. Ce n'était pas là l'intention de l'auteur, qui en parlant de *Maupertuis* disait : " Je l'ai  
 „ prié de voir monsieur de *Jarriges*,  
 „ l'un de mes juges, & il me l'a refusé,  
 „ dans l'espérance que le juif *Herscheld*  
 „ me ferait pendre. Il a voulu la guerre,  
 „ il me l'a déclarée : c'est à lui à se dé-  
 „ fendre. „

Voltaire avait déjà, dit-on, pour l'impression d'un ouvrage, une permission du Roi. En remettant à l'imprimeur de *Postdam* l'*Akakia*, il remet en même temps cette permission, & l'*Akakia* fut imprimé. Le Roi prend très-mal l'espièglerie : toute l'édition est saisie & brûlée. *Frédéric* ne voit plus en Voltaire le philosophe, le grand homme, son ami; & Voltaire, de son côté, ne voit plus en *Frédéric* ni l'ami, ni le philoso-  
 P



phe ; il ne voit qu'un Roi courroucé , qui prend trop de part dans une querelle de littérature. Il quitte Potsdam & se retire à Berlin. Il était encore dans l'antichambre du Roi , lorsqu'il dit à son domestique : *Débarresse-moi , mon ami , de ces marques honteuses de la servitude. C'était l'ordre du mérite & la clef de chambellan , qu'il fit remettre au Roi : quelques-uns ont prétendu qu'en se retirant tout en colere , il les avait suspendus à la clef de la porte de la chambre du Roi.*

L'abbé de Prades , chargé sur le champ de demander à Voltaire une lettre d'excuse à Maupertuis , le suit à Berlin , lui notifie les volontés du Roi , & le prévient sur l'ordre qu'il a , en cas de refus , de *rappor-ter sa réponse en propres termes.* Cette réponse fut énergique ; ce fut celle qu'un Français , dans ses bruyantes humeurs , ne peut impunément se permettre qu'à l'égard de ses inférieurs. Est-ce bien là , demande l'abbé de Prades , ce que je dois dire à Sa Majesté de votre part ? *Oui ,* réplique Voltaire , *ajoutez-y que je vous y ai envoyé vous-même avec lui.* (17)

Avec les gens d'esprit il y a des ressources. Un Roi qui n'eût été simplement que Roi , eût écrasé Voltaire. *Frédéric* , qui , à l'avantage d'être Roi , joint encore un grand fonds de philosophie , éclate de

rire, lorsqu'il entend la réponse de Voltaire, qu'en tremblant bégait l'abbé de Prades. Il se la fait répéter plusieurs fois, & à chaque fois ses éclats de rire redoublerent. Comme il espérait retrouver en Voltaire le philosophe, il lui renvoie son cordon, sa clef, & le rappelle à Postdam.

La scène qu'occasionna cette nouvelle marque de bonté, est encore une de ces singularités qui n'ont point d'exemple. Voltaire, en reparaisant devant le Roi, tenait l'*Akakia* à la main. Il le jette au feu, en disant & répétant : " Voilà, Sire, voilà les restes de ce malheureux livre qui m'a fait perdre votre amitié. „ En ce moment, qu'on imagine voir devant la cheminée le Roi s'efforçant de dérober l'*Akakia* aux flammes, & Voltaire d'une main s'opposant aux efforts du Roi, tandis que de l'autre main, avec la pincette, il enfonce l'*Akakia* au feu. Le Roi l'emporte à la fin : il brûle ses manchettes & sauve le livre. Les deux philosophes finirent par rire & s'embrasser.

Pendant cette attendrissante comédie, jouée par les deux plus grands acteurs, & certainement les deux plus singuliers hommes du siècle, l'*Akakia* imprimé en Hollande, & répandu dans toute l'Europe, faisait rire tous les savans aux dépens du Président de l'Académie de Berlin.

Le Roi fait bientôt cette nouvelle espionnerie, & ses froideurs recommencent. L'état de Voltaire devint alors très-pénible : il sent plus que jamais la pesanteur du joug qu'il s'est imposé. L'orage qu'il vient d'essuyer ne le rassure pas sur l'avenir : il est d'ailleurs triomphant ou il n'est plus. Paris lui semble entièrement changé à son égard. *Boyer*, son persécuteur, est mort. L'Encyclopédie s'y imprime sous les auspices du gouvernement. On applaudit à sa tragédie de *Mahomet*, représentée malgré *Berrier*, lieutenant de police, sur les ordres de M. d'*Argenson*, secrétaire d'Etat. Ses amis l'invitent à revenir dans sa patrie, jouir de sa gloire & d'un repos qu'il ne trouve plus dans le palais d'un Roi.

La liberté de se retirer, qu'il sollicite de nouveau, lui est accordée; mais le Roi, en la lui accordant, demande sa clef, son cordon & le traité qu'il a fait avec lui. Cela annonce une disgrâce : c'est alors que Voltaire met quelque prix à des distinctions qu'il a voulu rendre volontairement : l'en priver, semble être un affront dont ses ennemis pourrout triompher. Il ne parle plus de sa retraite; mais après un séjour de trois mois encore en Prusse, il demande d'aller aux eaux de Plombières. *Frédéric* consent à ce voyage, qu'il croit nécessaire à sa santé, & ne tarde pas à s'en repentir.

A peine Voltaire fut-il hors des Etats de Sa Majesté, qu'on répand à Berlin une épi-gramme contre elle, & on a soin de la lui attribuer. A quelque temps de là, parut en Saxe la *Vie privée de Frédéric III.* Ce libelle (18) fut encore mis sur son compte. Le Roi qui se doutait déjà que les eaux de Plombières n'étaient qu'un prétexte, pour le quitter, le fit arrêter à Francfort-sur-le-Mein.

Les ordres du Roi furent exécutés avec une rigueur excessive. On l'enferma à l'hô- 1753  
tellerie du Bouc. En sortant d'un palais, un 1 Juin.  
philosophe français ne pouvait plus mal tomber : on l'y retint jusqu'à ce qu'il eût remis la croix de mérite, la clef de cha-n-bellan, le traité qu'ils avaient fait ensemble, & le manuscrit de ses poésies. Douze soldats le gardant à vue, veillaient nuit & jour à la porte du Bouc.

Madame *Denis*, sa niece, qui était venue le joindre à Francfort, fut, malgré un passe-port du Roi de France, arrêtée, & fut encore plus étroitement observée. Ces faveurs signalées, auxquelles le secrétaire eut très-bonne part, durèrent un mois, au bout duquel on rendit à Voltaire sa liberté.

Voltaire était libre : ses malles, ses papiers & ses pistolets, tout lui était rendu. Sa chaise de poste était prête. Une fausse

alarme faillit à le plonger dans un embarras pire que celui dont il était à peine échappé. Des observateurs lui parurent roder autour de l'auberge ; & sur quelques propos équivoques qu'on lui tint, il s'imagina qu'il va encore être arrêté. Dans ce moment où la frayeur le domine, un homme se montre à la porte de sa chambre. Il croit qu'on en veut encore à sa liberté , & la colère étouffant en lui toute réflexion , il prend un pistolet & court sur lui. La fuite précipitée de cet homme & ses cris , portent le trouble & l'alarme dans l'auberge & dans la rue. On parle de recourir à l'autorité du Magistrat : pendant qu'on est aux avis , Voltaire hâte les préparatifs de son départ, monte dans sa chaise de poste , & quitte Francfort.

Lorsque les Rois font arrêter quelqu'un , ils paient largement les captureurs , & tous les frais de capture. On en agit tout autrement à l'égard de Voltaire ; il fut contraint de payer tout ce qu'il en avait coûté pour l'arrêter , pour le surveiller , & le tourmenter pendant un mois. Un pareil traitement lui parut digne de souvenir ; & c'est ce qui nous valut ces *Mémoires* singuliers , qu'il écrivit au moment où sa plaie était encore saignante & douloureuse ; *Mémoires* tenus pendant sa vie , dans un profond secret , & qu'une indiscretion a révélé six ans après sa

mort ; mais qui , dans l'histoire de l'esprit humain , deviendront précieux , à mesure qu'on perdra de vue le motif qui les dicta. On aimera toujours à voir un grand Roi en déshabillé ; & dans l'opinion des hommes qui pensent , *Frédéric* n'en paraîtra peut-être que plus grand.

En effet , il est certainement beaucoup moins piquant pour la curiosité , & moins utile pour l'avancement de la raison , de savoir que ce Roi héros, sur un ordre donné à propos , a pris une ville , gagné une bataille , mis en deroute une armée française , que de voir , ainsi que cela est rapporté dans ces *Mémoires* , un Roi philosophe se vêtir d'une jaquette & d'un large rabat de ministre du St. Evangile , ayant avec lui deux philosophes affublés d'un semblable accoutrement : & ainsi faire mener en sa présence , par deux soldats armés , un prédicant qui , dans un sermon , l'avait comparé à *Hérodes* , l'interroger charitablement , & sans être connu , sur la famille de cet *Hérodes* , lui demander si ce Roi , dont il avait mal parlé dans son sermon , était le premier du nom , & sur l'embarras du prédicant à répondre , lui dire avec bonté :

„ Comment , mon frere , vous prêchez con-  
 „ tre un Roi , & vous ne connaissez pas sa  
 „ famille ? Cela n'est pas bien : allez en  
 „ paix , & si vous ne voulez pas être

„ excommunié, ne retombez plus dans cette  
„ faute. „

Un Roi ordinaire dans ses vengeances eût puni, exilé, peut-être enterré pour la vie dans le fond de quelque Bastille, un pareil sermoneur. *Frédéric*, le philosophe *Frédéric* borna la sienne à convaincre l'indiscret prêchant d'ignorance, & à se moquer de lui. C'est la leçon la plus philosophique qu'un Roi ait jamais faite à un prêtre coupable; c'est peut-être aussi de toutes les actions de ce grand Roi, celle dont le souvenir égale davantage sa vieillesse.

En terminant ce chapitre nous devons dire que les ordres pour arrêter Voltaire furent donnés dans un premier mouvement de colère, dans un temps où le Roi de Prusse le croyait auteur, sur le cri trompeur de ses nombreux ennemis, d'un libelle infame, sous le titre de sa *Vie privée*. Lorsque Sa Majesté eut vu cette monstrueuse production, elle jugea qu'elle n'était point de Voltaire. Elle avait un goût trop épuré, pour ne pas sentir que l'historien du *Siecle de Louis XIV*, ne pouvait avoir écrit plattement de pareilles méchancetés.

*Frédéric* se réconcilia, & reprit bientôt avec Voltaire son ancien commerce de lettres : il en fit de nouveau le confident de ses poésies, & dans la suite, lui offrit encore contre ses persécuteurs, auprès de lui,

un asyle . que le philosophe se garda bien  
d'accepter. Il n'est pardonnable d'être chez  
les autres , même dans le palais d'un Roi,  
que lorsqu'on ne peut être chez soi.





---



---

## CH A P I T R E X V I.

*Voltaire aux Délices. De Geneve & de  
Rousseau. Conduite de Voltaire envers  
Rousseau persécuté.*

---

A N N É E S

D E

1753—à—1759.

---

**L**A Cour des Rois ne convenait ni à la gloire ni au repos de Voltaire; pour être un grand homme, il fallait qu'il fût dans la retraite, & pour être heureux, il fallait qu'il fût chez lui.

A Col- De Francfort il vint à Colmar. Pendant  
mar. son séjour en cette ville, il mit en ordre les *annales de l'Empire*, espece d'*almanach* moins fait pour être lu que pour être médité, mais dans lequel regne une philosophie que jusqu'à Voltaire on n'avait jamais vue dans l'histoire.

Toujours incertain de l'endroit où il s'établirait, M. d'*Argental* son ami, qui était

venu le joindre à Colmar , lui propose de rentrer à Paris : des Génevois le sollicitent de s'établir sur leur république , & il se décide à aller à Luneville voir le bon roi *Stanislas* qui le retint dans son palais , & dans lequel il eut quelques tracasseries avec le nommé *Aliot* , chargé de veiller aux dépenses du palais , & qui , comme tous ceux de son état , faisait sa fortune en parlant d'économie , & en criant contre les déprédations.

En quittant le roi *Stanislas* , le philosophe se retira chez les moines de Senones. A Senones.

Don *Calmet* qu'il connaissait , était leur abbé. Voltaire , avait besoin pour l'ouvrage qu'il travaillait alors , de fouiller dans une bibliothèque de religieux. Il fut reçu chez ces moines avec d'autant plus de plaisir , que *Calmet* espérait en faire un bon chrétien , & le philosophe se comporta si raisonnablement tout le temps qu'il habita cette abbaye , qu'après son départ le pere abbé se vantait d'avoir *converti le plus grand déiste que la terre eut jamais porté* ; telles étoient les expressions du bon homme.

Voltaire bien converti par *Calmet* , A Lyon.  
Auteur de l'*Histoire des Vampires* , vient à Geneve , où il achete à vie la maison des *Délices* , située sur le territoire de la république. Avant de s'y établir il voulut voir Lyon. Ce fut un moment d'ivresse pour cette ville. Quelque part que la curiosité le me-

nât, il était aussi-tôt environné d'une foule d'admirateurs; on y joua *Brutus* & la tragédie du *duc de Foix*. C'est à ces spectacles que le public lui rendit principalement ses hommages. Tous les yeux étaient tournés vers lui. Au moindre signe d'approbation qu'il donnait aux acteurs, on applaudissait à lui-même avec une espèce de fureur. Tout le temps qu'il séjourna à Lyon, on n'y parla que de vers, de talens & de gloire. *Plutus* semblait s'en être exilé & avoir laissé son trône à *Apollon*.

1755  
Aux Dé-  
lices.

La maison des *Délices* où Voltaire vint ensuite s'établir, ne porta point en vain un si beau nom. En peu de temps elle devint la maison d'*Aristipe*. Tous les plaisirs & les agrémens de la vie s'y réunirent. Il y eut des bals, des fêtes, des comédies, des soupers. Les étrangers y abordaient de toutes parts. Les *Génevois* y étaient bien reçus. Madame *Danis* sa niece en faisait les honneurs.

Gingis-  
Kan.

L'un des premiers fruits de cette retraite fut un chef-d'œuvre. Voltaire n'était jamais plus grand que dans les sujets que son imagination créait. C'est là qu'on voyait le philosophe mêlant toujours la morale au tableau des nations qu'il mettait sur la scène. Telles étaient les tragédies de *Zaire*, d'*Alzire*, de *Mahomet*. Telle fut celle de *Gingis-Kan*, prince Tartare, qui, après avoir

fournis par les armes un peuple paisible & heureux, se soumet lui-même aux loix de ce peuple.

Parmi les historiens & les poètes dramatiques, anciens & modernes, Voltaire était de. Candi-  
 déjà assis au premier rang; il voulut encore avoir la première place parmi les romanciers, & nous eûmes *Candide*, ouvrage plus gai, plus varié, encore plus moral & d'un meilleur ton que *Don Quichotte*; ayant en outre cette perfection de brièveté qui manque au roman Espagnol. Pendant plus de deux ans, on ne parla dans le monde que de *Candide*. Point de militaire, point de magistrat, point d'évêque, point de financier qui n'eût lu son *Candide*. En société c'était à qui citerait quelque aventure ou quelque bon mot de *Candide*; & l'on concluait toujours que pour être heureux, il fallait, comme *Candide*, finir par cultiver son jardin.

Depuis long-temps on était dans l'attente d'une histoire universelle : elle parut enfin 1758  
 sous le titre d'*Essai sur l'Esprit & les Mœurs des nations*. Cet essai est un magnifique tableau de tous les peuples qui méritent d'être connus. A chaque point de ce tableau, on voit le philosophe déclarant la guerre au fanatisme & à la tyrannie, faisant parler hautement les droits imprescriptibles de l'homme contre le droit du plus fort. Cet Essai sur l'esprit & les mœurs des nations.

ouvrage sera éternellement regardé comme un monument que la philosophie a élevé pour le salut du genre-humain. Un écrivain peu connu qui eût élevé ce monument, eût étonné l'Europe. Les Français, accoutumés depuis quarante ans à des chef-d'œuvres de la part de Voltaire, admirèrent la hardiesse ainsi que la beauté de l'ouvrage, & en parlerent peu. Ce fut pourtant pour en consacrer l'époque qu'on frappa à la gloire de Voltaire une belle médaille sur laquelle, d'un côté, on voit son portrait, & sur le revers cette fiere légende : *il arrache aux nations le bandeau de l'erreur.*

Anecdote.

Pendant qu'enfveli dans la retraite, il s'occupait du bonheur & de l'amusement de ses contemporains, les méchans travaillaient à sa perte. On fit courir, dans le public, des manuscrits de *la Pucelle d'Orléans*, dans lesquels on avait inséré des vers criminels contre *Louis XV*, & contre la marquise de *Pompadour*, alors toute-puissante. Le jeune *Grasset* de Genève fut commis par cette dame pour lui en avoir un exemplaire à quelque prix que ce fut. Ce même *Grasset* donne avis à Voltaire de la commission dont il est chargé ; il ajoute qu'il en connaît un exemplaire dont on veut cinquante louis d'or. Voltaire promet les cinquante louis, & ne demande qu'à voir les vers contre *Louis XV*, & contre madame de *Pompadour*.

*Grasset* revint le lendemain aux *Délices* porter les vers & gagner les cinquante louis d'or. A la lecture de ces vers criminels, Voltaire s'écrie plusieurs fois, *je suis perdu*. On veut en vain le rassurer contre cette terreur panique, lorsque s'imaginant que *Grasset* a le poëme dans sa poche, il le prend tout-à-coup à la gorge, en criant : *rends, malheureux, rends cette infame Pucelle, ou je t'étrangle*. Le jeune homme se dépetre de ses mains & se retire avec précipitation.

Voltaire monte en voiture, court à Genève, le dénonce & le fait emprisonner. *Grasset* avoue que le manuscrit de *la Pucelle* est chez un marchand de fer. Il fut trouvé chez une lingère & brûlé.

Après trois jours de prison, *Grasset* fut élargi; mais suivant la loi de Genève, Voltaire à son tour était obligé de se constituer prisonnier. *Grasset* réclamait la loi; mais M. de Paulmy, alors envoyé par la Cour de France auprès de la république, recommande au magnifique Conseil la vieillesse & le repos de Voltaire, & *Grasset* a ordre de rester tranquille. Ce jeune homme ne pouvant poursuivre Voltaire en justice, amène contre lui les pasteurs & les théologiens de Genève. Parmi eux il y avait *Jacob Vermet*, qui autrefois était venu souvent aux *Délices* prêcher la tolérance à table, & s'of-

frir à Voltaire pour être l'éditeur de ses œuvres. Le philosophe avait refusé les services du théologien & s'en était fait un ennemi implacable.

De Le goût, la politesse, le vrai savoir, une  
Geneve. raison éclairée s'introduisaient insensiblement à Geneve. Il n'y a pas grand mal, disaient les uns, si nous en sommes plus instruits, si nos femmes sont plus aimables, si nous nous amusons un peu plus que par le passé. C'est un grand bien dont nous sommes redevables à Voltaire. Indépendamment des plaisirs de l'esprit que nous lui devons, il augmente considérablement notre numéraire soit par la foule d'étrangers qu'il attire dans notre cité, soit par le commerce que nous faisons dans toute l'Europe de ses écrits.

Les rigoristes, au contraire, criaient au scandale; ils craignaient ce que par tout ailleurs les gens sensés desiraient, que Geneve ne devînt un peuple de penseurs, une république de philosophes. Leurs pasteurs ne présageant, si ce bien arrivait, que la perte de leur crédit, échauffaient le parti de ces rigoristes. La sévérité avec laquelle ils vivent pour se maintenir en considération, les excluant du bal & de la comédie, ils ne parlaient que de damnation pour ceux des réformés qui, oubliant qu'ils étaient les enfans de Calvin, cherchaient en goûtant des plaisirs honnêtes, à adoucir l'amertume dont  
cette

cette vie est empoisonnée. Ils avaient pour eux la lie du peuple, sur laquelle ils dominaient nécessairement, parce qu'elle est toujours la plus ignorante.

Les ouvrages de *Rousseau* donnerent un nouveau degré d'activité aux esprits déjà violemment agités. *Rousseau* était l'homme le plus éloquent qui eût encore paru, non de cette éloquence de mots & de phrases, mais de cette éloquence qui élève l'ame, qui l'embrase, & qui l'enveloppant dans un tourbillon de raisonnemens vrais ou faux, l'entraîne par-tout où elle veut. Malheureusement il n'employa souvent cette éloquence qu'à soutenir des paradoxes. Il commença par décrier l'état civil, soutenant que *l'homme qui pense, est un animal dégradé*; que son véritable état, son état de bonheur est d'être bête, & qu'il s'éloigne de ce bonheur, à mesure qu'en s'instruisant il s'écarte de cet état primitif.

Ce paradoxe ou plutôt cette sottise eut le malheur d'être accueillie par l'Académie de Dijon. Voltaire, à qui *Rousseau* envoya son discours, l'en remercia par une lettre très-flatteuse & dans laquelle il lui disait agréablement qu'on n'avait jamais *mis tant d'esprit à vouloir nous rendre bêtes*, & qu'en lisant son discours il prenait envie de *marcher à quatre pattes*. Cette légère plaisanterie qui renfermait pourtant un clo-

Q



ge, offensa *Rousseau* qui devint l'ennemi de Voltaire, sans que celui-ci de très-long-temps eut lieu de s'en douter.

*Rousseau*, par l'accueil qu'on fit à son livre *sur l'inégalité des conditions*, enhardi à en avancer d'autres, se mit à déclamer ouvertement contre les sciences, les beaux-arts, les belles-lettres, contre la philosophie, écrivant que tout cela n'était propre qu'à détériorer l'espèce humaine, qu'il disait destinée par la nature à habiter les forêts & à se nourrir des glands.

*Emile*, ce roman d'éducation, mais le meilleur ouvrage qu'on ait jamais imprimé en aucune langue sur cette matière, non par tout ce qu'il contient, mais par une infinité de vues utiles qu'il renferme, éleva un grand orage sur sa tête. Le Parlement de Paris fit brûler cet ouvrage, qui avait été imprimé en Hollande avec la permission de Leurs Hautes Puissances, & décréta *Rousseau* de prise de corps. On ne prononcera point ici sur ce décret, nous ne voulons pas jouer en ce moment du droit qu'à tout historien de dire son sentiment sur les arrêts d'une Cour de justice. Nous nous bornerons à avouer que jusqu'alors nous n'aurions pas cru qu'un étranger fût justiciable d'un tribunal sur le territoire duquel il n'a commis aucun délit.

Voltaire qui du fond de sa retraite des *Délices*, avait vu l'orage prêt à éclater sur

la tête de *Rousseau*, lui fit offrir contre la persécution dont il était menacé à Paris, la maison de l'*Hermitage*. C'est là, disait-il, que sans danger il pourra philosopher à son aise. *Rousseau* répond à ces offres de service par une lettre fort connue dont voici le commencement & la fin. *Je ne vous aime pas, Monsieur, parce que vous corrompez ma république par vos comédies.*

Notre ami *Jean-Jacques* est plus malade que je ne croyais, se contente de dire Voltaire. Ce ne sont ni conseils ni services qu'il lui faut, mais des bouillons. Cette anecdote est peut-être peu digne de l'histoire; mais elle a pour objet deux hommes célèbres, dont les moindres particularités sont intéressantes.

Cependant cette république si chère à *Rousseau*, ne tarda pas à imiter l'exemple du Parlement de Paris : elle fit brûler *Emile* & décréta de prise de corps son Auteur. Ce qu'il y eut de remarquable, c'est que ce ne furent pas ceux que Voltaire avait corrompu par ses comédies qui condamneront *Rousseau*; & ce que nous croyons être en droit d'affirmer, c'est que Voltaire fit des démarches pour arrêter le zèle de ses persécuteurs. La veille du jugement il invite à dîner aux *Délices* plusieurs Gênois en crédit. Pendant tout le repas il les

entretint de l'indulgence qu'on doit aux opinions des hommes & de l'exécration à laquelle tout persécuteur est dévoué.

Ces vérités ne firent pas impression sur l'esprit de tous les convives. Il y en eût un qui en sortant de table, alla cabaler contre *Rousseau* & demander la condamnation de son *Emile*. Voltaire ne voulut plus voir ce charitable & zélé républicain; & le décret porté contre *Rousseau*, qui avait quitté Geneve depuis trente ans, & qui n'avait violé aucune loi de la république, lui parut aussi absurde qu'irrégulier.

Si dans tous les gouvernemens on eût pensé comme le Parlement de Paris & le magnifique Conseil de Geneve, *Rousseau*, sans exposer sa vie, n'eût pu s'établir nulle part. Disons plus, nul homme de lettres ne pourrait voyager en sûreté.



---



---

## CHAPITRE XVII.

*Voltaire se fait Justice de ses ennemis.  
Adoption de Mlle. Corneille. Il quitte  
la maison des Délices.*

---

A N N E E S

D E

1759—à—1762.

---

**D**EPUIS plusieurs années, on voyait en France une cabale impudente & méprisée, qui affectait de parler des philosophes comme d'une faction dangereuse à l'Etat. La plupart des aboyeurs qui formaient cette cabale, étaient des littérateurs médiocres, qui par leurs clameurs cherchaient à faire leur cour à des dévotes en crédit pour avoir quelque pension ou quelque bénéfice. A force de crier, ils parvinrent à rendre suspects ceux qui cultivaient paisiblement la philosophie. C'est eux qui plongèrent dans le donjon de Vincennes le célèbre *Dide-*

rot (19), qui provoquerent le décret de prise de corps contre *Rousseau*, & la suppression de l'*Encyclopédie*, ce vaste dépôt de toutes les connaissances humaines, qui armerent les gens de loix contre le vertueux & honnête *Helvétius*, lequel ne désarma ses juges qu'en leur demandant pardon d'avoir scandalisé les faibles. Ce furent encore ces énergumènes qui attirèrent l'arrêt qui fit brûler le *précis du cantique des cantiques*, & le beau réquisitoire qui demanda cet arrêt. (20)

On doit mettre au nombre de ceux qui, par leurs clameurs se signalèrent le plus contre les philosophes, un nommé *Chaumeix*, fils d'un marchand vinaigrier, & le dénonciateur de l'*Encyclopédie*, un abbé *Guion*, dont le nom aujourd'hui est aussi ignoré que celui de *Chaumeix*; un abbé *Gauchat*, qui fit plus de vingt volumes pour prouver que *Montesquieu*, l'un des plus beaux génies dont s'honore la France, ne croyait pas à la religion catholique; un abbé *Joannès*, qui faisait le *Journal chrétien*; un abbé *Dinouart*, associé de *Joannès*, & que M. de *St. Foix* força, en présence du lieutenant de police, à lui demander pardon de l'avoir calomnié dans son *Journal chrétien*; un récollet *Hayer*, un jésuite *Berrier*, qui oubliant que sa compagnie de *Jésus* était en guerre ouverte avec les

jansénistes, crut pouvoir la déclarer impunément aux philosophes; un M. *Palissot*, qui n'ayant pu se concilier l'estime de quelques-uns d'entr'eux, les fit jouer sur le théâtre, & les représenta comme une association de coupe-bourfes; un M. le *Franc de Pompignan*, qui voulant obtenir l'honneur d'élever les enfans de France, & ayant obtenu un fauteuil à l'Académie Française, les dénonça le jour même qu'il en prit possession, comme des gens qui *ébranlaient le trône*; enfin, un *Freron*, qui après la mort de *Desfontaines*, ayant embrassé le métier de folliculaire, ne cessait d'outrager tous les hommes de lettres.

Dans toutes ces satyres alors si décriées, & aujourd'hui si profondément oubliées, Voltaire n'était point épargné. Le moment de sa justice était venu, & cette justice qu'il rendit à ses ennemis, fut un délassement à ses grandes occupations.

Dans le *pauvre diable*, petit poëme, Le *Pauvre Diable* qui par la gaieté & l'imagination qui y re-  
gnent; peut être mis à côté des meilleures satyres de *Boileau*, il en immola une demi-douzaine à la risée publique; & ceux qui échappèrent alors à ses railleries, eurent bientôt leur tour dans le *Russe à Paris*.

Le jésuite *Bertier*, qui travaillait au *Journal de Trévoux*, & dont Voltaire avait beaucoup à se plaindre, ne fut point  
Le Russe à Paris.  
Mort du Frere Bertier.

confondu avec ses autres ennemis. Il le fit mourir en bâillant sur le chemin de Versailles. Dès ce moment, ce jésuite & ses confreres ne purent plus s'y montrer, sans exciter des éclats de rire : cela leur valut la perte d'une partie de leur considération. Les hommes sont ainsi faits, ils cessent presque toujours d'estimer ceux dont le public se moque.

M. de *Pompignan*, qui en pleine Académie avait osé signaler Voltaire comme un philosophe dangereux, fut pendant six mois le sujet de ses turpitudes. Chaque courrier qui arrivait de Geneve, portait un pamphlet contre lui. Les *si*, les *quand*, les *pourquoi*, les *comment*, des couplets de toute façon, où le philosophe s'égayait aux dépens de son détracteur, pleuvaient de toute part à Paris & à Versailles. On se les arrachait dans toutes les sociétés, on y savait par cœur le petit poëme intitulé : *la vanité*, qui finissait ainsi.

La Vanité.

„ César n'a point d'asyle où sa cendre repose,  
„ Et l'ami *Pompignan* veut être quelque chose!

Ces deux vers, devenus proverbe, étaient dans la bouche de tous les courtisans, & nous les avons trouvés gravés à la date de 1760, sur la muraille d'une des chambres de la Bastille.

L'humili-

L'humiliation de M. de *Pompignan* était entière : il n'osa plus se montrer ni à Versailles ni à l'Académie Française. Un mémoire, qu'il présenta au Roi contre Voltaire, mit le sceau à tous ses ridicules. C'était en effet le comble de la vanité de penser que *Louis XV*, occupé d'une guerre très-sérieuse, & même très-malheureuse, s'occuperait aussi d'une querelle de beaux-esprits.

Cependant, croirait-on que ce ne fut qu'à la vanité de M. de *Pompignan* que Voltaire dut son repos ! Si, au-lieu de faire un *mémoire au Roi*, il eût porté plainte au Parlement, l'affaire devenait très-sérieuse. Voltaire y avait pour ennemis tous les jansénistes, dont il avait si souvent conspué la secte : on y était, en outre, très-irrité du ton de mépris dont il venait de parler, dans un écrit très-connu alors, des magistrats qui condamnerent au feu son *Précis du cantique des cantiques*. En voici un extrait : nous le transcrivons en le désapprouvant, pour rendre justice à la modération du Parlement à son égard.

„ J'apprends, avec mépris, que le *Précis du cantique des cantiques* a encouru la censure de quelques ignorans qui sont les entendus. Ces pauvres gens ont jugé cet ouvrage, comme ils jugeraient une jouissance de l'abbé de l'At-

Anecdote singulière.

Lettre au roi de Prusse.

R



„ *tagnans* .... Ils s'imaginent que la na-  
 „ ture a été au fond de l'Asie ce qu'elle  
 „ est dans la Cour du palais .... Il faut  
 „ apprendre à ces pédans petits-mâîtres ,  
 „ qu'il y a une grande différence entre les  
 „ mœurs asiatiques & celles des badauds de  
 „ Paris .... *Le Cantique des cantiques*  
 „ n'est pas fait pour notre langue , disent  
 „ ces hypoerites qui lisent l'*Aloisia* , & qui  
 „ prennent des airs graves en sortant des  
 „ lieux que fréquentait *Oliba* .... Sachez  
 „ que les plus vils excréments , & le bour-  
 „ geois le plus fier qui achete un office ,  
 „ sont égaux aux yeux du Créateur ....  
 „ Aux yeux du sage , rien n'est odieux que  
 „ l'esprit d'ignorance & d'orgueil , qui jugé  
 „ de tout suivant ses petits usages & ses  
 „ petites idées , &c. „

Le Parlement, qui ne daigna point se ven-  
 ger de cette lettre, se fût fait un vrai plaisir  
 de rendre justice à M. de *Pompignan*. Ju-  
 geons-en par le propos de l'abbé de *Chau-  
 velin*, conseiller de grand chambre, à plu-  
 sieurs de ses confrères, qui étant à la bu-  
 vette, plaifantaient de son mémoire au Roi.  
 „ M. de *Pompignan*, leur dit-il, est un  
 „ mal-adroît : s'il voulait avoir bonne &  
 „ prompte justice, ce n'était point au  
 „ Roi, c'était à nous qu'il devait s'adres-  
 „ ser. „ (21)

L'Evêque du Puy en Velay, le frere de

ce même M. de *Pompignan*, qui était à Paris, le sujet de tant de railleries, descendit dans l'arène; il n'eut point le ridicule de recourir à l'autorité royale, pour venger son frere si cruellement vilipendé, mais il eut celui d'adresser, à ses diocésains, une *instruction pastorale*, dans laquelle il exhalait l'amertume de son zele contre les philosophes Anglais & Français, gens fort peu connus dans les montagnes du Vélai.

Voltaire, qui était celui à qui il en voulait le plus, fut traité sans ménagement, & le philosophe répondit à l'*instruction* de Monseigneur, par la *lettre d'un Quaker à l'ami Jean George*. Dans cette lettre il se trouve autant de sel & de raison, que dans les lettres de *Pascal*, & plus de gaieté.

Lettre  
d'un  
Quaker.

Un petit souvenir de vengeance, ou pour parler plus chrétiennement, un reste de zele contre les philosophes, de la part du Prélat qui, du siege du Puy, a passé à l'archevêché de Vienne, lui a fait excommunier, en 1781, les souscripteurs des *Oeuvres* de Voltaire. En lisant son mandement qui ne ressemble en rien à ceux des *Bossuet* & des *Fénétons*, on est fort tenté de lui dire : " Monseigneur, dans un mandement „ qui doit régler la foi de vos fideles , „ pourquoi leur dites-vous que Voltaire „ n'avait que le *charlatanisme d'une éru-*

„ dition contrefaite , & qu'il avait une  
 „ effronterie systématique ? Ce galima-  
 „ tias n'est point évangélique ; il n'intéresse  
 „ le salut ni des bourgeois de Vienne , ni  
 „ des vigneron de côte rôtie , ni des pay-  
 „ sans qui cultivent les melons d'Ampuy ,  
 „ ni de nul autre de vos diocésains.

„ Je connais les Dauphinais ; ils sont  
 „ gens d'esprit. Il leur importe peu de  
 „ savoir , ainsi qu'il plaît à votre Grandeur  
 „ de l'assurer , que *le génie de Voltaire*  
 „ *était usé* ; mais il importe beaucoup ,  
 „ lorsqu'on les instruit au nom de Dieu ,  
 „ de ne point les tromper , & de leur par-  
 „ ler en bon français. L'erreur , Monsei-  
 „ gneur , n'est point la voie du salut , & le  
 „ mauvais langage est la voie du ridicule. „

Après que Voltaire , par ses plaisanteries ,  
 eut ôté à Mrs. de *Pompignan* cette consi-  
 dération qui aurait pu les rendre dangereux  
 aux philosophes , s'ils avaient obtenu l'édu-  
 cation des enfans de France , qu'ils bri-  
 guaient , il les oublia : il rendit même , dans  
 la suite , justice au mérite de son adversaire.

C'est au milieu de la guerre que Voltaire  
 fesait à ses ennemis , qu'on représenta la  
 magnifique tragédie de *Tancrede* , qui ,  
 pour la première fois , retraçait sur le théâ-  
 tre français , aux yeux de la nation , les  
 mœurs & les usages de l'antique chevalerie.

Dans le temps que , tout-à-la-fois , Paris

Tancre-  
de.

& les Provinces retentissaient des applaudissemens donnés à cette tragédie, son inimitable auteur préparait un acte de justice rigoureuse contre ce même *Fréron*, de qui, depuis dix ans, il avait reçu vingt outrages, tous soufferts avec patience.

On fait que cet homme, qui, aujourd'hui n'est connu que par son nom devenu une injure flétrissante, s'égayait trois fois par mois aux dépens de Voltaire : on le disait autorisé par le gouvernement, & protégé par des hommes en place, pour molester les philosophes ; la police, chargée de le contenir, avait ordre de le laisser écrire.

Ce ne fut point au ridicule, mais au mépris & à l'horreur publique que Voltaire, dans l'*Ecoffaise*, la meilleure de ses comédies, immola le satyrique. Jamais il ne fut plus vrai de dire, en voyant *Wasp* sur la scène, qu'*Apolon* avait véritablement écorché *Marsias*. Voltaire, en vengeant les injures qu'il en avait reçues, vengeait en même temps vingt écrivains estimables, qui avaient à se plaindre du folliculaire. L'Ecoffaise.

Les plaisanteries du philosophe, contre tant d'auteurs en sous-ordre, furent regardées comme des actes de justice, & il se les fit pardonner par le sel dont il les assaisonna. Des insectes dévoraient ses fruits. Il échennilla les arbres de ses jardins. C'est le droit de tout propriétaire.

Adop- tion de ces ridicules sujets , dont nous n'avons  
Mlle. crayonné l'esquisse qu'à regret , & voyons  
Corneil- Voltaire recevoir chez lui , avec la tendresse  
le. d'un père , un enfant qui était à Paris sans  
ressource. C'était la petite fille , c'était les  
restes du sang du grand *Corneille*. Elle  
avait passé son enfance dans un village , oc-  
cupée avec sa mere à faire de petits paniers  
d'osier , que le pere allait vendre au marché  
d'Evreux. On les détermina à venir à Paris :  
pendant long-temps , ils furent réduits à  
traîner le nom de *Corneille*. Ce nom , à la  
longue , leur valut les générosités des co-  
médiens français. Le produit d'une repré-  
sentation de *Rodogune* , donnée à leur  
profit , servit à payer leurs dettes. Cette  
ressource ne fut que momentanée. (27)

On écrit à Voltaire au sujet de cette fa-  
mille , le croyant capable d'une bonne ac-  
tion , & on ne se trompe point : on lui  
propose de recevoir chez lui Mlle. *Cor-  
neille*. Il bâtissait alors une église & un  
château. Malgré ces dépenses , il crut , pour  
parler son langage , qu'un *vieux soldat du  
grand Corneille* , devait être utile à la  
*petite fille de son général*.

Com- Tandis que madame *Denis* travaillait à  
mentaire l'éducation de Mlle. *Corneille* , Voltaire  
de Cor- s'occupait de son établissement. Il fit pour  
neille. cela , sur les tragédies de son grand-père ,

un commentaire qu'on desirait depuis longtemps, comme un ouvrage utile & même nécessaire aux étrangers qui apprennent notre langue. On ouvrit une souscription, dont le bénéfice forma, en partie, la dot de *Mlle. Cornaille*. Un trait unique dans l'histoire de l'esprit humain, c'est de voir, presque tous les Rois & les Princes de l'Europe, les Ministres, les Grands, les gens de finance, tous mus par Voltaire, & tous à l'envi les uns des autres, joindre à ses veilles, leurs largesses, pour marier la petite fille d'un poëte français. C'est là le cas de dire qu'un grand homme est de tous les pays.

Ajoutons que les générosités de Voltaire, envers *Mlle. Cornaille*, pauvre & abandonnée, se faisaient dans un temps où en France, de jeunes Seigneurs & de fastueux traîtres, enrichissaient des filles de théâtre, & se ruinaient pour les couvrir de diamans.

Cependant les dissensions augmentaient de jour en jour à Geneve. Les idées de *Rousseau* contre les spectacles, & contre les plaisirs, y fermentaient plus que jamais. Les cris des prédicans acheverent d'embraser les têtes. On s'obstinait à ne vouloir ni théâtre, ni bals, ni plaisirs, ni esprit. Plusieurs personnes prévoyant l'orage, sortirent de Geneve. La maison des *Délices* n'était point un asyle qui put mettre Voltaire à

l'abri des fureurs du fanatisme : entraîné par l'ascendant de son génie, à changer les opinions de son siècle, il devait éprouver, sur cette république, des tribulations, comme il en avait éprouvé par tout ailleurs.

Les Pasteurs de Genève sont comme les Ecclesiastiques de toutes les communions; attachés à leurs liturgies & à leurs préjugés; & ceux qui, parmi eux, ne sont pas esclaves de leurs préjugés, le sont d'un écu qui leur donne à vivre, & qui leur vaut la considération du peuple. Ils en voulaient à Voltaire, & une frérie de cordonniers, en pays catholique, serait peut-être moins irritée contre celui qui voudrait leur ôter *St. Crépin*, leur patron, que ne l'étaient les théologiens & les ministres de Genève contre Voltaire, d'avoir parlé du fondateur de leur communion, de *Calvin*, comme d'un homme atroce & barbare. Il ne se crut point en sûreté sur le territoire de leur république : il abandonna la maison des *Délices*, & alla habiter le château de *Ferney*, situé sur les terres de France.

C'est ici que nous verrons le philosophe qui intéresse autant par le bien qu'il fait, que par les lumières qu'il répand.

---

---

## CHAPITRE XVIII.

*Voltaire à Ferney : il s'occupe fortement à faire réhabiliter la mémoire de Calas, roué par Arrêt du Parlement de Toulouse.*

---

A N N É E S

D E

1762—à—1765.

---

**A**PRÈS que Voltaire se fut logé dans un château convenablement à un philosophe qui jouissait de cent quarante mille livres de revenu, il s'amusa à loger Dieu dans une église honnête. Celle de Ferney était peu décente. Il la fit abattre, & sans exiger les contributions qu'en ces sortes de circonstances on leve sur les vassaux, il en fit construire une à ses frais. Il est vrai qu'en détruisant l'ancienne église, il négligea les formalités canoniques; & l'Evêque d'Annecy, sur le diocèse duquel est Ferney, s'en plaignit amèrement. " De quoi se plaint Mon-



„ seigneur, disait le philosophe ? son Dieu  
 „ & le mien était logé dans une grange ,  
 „ & je l'ai logé dans un temple honnête.  
 „ Le christ était de bois vermoulu , & je  
 „ lui en ai fait dorer un comme un em-  
 „ pereur. „

Hors de l'église , & sous les fenêtres de sa chambre , le philosophe fit élever son mausolée , & il fit prendre la mesure de la bière qui devait un jour contenir ses cendres , comme un tailleur prend la mesure d'un habit.

Ce monument d'une forme simple & antique , placé sous ses yeux , le rappelait à ses dernières destinées dont il parlait souvent. Il est vrai qu'il semait de fleurs le chemin qui l'y conduisait. Il eut un théâtre dans son château. Tous les plaisirs & tous les agrémens de la vie , ainsi qu'aux *Délirés* , ne tarderent pas à s'y réunir. Les Gênois & les Gênoises y venaient souvent. On trouvait chez lui comédie , souper , jeu , bals , & c'est ainsi , disait-il , qu'il se vengeait des clabauderies des Ministres Protestans , qui avaient cherché à soulever le peuple contre lui lorsqu'il habitait les *Délices*.

Tous les voyageurs qui venaient en Suisse & à Geneve , s'empressaient à lui rendre leurs hommages. On était curieux d'entendre , on s'honorait de voir un philosophe qui , du fond de sa retraite , avait , par ses

écrits, changé en mieux les opinions de presque toute l'Europe. Les Princes étrangers manquaient rarement de le visiter : la plupart des Seigneurs Français se faisaient un plaisir de l'aller voir : plusieurs d'entr'eux firent souvent de longs séjours chez lui ; tous les hommes de lettres en étaient bien reçus. La multitude des visites coûtait peu aux études du philosophe : il les recevait le matin l'espace de quatre à cinq minutes ; & comme on le savait toujours occupé, on était attentif à ne pas se rendre importun.

Tout se passait honorablement dans son château : il ne montrait de l'avarice que pour le temps. Il était même des circonstances, où, pressé par le travail, il se déroba à toute curiosité. Il arriva même quelquefois que des personnes restèrent plusieurs jours chez lui, & en repartirent sans le voir. *M. Guibert*, auteur estimable d'un ouvrage sur *la Tactique*, après un séjour de cinq jours, se retirant avec le regret de ne l'avoir point vu, lui envoie ces quatre vers :

„ Je comptais en ces lieux voir le dieu du génie,  
 „ L'entendre, lui parler, & m'instruire en tout  
 „ point ;  
 „ Mais c'est comme *Jésus* en son Eucharistie,  
 „ On le mange, on le boit & l'on ne le voit point.

*M. Guibert*, comme on peut le penser, fut aussi-tôt rappelé & fort accueilli.

On pardonnait au philosophe de se rendre invisible , parce qu'on savait que tout le temps qu'il donnait à des conversations oiseuses , il le dérobaît à des études utiles. Souvent , & tout-à-la-fois il était occupé de diverses compositions de tragédies , de comédies , de romans , de vers , d'histoire , de philosophie , & même d'agriculture , de défrichement & de bâtimens ; il suffisait à tout. Dans aucun temps de sa vie il ne fut aussi fécond , aussi varié , aussi riche que dans ses dernières années , & l'on siffla l'abbé de *la Betterie* , lorsqu'en 1768 il imprima que *Voltaire avait oublié de se faire enterrer*. Ce bon mot n'avait même pas le mérite de la nouveauté ; il était une répétition de ce qu'on avait dit au seizième siècle , d'un poète nommé *Dorat* , le plus fécond & le plus ennuyeux de tous ceux qui n'ont d'autre métier que de faire des vers.

En 1762 , un événement épouvantable dans toutes ses circonstances , & dont le souvenir glace encore d'effroi & d'horreur tout homme sensible , arma Voltaire contre le fanatisme. Nous n'écrivons rien de nouveau , en parlant de cet événement , sur lequel les plus grands jurisconsultes exercèrent leur éloquence ; mais c'est ici la place de le rappeler. On ne saurait dire trop souvent les méprises des juges ; & s'il était possible , c'est avec la voix & l'é-

état du tonnerre qu'elles devraient être annoncées.

Le Parlement de Toulouse fit mourir sur la roue, & sous la barre du bourreau, un Calas rompu & justifié.  
vieillard de soixante & huit ans, homme de mœurs simples, & négociant d'une probité sévère & connue. Il était Protestant, & ses juges étaient Catholiques.

Pour l'assassiner avec le glaive de la loi, ils le supposèrent assassin lui-même de son fils *Marc-Antoine*. Sa veuve, plongée dans un cachot, ne revit la lumière que pour entendre prononcer l'arrêt de son bannissement. Son fils *Pierre* fut aussi banni ; mais pour le disposer à une abjuration, on l'enferma dans un couvent de Dominicains. *Pierre*, échappé des mains de ses convertisseurs, vint à Geneve avec sa mere proscrire & déshonorée. On les présente à Voltaire, qui écoute le récit de la catastrophe de leur famille avec horreur, mais avec cette défiance dont l'homme le plus crédule ne peut se défendre. Ils furent interrogés par M. le maréchal de *Richelieu*, & par M. le duc de *Villars*, qui étaient à Ferney. Le maréchal de *Richelieu*, après avoir entendu madame *Calas*, n'hésita pas de dire que le Parlement de Toulouse avait fait rompre un innocent.

Des renseignemens demandés par Voltaire, & donnés par des personnes en place, arriverent bientôt du Languedoc ; ces ren-

seignemens portaient que le fanatisme s'était mêlé au jugement de *Calas* ; que pendant l'instruction du procès, les têtes des Toulousains étaient embrasées ; que l'erreur & la passion parlaient hautement, insensément ; que la raison, réduite à gémir en silence, n'osait élever la voix ; que parmi les juges de *Calas*, assemblés l'espace de six mois, il y eut des débats longs & opiniâtres ; que M. de *la Salle*, conseiller, se retira à la campagne pour ne pas concourir à la mort d'un vieillard qui lui paraissait innocent ; que sur treize juges qui prononcèrent l'arrêt, il y en avait six qui rejettaient la roue & le bûcher ; enfin, que le religieux, qui avait accompagné *Calas*, s'était écrié en descendant de l'échafaud : *C'est un juste qui est mort.*

Voltaire fut de l'avis des six juges qui ne voulaient pas la mort de *Calas*, & du bon Religieux qui avait recueilli ses derniers soupirs. Il ne douta pas que les cris d'une canaille effrénée & superstitieuse n'eussent égaré les juges. Il commença par porter la cause de *Calas* au tribunal du public, jugé & irrécusable du jugement des hommes. Il mit sous les yeux de ce tribunal les interrogations & les dépositions vagues des témoins, les irrégularités de la procédure, un détail des circonstances de l'infanticide imputé à *Calas*, & toutes les probabilités, qui concouraient à innocenter sa famille.

Les malheurs de cette famille Française & obscure devinrent bientôt, par les soins de Voltaire, la cause de presque tous les peuples. Il fut intéresser en sa faveur la plupart des Souverains de l'Europe. Après qu'il eut suffisamment préparé les voies & disposé les esprits à entendre la vérité, il envoya madame *Calas* à Paris, pour y demander justice au Roi contre son Parlement de Toulouse. Elle se constitua prisonnière, & l'arrêt qui avait fait rouer & brûler son mari, qui la couvrait elle-même & ses enfans d'opprobre, examiné par quarante maîtres des requêtes, fut cassé solennellement.

Madame *Calas* sortit de prison comme en triomphe. Un peuple nombreux l'entourait, bénissant Voltaire, le Roi, ses Juges, & versant des larmes d'attendrissement. Ces larmes étaient une espèce de pardon qu'on lui demandait, pour le fanatisme du peuple de Toulouse & pour la méprise de ses Juges.

Ce jugement & tout ce qui se fit pour les *Calas*, est une preuve de l'ascendant que Voltaire avait sur un siècle qu'il avait éclairé, & qu'en l'éclairant il avait subjugué.

Un Roi Catholique, deux Rois Protestans, une Impératrice qui professe la religion grecque, un Législateur qui sur le trône de Prusse professe ouvertement la religion naturelle : en un mot, tous ces Souverains ne demanderent point de quelle commu-

nion étaient les *Calas* ; mais sur ce que Voltaire leur dit, qu'ils étaient malheureux, & que c'était l'horrible fanatisme qui les avait plongés dans le malheur, ils s'empressèrent de leur envoyer des secours. Un homme malheureux en effet appartient à toutes les communions ; il est de tous les pays, de toutes les familles & de tous les rangs.

Les bienfaits de Louis XV, les générosités des Princes, des Ministres, en particulier de M. le duc de *Choiseul*, de vingt personnes de distinction, réparèrent, autant qu'elle pouvait l'être, l'infortune des *Calas*.

Chaque trait de justice, chaque acte de bienfaisance à leur égard, voulait dire : nous condamnons avec Voltaire le Parlement de Toulouse qui, dans son égarement à faire mourir sur la roue, & jeter dans un bûcher un vieillard vertueux & innocent. Il voulait encore dire : “ Magistrats, qui achetez le droit de juger vos semblables, qui conservez votre honneur en les déshonorant, qui conservez la vie en la leur ravissant, instruisez-vous, défaites-vous, sur-tout, de vos préjugés, & après avoir égorgé en *Calas* un homme juste, tremblez, toutes les fois qu'il vous faut prononcer, si un malheureux qu'on traîne devant vous, doit vivre ou mourir. ”

## CHAPITRE

---



---

## CHAPITRE XIX.

*Voltaire défend le chevalier de la Barre, brûlé à Abbeville, par arrêt du Parlement de Paris : Il défend ses amis & se défend lui-même.*

---

A N N É E S

D E

1763—à—1769.

---

**T**ANDIS que le procès des *Calas* se rapportait au Conseil du Roi, parurent deux ouvrages de Voltaire, que les philosophes regarderent comme deux nouvelles digues élevées par la raison pour le salut du genre-humain contre les excès du fanatisme. L'un était un *Traité sur la Tolérance*, & l'autre le *Dictionnaire philosophique*. Ce dernier est un livre de faits & de raisonnemens, & dans lequel se trouvent cent choses vraies, agréables & utiles à savoir.

Les gens d'église s'éleverent hautement

S



contre ce *Dictionnaire*. Le premier cri de leur zèle, de leur douleur, & peut-être de leur crainte, fut de dire qu'il était nuisible à la religion chrétienne. Il faut les en croire. Mais le faux zèle, l'ignorance, mais l'erreur des Juges qui versèrent le sang de *Calas*, ne furent-ils pas encore plus funestes à la religion que ce *Dictionnaire*? Peu de personnes s'enthousiasment en lisant des raisonnemens métaphysiques ; mais il en est une infinité dont l'ame honnête se remue facilement au récit d'une action injuste & barbare.

Le temps de la jeunesse est celui où les impressions sont plus vives : c'est le temps où le dévot aime mieux son Dieu, & l'amant sa maîtresse, où le superstitieux est plus farouche, & où les jeunes gens, que l'expérience n'a point encore muris & instruits, sentent plus d'aversion pour les fanatiques : de-là naissent leurs indiscretions, leurs imprudences, leurs témérités.

Après le supplice de *Calas*, il n'est malheureusement que trop vrai, que beaucoup de jeunes gens, dont les passions étaient ardentes & la foi peu vive se mirent à mal parler, à parler inconsidérément de notre sainte religion, lui attribuant des cruautés qui ne sont dues qu'à ses abus. On doit mettre au nombre de ces jeunes gens inconsidérés le chevalier *Lefevre de la Bar-*

*re, d'Etalonde, Saveuse, Maillefer, le nommé Moinel.* Ce dernier avait à peine atteint sa quatorzième année.

Dans une partie secrète de plaisir, ils mêlerent étourdiment l'irréligion à la débauche, ils blasphémèrent ce qu'ils auraient certainement respecté s'ils avaient été de sang froid : ils chanterent des chansons ordurieres, ils réciterent l'*Ode à Priape*, ils fingerent les cérémonies de la consécration ; ils étaient ivres ; & quand on est ivre, on ne fait ni ce que l'on dit ni même ce que l'on fait. Ce qui est certain, c'est qu'ils ne donnerent aucun scandale. Ils n'avaient pour témoins que la servante & le valet de l'auberge, gens accoutumés à ces sortes d'orgies.

Le Juge d'Abbeville commença une procédure criminelle contre eux. *D'Etalonde, Saveuse, & Maillefer* prirent la fuite. Le chevalier *de la Barre*, neveu de l'abbessé d'Abbeville, & parent du Président à Mortier, *M. Lefevre d'Ormesson*, fut arrêté. L'âge de ce jeune officier, qui était celui de l'inexpérience, celui où l'on ignore la loi & les conséquences d'une impiété, ses talens qui donnaient de grandes espérances, les services de son grand-pere, officier-général, tout parlait pour lui, tout sollicitait sa grace. Les Juges du Ponthieu n'écoutèrent que leur zele qui n'était point celui de

l'évangile. Ils en agirent à son égard comme dans la loi de rigueur les *Moïse* & les *Josué* en agissaient envers les violateurs du culte public. Ils le condamnèrent à un supplice aussi épouvantable que s'il eût égorgé sa mere & empoisonné, comme *la Brin-villiers*, son pere & toute sa famille.

1766  
4 Juin.

Le Parlement de Paris, sur le rapport de maître *Pélot*, conseiller, confirma cette horrible sentence qu'il aurait dû anéantir; & renvoya à Abbeville le jeune *la Barre*, pour avoir le poing, la langue, la tête coupés, & être ensuite jetés dans un bûcher ardent.

Le même arrêt qui prononça ce jugement atroce, condamna aussi au feu le *Dictionnaire philosophique*, comme s'il eût été complice des imprudences du jeune officier. On est d'autant plus surpris de cette condamnation, que dans aucun endroit de ce livre, il n'est dit qu'il faille jurer, s'enivrer, blasphémer, & insulter au culte, une doctrine toute contraire y est enseignée. Le livre fut trouvé parmi les effets du jeune *la Barre*; mais on y trouva aussi *Thérèse philosophe*, ouvrage d'un cynisme aussi dégoûtant qu'effronté. On ne le fit point jetter au feu. Les juges semblèrent faire grâce au livre ordurier, & brûlèrent le livre de philosophie.

Après que les Conseillers de la Tournelle

eurent scellé de leur nom l'arrêt de *la Barre* & du *Dictionnaire philosophique*, on parla de faire arrêter Voltaire, accusé d'être l'auteur de cet ouvrage. La pluralité des voix ne fut pas pour le charitable magistrat qui ouvrit cet avis; mais si ce même avis eût été proposé dans une assemblée de chambres, Voltaire, dit-on, courait les risques de perdre la vie. On était en train de brûler. Pour prouver qu'il avait fait ce *Dictionnaire*, c'eût été une formalité difficile à remplir; mais quand une compagnie est agitée par un faux zèle de religion, il est rare qu'elle ne se mette pas au-dessus des formes.

Voltaire prit bientôt sa revanche contre le Parlement; il se déclara l'Avocat du chevalier de *la Barre*, & intenta, à ses juges, un procès pardevant le public. C'est à ce tribunal suprême, duquel ressort toute justice, qu'il cita leur arrêt; & sur l'exposition des faits, des monitoires, de l'interrogatoire & des dépositions des témoins, le jeune *la Barre* fut déclaré, par le public, mal & barbarement jugé. Cela est si vrai qu'il n'est point d'homme en Europe, qui ne s'indigne & ne frissonne encore d'horreur, au récit du supplice de cet infortuné jeune homme, qui, comme Voltaire le dit, & comme d'après lui mille voix l'ont répété, eût été assez puni d'être enfermé,

l'espace de six mois, dans un couvent de religieux.

Toutes les fois qu'un faux zèle de religion portait les hommes à des actes de cruauté, Voltaire gémissait, il s'indignait, il s'irritait. On le surprit souvent seul, versant des larmes de pitié & de douleur, sur les malheurs de l'espèce humaine. Mes contemporains, disait-il, ne sont barbares, que parce qu'ils ne sont pas instruits. C'est alors qu'il se croyait en droit de les catéchiser, & c'est ce qui le poussa, dans le temps que les cendres de *Calas* & de *la Barre* fumaient encore, à répandre dans l'Europe une multitude d'écrits, tous attaquant les préjugés. C'est sous toutes les formes qu'il faisait paraître la philosophie : en contes, en romans, en drames, en allégories, en dialogues, plaisantant & raisonnant tour-à-tour.

Ouvrages de Philosophie.

En peu de temps on eut *les questions de Zapata-Saul*. — *Lettres sur les miracles*. — *La mort de Socrate*. — *Le dîner du comte de Boulainvilliers*. — *Le philosophe ignorant*. — *Le cri des nations*. — *La paix perpétuelle*. — *Lettres d'Amabel*. — *Épître aux Romains*. — *Homélies du pasteur Bourn*. — *L'A B C*. — *Les Colimaçons du frère l'Escarboutier*, &c. &c. Le fond de tous ces ouvrages était le même; mais les for-

més étaient si variées que, pour le lecteur, ils avaient toujours le charme de la nouveauté.

Tout homme qui eût été attentif à ce qui se passait alors en France, d'un côté, à tous les efforts du philosophe, pour rendre la nation raisonnable, & de l'autre, aux cris, aux mouvemens du Clergé, aux arrêts des Parlemens, pour s'opposer aux progrès de la raison, eût cru voir un combat à mort, entre le bon & le mauvais principe, entre l'Orosimade & l'Arimane des Perses, entre les ténèbres & la lumière, entre la sottise & la sagesse.

Comme philosophe, Voltaire défendait les malheureux, combattait le fanatisme, instruifait les ignorans; il était lui seul une armée entière, se montrant dans l'arène, tantôt à découvert, & tantôt sous des noms empruntés.

Comme homme de lettres, il amusait les honnêtes gens par diverses productions de littérature, & dans le temps même qu'il avait le pied sur la gorge de la superstition, qu'il écrasait ce monstre épouvantable, il donna les tragédies d'*Olympie*, des *Schrytes*, du *Triumvirat*, des *Guebres*, les romans du *Huron*, de la *Princesse de Babylone*, & des contes en vers qui, parmi tous ceux qui se sont amusés à courir cette carrière, lui valurent la première place.

Ouvrages de Littérature.

Il défend M. Marmontel. Malgré la guerre que Voltaire faisait sans relâche aux préjugés, malgré ses diverses compositions, malgré ses travaux d'agriculture & de défrichemens, il eut encore des momens à consacrer pour défendre ses amis, que l'ignorance, ou l'intérêt, ou la mauvaise foi persécutaient. *M. Marmontel*, après avoir publié des *Contes* pleins de gaieté & d'esprit, donna *Bélisaire*, ouvrage composé dans les mêmes vues qu'avait Voltaire, en travaillant la plupart des siens. C'étaient celles d'établir la tolérance en fait d'opinions & de dogmes.

La Sorbonne, qui n'est point tolérante, & qui a tout à craindre, dès le moment que la tolérance sera reconnue loi d'Etat, cita, à son tribunal, *M. Marmontel* & son *Bélisaire* : & tandis que le Roi de Pologne, la Reine & le Roi de Suede, qui n'étaient alors que Prince Royal, lui écrivaient des lettres honorables, & le remerciaient, au nom du genre humain, d'avoir fait un ouvrage utile; tandis que l'Impératrice-Reine de Hongrie en ordonnait l'impression à Vienne, & que l'Impératrice de Russie, *Catherine II*, dans un de ses voyages en Asie, s'amusait, avec plusieurs Seigneurs de sa Cour, à le traduire, la Sorbonne tourmentait son auteur. Elle voulait le faire convenir, que *Titus* & *Trajan* étaient en enfer, que l'intolérance est une chose

chose nécessaire en France : elle lui prouvait cette dernière assertion en le persécutant : on négocia pour avoir sa rétractation : on alla même jusqu'à lui faire entrevoir son exclusion de l'Académie Française, dont depuis il a été nommé secrétaire perpétuel. Sa philosophie courageuse le mit au-dessus de toute crainte, & persistant dans ses sentimens, il ne voulut ni croire, ni dire ce que, parmi les théologiens, les uns croient, ce que les autres ne croient pas, ce que plusieurs font semblant de croire, & ce que le grand nombre pense croire.

La Sorbonne était fort irritée de la résistance de M. *Marmontel*. L'Archevêque de Paris, qui ne voulait que la paix, se fit médiateur entre le philosophe & les théologiens. Il mit en négociation le salut de *Titus* & de *Trajan*, ainsi que l'opinion de la tolérance. M. *Marmontel* fut, en conséquence, invité de se rendre chez lui à Conflans, où furent mandés quelques Sorbonnistes, au nombre desquels était le docteur *Lefevre*, surnommé *la grande Catau*, & l'un des plus intrépides ergoteurs qui, depuis *St. Thomas*, aient paru dans l'école.

On disputa d'abord la question sur l'intolérance : les théologiens la mirent au rang des vérités primitives de la religion, & des maximes fondamentales de l'État. Quoi !

T



Messieurs, répond le philosophe, est-ce que vous ne détesteriez pas les temps épouvantables de la ligue (a) des temps de la St. Barthelemi & des dragonnades ? Vous-driez-vous voir les Rois encore ignorans & intolérans, plonger leurs sujets dans les horreurs des guerres de religion ? “ Pour-  
,, quoi non ! s’écrie le docteur *Lefevre*,  
,, Les Rois ont tant fait de guerres pour  
,, leurs passions, qu’il est au moins bien  
,, juste qu’ils en fassent autant pour la cause  
,, de Dieu. ” Si c’est là la doctrine de la Sorbonne, il n’y aura jamais de paix entre les philosophes & les théologiens, leur réplique M. *Marmontel*, & il leur laisse le champ de bataille. Ils ne tarderent pas à condamner *Bélisaire*. L’Archevêque de Paris qui, depuis la lettre que lui avait écrit Jean-Jacques *Roussseau*, craignait de se commettre encore avec les philosophes, se vit forcé à une nouvelle hostilité contr’eux. Il proscrivit, dans son diocèse, *Bélisaire*, par un mandement qu’il fit faire, & qui prêtait beaucoup à la plaisanterie.

Les gens instruits font peu d’attention à ces sortes de jugemens, qui restent toujours ignorés. Voltaire, qui autrefois avait

---

(a) C’est dans la chambre d’un docteur de Sorbonne que furent jettés, par un ramas de fanatiques, les fondemens de cette ligue.

défendu *Montesquieu* & son *Esprit des Loix*, (a) combattit alors pour M. *Marmontel* & pour son *Bélisaire*. L'Archevêque, son mandement & son mandataire, la Sorbonne, & sa censure en mauvais latin, devinrent les sujets de ses ironies ; & nul écrivain, comme on fait, n'a, sans contredit, aussi-bien que lui, manié cette arme terrible.

Après qu'il eût livré au ridicule les cen- Il se dé-  
seurs de *Bélisaire*, les *Cogé*, les *Ribal-* fend lui-  
*lier* & autres, il se mit lui-même sur la dé- même.  
fense contre les ennemis qui le harcelaient  
journallement. Un *Nonotte* l'accusait de ne  
pas savoir l'histoire, un M. l'abbé *Gue-*  
*net*, homme de mérite d'ailleurs, lui re-  
prochait de ne pas aimer les juifs, dont il  
s'était fait le secrétaire, d'avoir mal parlé de  
leurs Rois, de leur petit pays, & sur-tout  
de leur veau d'or. Un nommé *Larcher* le  
dénonçait à tous les érudits de l'Université,  
comme ignorant la langue grecque.

L'éloquent & misanthrope *Rousseau*, qui  
n'avait qu'à se louer des procédés de Vol-  
taire, se joignit à ses ennemis, & l'accusa  
de ne pas croire en Dieu (b). Une pareille  
accusation est d'autant plus odieuse, qu'en

---

(a) Voyez *Remerciement sincère à un homme charitable*.

(b) *Lettres de La Montagne*. Voy. Lettre VI.  
T 2

tout pays elle arme la justice humaine contre l'athée : disons aussi qu'elle était d'autant plus criminelle , qu'elle était une calomnie.

Voltaire ne repoussa les *Nonotte* & les *Larcher* qu'avec des plaifanteries, & M. l'abbé *Guenet* avec de fort bonnes raisons ; mais à l'égard de *Rouffseau* , qui le calomniait, il se permit une vengeance plus éclatante, il le fit le héros du poëme *de la guerre de Geneve*, & l'on dit qu'il s'en repentit.



---

## CHAPITRE XX.

*Plaintes de l'Evêque d'Annecy : Plaintes de l'Archevêque de Paris contre Voltaire. Louis XV est sollicité de le faire arrêter. On lui élève une Statue. Apothéoses.*

---

A N N É E S

D E

1768—à—1772.

---

**L'**ÉVÊQUE d'Annecy voyait avec peine Voltaire au nombre de ses diocésains : il ne lui savait aucun gré de rendre ses vassaux heureux , de répandre l'abondance & l'ardeur du travail dans le canton stérile qu'il habitait ; il ne voyait en lui que l'ennemi de ses préjugés , de sa religion , du Dieu même dont il portait l'effigie sur son pectoral.

Entre le prélat & le philosophe , il survint de temps à autre de légères contestations. L'évêque était très-mécontent qu'il

Il prêche  
ses Vain-  
faux.

T 3

eût rebâti l'église de Ferney sans son agrément ; mais il l'était encore plus d'un petit discours qu'il fit à ses vassaux dans cette même église qu'il avait bâtie. Après avoir fait sa pâque, Voltaire se leve, exhorte ses vassaux à la concorde, à la patience dans les tribulations. Il s'étendit sur le vol, qui parmi eux était un vice dominant : cette exhortation, d'un Seigneur à ses vassaux, n'empêchait point que le Curé n'expliquât ensuite l'Evangile à ses paroissiens ; d'ailleurs, Voltaire n'avait qu'usé d'un droit dont les Seigneurs jouissaient autrefois ; droit, à la vérité, tombé en désuétude, mais qu'aucune loi du Prince n'avait abrogé.

Plaintes  
de  
l'Evêque  
d'Anne-  
cy.

L'Evêque d'Annecy, qui eût pu dissimuler, regarda cette exhortation comme une usurpation des droits du sacerdoce. Versailles rétentit bientôt de ses plaintes, & Voltaire y passa pour coupable, d'avoir fait un sermon à ses diocésains, & il ne l'était que d'avoir exhorté ses vassaux à la paix & à la justice.

Plaintes  
de l'Ar-  
chevê-  
que de  
Paris.

L'Archevêque de Paris, *Christophe de Beaumont*, mêla ses douleurs à celles de M. d'Annecy : ce Prélat jusqu'alors, bornant son zèle à gémir en secret des progrès de la raison, ne s'était encore signalé que contre les jansénistes, qui en ce temps-là déshonoraient la religion par leurs miracles dans des galetas. Il ne paraissait pas en vouloir

aux philosophes, qui tout au moins en blâmant son entêtement, & le plaignant d'être ignorant, rendaient justice à son désintéressement & à ses autres vertus épiscopales. Il se montra toujours très-moderé à leur égard jusqu'au moment où parut la *Lettre de M<sup>r</sup>lord Cantorbery à Christophe de Beaumont*. Il ne put supporter de se voir, lui & son mandement tournés en ridicule; &, comme on fait, le ridicule est ce qu'on pardonne le plus difficilement.

La Reine *Marie Leczinski* était mourante : M. de *Beaumont* se rend auprès d'elle. Il lui parle de cette religion qui nourrit ses espérances, & sollicite son zèle contre Voltaire, qui se joue continuellement de ses écritures, de ses mystères & de ses ministres.

L'esprit de la Reine était encore noirci de la peinture que le Prélat lui avait faite, lorsque *Louis XV* entra dans sa chambre. Elle lui recommande la religion, & demande vengeance contre Voltaire, qui en fait un sujet de dérision. Le Roi est incertain du parti qu'il doit prendre à son égard. Voltaire averti de ce qui se trame au chevet de la Reine mourante, se dispose à sortir du royaume, à se retirer à *Stutgard*, chez le Prince de *Wirttemberg*. Pendant les préparatifs du départ, la crainte le domine si fort, qu'il fait brûler un pied cube de manuscrits. Tous ceux qui composent sa mai-

son sont renvoyés ; il reste seul avec son secrétaire & le pere *Adam*, qu'il ne veut point abandonner. Un ministre tout-puissant alors le tenait, dit-on, sur les avis ; & les hommes de lettres doivent rendre grâce à ce ministre. (a)

L'humeur se mêla aux alarmes de Voltaire, lorsqu'il fut que la lettre de *Milord Cantorbery*, rendue publique sans son aveu, excitait tout ce vacarme contre lui. Un jeune homme, d'un mérite distingué, qui était alors à Ferney, & qui depuis cette époque s'est acquis dans toute l'Europe instruite une grande célébrité, fut soupçonné de cette indiscretion, à laquelle Voltaire eût applaudi, si elle n'eût point exposé ses jours. Il le renvoie à Paris, mais sans l'abandonner, mais en rendant justice à ses talens, mais en le recommandant à M. le duc de *Choiseul*, Secrétaire-d'état, mais en lui obtenant de M. de *Laverdi*, Contrôleur-général, une gratification de douze cents francs, & ne lui reprochant qu'une légèreté, dont sa jeunesse n'avait pas prévu les conséquences.

1769  
Autres  
plaintes  
de l'E-  
vêque  
d'Anne-  
cy.

De nouvelles plaintes, arrivées à la Cour de la part de l'Evêque d'Annecy, vinrent accroître l'orage. Ce Prélat accusait publique-

---

(a) C'est de feu M. *Nicolai*, Evêque de Verdun, que nous tenons ce détail.

ment, Voltaire de ne pas croire en Jesus-Christ; & le philosophe ne répondit à ce reproche qu'en se mettant au lit, en appelant un Capucin pour se confesser, en sommant son Curé de venir lui administrer la Pâque, & en faisant une profession de foi, qu'il fit souscrire par plusieurs témoins.

Ces actes de catholicité, loin d'appaîser l'évêque d'Amecy, ne font qu'aigrir son zèle: il ne voit, dans ces actes de christianisme, qu'une farce sacrilège que le philosophe s'est amusé à donner à ses vassaux; il s'en plaint encore au vieux duc de la Vrillière, chargé des affaires ecclésiastiques, ayant le département de Paris, & que deux de ses successeurs dans ce même département, ont entièrement fait oublier.

Louis XV, fatigué de tant de plaintes, promettait à la Reine malade, de réprimer l'incrédulité du philosophe, & craignait de donner des ordres. La Reine mourut, & l'orage se dissipa; mais l'*Histoire du Parlement de Paris*, qui parut alors, jeta Voltaire dans un nouvel embarras.

Il avait à reprocher à ce Parlement, d'avoir, en divers temps, livré au bûreau & aux flammes la plupart de ses ouvrages de philosophie & de littérature; à son Procureur-général, d'avoir, par la menace d'un réquisitoire, fait arrêter les représentations de *Mahomet*, comme d'une tragédie im-

Histoire  
du Parle-  
ment  
nouvel  
orage.



pie, à laquelle pourtant le Pape *Benott XIV* donna son approbation ; d'avoir proposé , après l'arrêt qui fit brûler le chevalier de *la Barre* , de le décréter comme auteur du *Dictionnaire philosophique*. Ce Parlement avait même tout récemment fait brûler l'*Homme aux quarante écus* ; & après la proscription de ce roman , un magistrat , dans l'ardeur de son zèle , s'était , dit-on , écrié : *ne brûlerons-nous que des livres !*

Il serait difficile de prononcer sur le motif de Voltaire en composant l'histoire du *Parlement* , rien n'y décele l'aigreur d'un homme qui se venge. Il cite des faits & n'en oublie aucun de ceux qui peuvent être à la gloire de la Magistrature Française : il se complait sur-tout à faire valoir ce courage ferme & soutenu que dans toutes les occasions elle a montré pour la défense des libertés gallicanes & pour l'indépendance de nos Rois dont Rome avait voulu faire des esclaves.

Il combat seulement certaines opinions qui ne sont pas celles du corps entier , mais qui furent toujours chères à plusieurs de ses membres. L'unité des classes de parlement y est traité de chimère ; on y montre que le Parlement de Paris n'est point l'ancien Parlement de la nation , qu'il ne lui a succédé ni dans ses droits ni dans aucune de ses prérogatives ; qu'il ne représente pas la nation , parce que

la nation ne lui a jamais donné de titre qui le constituât son représentant qu'il ne tient point lieu des Etats-Généraux, parce qu'il n'a pas même droit de séance à l'assemblée de ces Etats.

L'histoire est sagement écrite; cependant le Parlement s'en offense, il murmure, il menace. Voltaire est dans les craintes. Un désaveu de cette histoire qu'il consigne dans tous les papiers publics, le tire d'embarras. Par ce désaveu, le Parlement se trouvant les mains liées, déclare une espèce de guerre à tous les philosophes. Il les attaque dans l'ouvrage qui leur est le plus cher & qui fait le plus d'honneur à la France. Il commence par empêcher sur la dénonciation de son Procureur-général la réimpression de l'*Encyclopédie*. Les exemplaires de l'ancienne édition sont saisis, mis à la Bastille, le libraire ruiné; & Voltaire, pour répondre à ce premier acte d'hostilité, annonce une *Encyclopédie*. On croit que c'est une plaisanterie du vieillard; & l'année n'est point entièrement révolue qu'il y en a déjà quatre volumes d'imprimés & répandus dans toute l'Europe.

1770.

Questions sur l'Encyclopédie.

M. Séguier, Avocat-général, homme éloquent, non de cette éloquence qu'on trouve dans *Rousseau*, dans M. *Thomas*, mais d'une éloquence qui lui est propre & dont nous ferions ici un fort bel éloge, si nous

ne craignons qu'on ne suspectât l'amitié de l'avoir tracé : M. *Séguier*, dis-je, magistrat, plein de mœurs, homme d'esprit, & dévoré, ainsi que la plupart des Conseillers au Parlement, de zèle pour la religion, dénonça, 7 Sept. dans une assemblée des chambres, plusieurs livres de philosophie, que le Parlement, qui ne les avait pas lus, proscrivit & fit brûler, s'en rapportant aveuglément, ainsi que de coutume à son Avocat-général. Parmi les livres brûlés il y en avait plusieurs dont Voltaire était l'auteur.

M. *Séguier* ne s'en tint pas à la brûlure des livres. Son zèle sollicita le zèle de la Cour pour arrêter les progrès de la philosophie, que dans le monde les uns confondent & les autres affectent de confondre avec l'irréligion ; & le Parlement joignant ses douleurs aux doléances de son Avocat-général, s'ajourna pour cet effet au vingt-deux Novembre de la même année.

Dans l'attente de cet événement tous les hommes de lettres étaient dans la consternation ; il en est peu parmi eux qui n'ait à se reprocher un peu de philosophie. Une révolution dans la magistrature les arrache à leur terreur. Le Parlement, loin de pouvoir s'occuper des philosophes, eut à se défendre contre le chancelier *Maupeou*, qui dans un lit de justice fit enrégistrer un édit proscrivant certains usages que le Parlement 3 Déc.

s'accoutumait à regarder comme de l'essence de la magistrature ; mais dont la royauté aurait peut-être un jour été dans le cas de se plaindre inutilement.

Le Parlement protesta contre cet édit, ne voulut plus rendre la justice, & se refusa aux ordres du Roi, qui l'invitait à reprendre ses fonctions. *Louis XV* poussé à bout, le cassa, exila, dispersa ses membres, & créa une nouvelle Cour de magistrature, c'est-à-dire, un nouveau corps d'hommes de loi jugeant en son nom les procès de ses sujets. Ce que Voltaire écrivit alors en faveur de l'autorité royale fut très-sensé, & il n'écrivit que ce qu'il avait dit il y avait trente ans.

Peu de mois avant la dispersion du Parlement, dans le temps même que ce Parle-<sup>Statue</sup>ment faisait brûler ses écrits, que le Clergé <sup>à Voltai-</sup> de France criait le plus contre lui, que l'Archevêque de Paris & l'Evêque d'Annecy fatiguaient la Cour de leurs plaintes, les hommes de lettres eurent le courage de lui élever une statue. <sup>re.</sup>

Chez les Grecs il n'y eut guere de philosophe qui, sous prétexte d'impiété, ne fut persécuté & qui ne finit par avoir une statue. Quand les criailleries du fanatisme cessent, les gens sensés parlent, & la raison se fait entendre.

A Rome, on abusa long-temps de l'usage d'élever des statues. Les brigands & les ty-

rans eurent les leurs comme les citoyens qui avaient éclairé & défendu la patrie.

A la renaissance des lettres, *Erasme* fut le premier à qui on fit cet honneur. La sienne fut érigée de son vivant, mais dans un temps où les moines encoré puissans, aigris contre lui, qui les ayant vus de près, ayant même porté leur livrée, & les ayant quittés, s'en était ensuite moqué. Sa statue fut renversée & couverte de boue. Dans un temps de superstition & de crasse ignorance, le philosophe devait s'attendre à cet honorable affront.

On eut bientôt tout l'argent nécessaire pour la statue de Voltaire. Ce qui mérite d'être remarqué, c'est qu'elle fut uniquement l'ouvrage des hommes de lettres Français. Cette singularité fut consacrée par une inscription simple gravée au piedestal : *Statue érigée à Voltaire vivant, par les hommes de lettres ses compatriotes*. Un autre singularité, c'est que ce fut un prêtre qui donna la première idée de cette statue & qui fut le premier souscripteur.

Les grands, comme on voit, qui ne sont uniquement que grands, les gens de finance qui ne sont uniquement que riches, furent, ainsi que les étrangers, exclus de la souscription. On dérogea cependant à cette clause en faveur d'un petit nombre d'étrangers qui sollicitèrent cet honneur. *Frédéric III*,

Roi de Prusse, demanda de concourir à l'érection de la statue, & laissa M. d'*Alémbert* maître de le taxer. Celui-ci au nom de l'Académie lui répondit : *Sire, votre nom seul suffit & un écu.* (23)

Pendant que *Pigal*, l'un des premiers artistes de l'Europe, travaillait à la statue de Voltaire, l'enthousiasme s'empara de beaucoup de sociétés instruites. En attendant qu'on pût inaugurer publiquement cette statue, les gens de lettres s'assemblaient pour en faire des inaugurations particulières, celle qui eut plus d'éclat, se fit chez Mlle. *Clairon*. Inauguration de la Statue.

Cette Demoiselle devenue célèbre dans le monde par son esprit & par des vertus sociales, après l'avoir été sur le théâtre par un talent supérieur, réunit chez elle les plus distingués d'entre les philosophes & les hommes de lettres. Après un repas splendide ils se rangèrent en cercle dans un salon préparé pour la cérémonie. Mlle. *Clairon* vêtue en prêtresse d'*Apollon*, tenant une couronne de laurier à la main, & montée sur une estrade, récita une Ode en l'honneur de Voltaire; les spectateurs fondirent en larmes lorsque la prêtresse pleurant elle-même, prononça la strophe qui leur rappelait le moment où les hommes de lettres perdraient leur chef & les malheureux leur défenseur.

Ces apothéoses & ces couronnemens qu'on Anecdote.

célébrait à Paris, ne tarderent pas à être imités dans plusieurs villes de Province. Quelques courtisans plaifantaient un jour de ces inaugurations en présence de Louis XV. Je conçois, dit froidement le Monarque, cet enthousiasme; & les courtisans se turent.

Il y avait peu de temps qu'il avait hésité s'il donnerait des ordres pour arrêter Voltaire, & lorsqu'on lui annonça que les hommes de lettres lui élevaient une statue, il répondit : il la mérite bien. " Quand elle „ sera achevée, où la placeront-ils? „ demandait-il de temps en temps. Sire, lui répond un jour le duc de *la Valliere*, je fais bien où ils ne la placeront pas. Ce ne sera certainement ni à la porte de la Sorbonne ni dans la salle de votre parlement. „ Vous avez raison, M. le Duc, reprit „ *Louis XV*, elle n'y resterait pas long- „ temps. „ Nous ajouterons ici un fait comme un témoignage propre à dissiper l'opinion de quelques personnes qui ont cru que ce roi n'aimait pas Voltaire.

Les Evêques, après une de leurs assemblées, dans laquelle ils avaient condamné plusieurs des ouvrages de Voltaire, allèrent à Versailles remercier le Roi, & suivant l'usage lui recommander la religion contre les philosophes; & le Roi, suivant l'usage, leur promit d'y veiller. Peu de jours après entendant parler du bien que Voltaire fait dans

dans ses terres, il demande si ses pensions lui sont payées; & sur ce qu'on lui dit qu'e depuis quinze ans il n'a rien touché : *Je veux*, répondit-il, *que dorénavant on les lui paie exactement.* (24)





---



---

## CHAPITRE XXI.

*Des Esclaves de St. Claude & de la  
Veillée du Mouchon. D'une colonie  
d'Artistes dans le Château de Vol-  
taire. De la fondation de la ville de  
Versoi. De Ferney.*

---

A N N É E S

D E

1769—à—1770.

---

**O**N parlera désormais de Voltaire comme d'un philosophe occupé à défendre des malheureux. Nous mettrons au nombre de ces malheureux quinze mille serfs des moines de St. Claude, & nous dirons ce qu'il fit pour les rendre libres & heureux.

L'Europe fut long-temps couverte de lites, de fiscaliers, d'aldions, c'est-à-dire, de malheureux plus ou moins abrutis, attachés à la glebe; les uns faisant l'office des chevaux de poste, les autres gardant des tourrelles sur la frontière, d'autres servant

au labourage, accouplés deux à deux comme on attèle des bœufs. Leurs maîtres, à la vérité, n'avaient pas le droit de les tuer avec l'épée, ni avec la fourche ni avec la fleche, mais ils pouvaient les faire mourir sous la verge, ou sous le bâton, ou sous les coups de nerfs de bœuf.

Le servage que la nature abhorre & que Serfs de  
St. Claude. la saine politique a toujours proscrit, fut aboli en France sous la troisième race de ses rois, & se conserva sur le Mont-Jura, dans le comté de Bourgogne, qui ne fut conquis que sous *Louis XIV.* Les habitants de ces montagnes, main-mortables des moines de St. Claude, étaient asservis à des redevances pénibles, à des usages ridicules, & dont la plupart étaient opposées aux vues de la nature. Une femme pendant les six premiers mois de son mariage, ne pouvoit coucher hors de la maison paternelle. En violant cet usage, elle perdoit tout droit à l'héritage, qui par-là était dévolu aux moines, lesquels en outre avaient le droit de s'emparer des biens d'une famille qui manquait d'héritiers directs.

La *Veillée du Mouchon*, pratiquée dans plusieurs familles du Mont-Jura, est une suite de ces droits abominables. Les pères de famille, pour ne pas courir les risques de laisser leurs biens aux moines, avant de marier leurs enfans, s'assurent d'un héritier.

La  
Veillée  
du Mouchon.

Une famille a-t-elle un garçon en âge d'être marié ? elle cherche une fille nubile. On met ensemble les deux amans après avoir pourvu à leur nourriture. Les peres & meres fichent dans la cheminée une branche de sapin & se retirent après l'avoir allumée. On appelle cela *planter le mouchon*. Les deux amans restés seuls, travaillent à faire un enfant, & ils ont droit de s'amuser à ce jeu jusqu'à ce que le bois résineux qu'on a fiché dans la cheminée, soit consumé & cesse de fumer. Si la fille devient grosse, les parens assurés d'un héritier marient les deux amans. Ces essais ne réussissent pas toujours, & il arrive qu'un garçon avant son mariage répète cette épreuve avec différentes filles du canton, tant on craint de laisser son héritage à des hommes inutiles. L'usage de *planter le mouchon* est opposé aux usages de l'église ; mais les bonnes gens chez qui on le plante, aiment encore mieux blesser les loix canoniques que d'offenser le sens commun.

Les communautés du Mont-Jura s'attendaient que les Bénédictins de St. Claude, devenus chanoines, useraient avec modération du droit abominable de main-morte. Ils tromperent l'attente publique. Ils se portèrent même à des excès qui souleverent toutes les communautés. Leurs députés vinrent se jeter aux genoux de Voltaire &

implorer son assistance contre la tyrannie de St. Claude. Le philosophe déjà instruit que le droit du Saint était une usurpation, présenta à *Louis XV* une requête, dans laquelle il montra, que des hommes qu'il traitoit en pere, ne devoient pas être plus long-temps traités en brutes par des chanoines.

Cette requête, qui était d'une éloquence pathétique, fut admise, la demande des serfs du Mont-Jura renvoyée au conseil des dépêches, & le marquis de *Montegnard*, ministre de la guerre, nommé rapporteur. Pour solliciter leur liberté, Voltaire envoya *M. Christin* à Paris. Jamais ambassadeur ne fut chargé d'une plus belle mission. *Cicéron* lui-même ne montra jamais dans la tribune pour plaider une plus belle cause. Il ne s'agissoit de rien moins que de savoir si quinze mille Français laboureurs, ouvriers, artisans, marchands tous utiles à l'Etat, seraient libres comme le sont tous les sujets du Roi, ou s'ils resteraient esclaves de vingt messieurs en armure.

Cette liberté qui semblait ne point souffrir de difficultés, en éprouva de très-grandes. On objecta d'abord que les plaintes & les demandes des habitans du Mont-Jura, étant purement judiciaires, devaient être soumises au Parlement de Besançon. Voltaire répondit que le droit d'affranchir com-

Requête  
du Roi.

me celui de naturaliser, était un acte de souveraineté & de législation; que le Roi seul pouvait l'exercer.

On lui objecta ensuite que le droit de main-morte existait encore dans plusieurs terres seigneuriales de la France, qu'une loi particulière pour les Serfs du Mont-Jura ne pouvait s'accorder, & qu'une loi générale donnerait trop d'embarras.

Voltaire ne perd point courage : il sollicite cette loi générale, & le chancelier *Maupéou* la promet; mais les Parlemens que ce chancelier avait cassés & ceux qu'il avait créés, l'occupaient entièrement. Il avait les premiers à liquider & les nouveaux à consolider. Il se borne à renvoyer le cas particulier qui avait occasionné les réclamations des communautés du Mont-Jura, au Parlement de Besançon. Le chapitre de St. Claude y fut condamné à la restitution de tout ce que leurs satellites avaient enlevé dans la maison d'une jeune femme, pendant qu'elle accompagnait les funérailles de son père.

L'affranchissement des mains-mortables, à la honte de la France, n'est point encore consommé malgré l'édit paternel de *Louis XVI*. Il le sera sans doute avec le temps, & l'on devra à Voltaire l'honneur de l'avoir demandé & d'en avoir préparé les voies.

Colonie Dans le temps que le philosophe récla-

maît la liberté de quinze mille serfs, il d'Artis  
 convertissait en ateliers d'artistes, sa salle<sup>tes.</sup>  
 de spectacle. Les dissensions auxquelles Ge-  
 neve était en proie depuis dix ans, y fe-  
 faient languir le commerce. On s'y fusilla  
 dans les rues en 1770. Beaucoup d'ou- 15 Févr.  
 vriers qui voulaient travailler & vivre, mais  
 qui ne voulaient se battre ni pour les opi-  
 nions de *Jean Calvin*, ni pour les revê-  
 ries de *Jean-Jacques Rousseau*, désér-  
 terent la ville. Voltaire en retint un grand  
 nombre, & les empêcha d'aller porter leur  
 industrie chez l'étranger. Tous ceux qui  
 voulurent rester dans son château, trouve-  
 rent dans ses générosités tous les secours  
 qu'ils pouvaient désirer. Il leur fournit des  
 fonds pour l'achat des matieres premieres,  
 & il eut bientôt à son compte un établis-  
 sement d'horlogerie.

C'est dans ces circonstances que Voltaire <sup>Projet de</sup>  
 proposa la fondation de la ville de Verfoi, <sup>la ville</sup>  
 sur le lac de Geneve. M. le duc de Choiseul, <sup>de Ver-</sup>  
<sup>foi.</sup> seul embrassa ce projet avec vivacité. La  
 position de cette ville était aussi avantageuse  
 que riante. Son commerce en orfèvrerie de-  
 vait nécessairement faire tomber celui de  
 Geneve. Les ouvriers dont Voltaire avait  
 déjà une petite colonie, devaient en être  
 les premiers habitants. La Cour envoya des  
 architectes, des ingénieurs, des entrepre-  
 neurs : on eut une petite frégate sur le lac

pour les besoins de la ville naissante : on traça des rues au cordeau; mais on n'envoya point d'argent pour bâtir des maisons. Les créanciers s'emparèrent de la frégate. Voltaire, qui la racheta pour rendre service à sa patrie, en fut pour ses déboursés.

Les intrigues de la Cour de Versailles nuisirent à la fondation de Versoi. M. le duc de *Choiseul*, qui l'avait proposée au Conseil, était alors entièrement occupé à se maintenir contre divers partis qui voulaient l'exclure du ministère; contre le chancelier *Maupeou*, à qui, dit-on, il était opposé dans la réforme des Parlemens, contre l'abbé *Terrai*, Contrôleur-général, qui l'accusait de déprédations, & qui était lui-même pire qu'un déprédateur; contre M. le duc d'*Aiguillon*, son ennemi déclaré, & qui, dans le public, passait pour en vouloir à sa place, contre madame du *Barry*, reconnue maîtresse de *Louis XV*, & qu'il avait voulu éloigner de cet emploi, si fort brigué en secret par les Dames de la Cour, & contre lequel elles se déchaînent toujours ouvertement.

De Ferney. Voltaire, dont les vues n'étaient point secondées pour la ville de Versoi, retint toujours sa colonie d'artistes : il leur fit bâtir, dans Ferney, des maisons commodas & agréables, & ce village qui, lorsqu'il en prit possession, n'était habité que par une quaran-

quarantaine de malheureux payfans , couverts de galle & d'écrouelles , & abrutis , comme le font tous ceux qui une profonde misère a détendu les muscles , se peupla bientôt de laboureurs aisés , & de bons artisans qui firent , dans toute l'Europe , une branche de commerce très-considérable de l'horlogerie.

Ferney , si la nature avait accordé à son fondateur encore quelques années , devenait une ville heureuse & opulente. L'inscription que l'abbé *Belloney* avait déjà préparée pour sa porte principale , mérite d'être conservée.

*In volterriopolim*

*Sumptibus has propriis struxit Voltarius aedes.*

*Hic effudit opes dum scriptis edocet orbem.*

*Mœnia si starent , vatis dum scripta manebunt.*

*Urbs æterna fores ! æternum nomen haberes !*





---



---

## CHAPITRE XXII.

*De tout ce que fit Voltaire en faveur  
du feudiste Sirven condamné à mort ;  
du laboureur Martin, rompu vif ; du  
fleuriste Montbailli, brûlé vif ; & du  
général Lally, exécuté à la Greve.*

---

A N N É E S

D E

1770—à—1774.

---

**N**ous dirons encore les erreurs & les méprises des juges, & le service important que Voltaire rendit au genre humain, en dévoilant ces erreurs & ces méprises.

On a déjà vu que le Parlement de Toulouse, égaré par les cris d'une canaille superstitieuse, fit expirer, sous la barre du bourreau, le vieillard & innocent *Calas*.

Nous avons encore dit que le Parlement de Paris fit brûler le chevalier *Lefevre de la Barre*, & toutes les âmes sensibles sont

encore épouvantées , en pensant que ce jeune officier , de la plus grande espérance , fut puni , pour des étourderies , du même supplice , dont on punit les parricides & les incendiaires.

Notre devoir est d'ajouter que le même , De faux zele qui alluma les bûchers des *Calas* Sirven. & de *la Barre* , dicta , aux Juges du village de Mazamet en Languedoc , une sentence de mort contre *Sirven* , feudiste de Castres. Pour prononcer ce jugement terrible , on lui supposa un crime atroce , un infanticide , d'avoir noyé sa fille , qui s'était jettée dans un puits.

*Sirven* se déroba , lui , sa femme & ses enfans , par une fuite précipitée , à la sentence de mort. Ce fut au milieu de l'hiver le plus rude ; la mere succomba bientôt sous le poids de son malheur : l'une de ses filles accoucha , dans les montagnes des Cevenes , au milieu des neiges. Ceux de cette famille qui échapperent à la rigueur de la saison , se réfugièrent non loin de chez Voltaire , dont le château était comme l'asyle des malheureux. Il commença par intéresser à leur sort les Rois de Prusse , de Danemarck , de Pologne , l'Impératrice de Russie , plusieurs Princes d'Allemagne , des Ambassadeurs , des Ministres , beaucoup de Dames d'une naissance illustre , au nombre desquelles était madame la duchesse d'*Anville*.

Pendant près de dix ans, Voltaire sollicita la révision du procès des *Sirven* ; il eut cent obstacles à vaincre. Son courage soutint celui de ces infortunés : ses générosités ne les abandonnerent jamais ; & lorsque *Louis XV* eut substitué un autre Parlement à celui qui avait fait brûler *Calas*, Voltaire obtint que les *Sirven* y seraient renvoyés. L'arrêt rendu en leur faveur, fut une flétrissure pour les premiers Juges. Ils furent condamnés à tous les frais de la procédure ; rarement rend-on justice si pleinement. Cet arrêt, prononcé à Toulouse, était une véritable amende honorable aux manes des *Calas*.

Toute la famille de *Sirven* se rendit à Ferney, pour remercier Voltaire : elle versait des larmes de joie, en embrassant ses genoux. Cette plénitude de justice le consolait de quelques désagrémens qu'il éprouvait alors, à l'occasion de la colonie de ses artistes ; & c'est à ce sujet qu'il nous écrivait : " Mes manufactures n'étaient qu'un  
„ ouvrage de surérrogation, mais l'affaire  
„ des *Sirven* était de première nécessité. „

De Mar- Les juges de ce temps-là étaient en train  
tin, la- de se tromper : malheur à qui tombait entre  
boureur. leurs mains. Le Bailli d'un village, sur les  
confins du Barois, sur les preuves les plus  
équivoques, condamna au supplice de la  
roue, un laboureur nommé *Martin*, com-

nie coupable de vol & d'assassinat. La Tour-nelle de Paris, d'où ressort ce bailliage, examine mal la procédure, met *bien jugé* à la sentence de mort de *Martin*, & le renvoie dans son village, pour expirer sur la roue. Peu de temps après, on exécute un malheureux qui, avant de mourir, avoue être l'auteur du meurtre pour lequel on a rompu *Martin*. Les Juges en furent quittes pour dire qu'ils s'étaient trompés, & *al-lèrent peut-être*, dit Voltaire, *se tromper encore*. De semblables méprises sont des attentats contre le genre humain. Mille voix devraient les publier : c'est la cause commune.

Voltaire sonna le premier coup de tocsin sur la mort de ce *juste*; mais il fut à peine entendu : ses écrits n'étant jamais imprimés avec approbation, ne pénétraient à Paris que difficilement, ne circulaient en France qu'avec lenteur, & c'était un malheur. Il est très-vraisemblable que s'ils eussent été plus répandus, si on eût lu, dans le temps, ce qu'il écrivit sur la mort de *Martin*, de cet honnête laboureur, il eût éveillé la justice endormie, & eût peut-être arrêté la barre sous laquelle les Juges d'Arras firent expirer *Montbailly*, ce bon, mais obscur citoyen de St. Omer, dont l'occupation était celle d'une ame douce & honnête, la culture des fleurs.

De  
Mont-  
bailli.

La mere de cet homme infortuné, sujette à boire de l'eau-de-vie , fut étouffée d'un coup de sang. Son fils & sa bru furent accusés, par les cris d'une populace tumultueuse, de l'avoir étranglée. Il n'y avait ni preuves, ni même d'indices ; il y avait même des présomptions contraires à ce crime ; car , par la mort de la mere, le fils perdait un petit emploi qui les faisait tous subsister.

Les Juges de St. Omer n'ayant point de preuves contr'eux, mais cédant aux clameurs du peuple , condamnerent les deux jeunes époux à garder la prison pendant un an : cela s'appelle un *plus amplement informé*. Ce jugement était bien sévère , puisqu'ils n'avaient contr'eux que la voix de la populace , c'est-à-dire, le cri d'une brute.

Le Conseil souverain d'Arras, devant lequel fut porté le jugement des *Montballi*, par ce qu'on nomme *un appel à minima*, vit deux coupables , là où le bailliage de St. Omer avait entrevu deux innocens. Il fit rompre le mari , qui protesta de son innocence jusqu'au dernier soupir. Sa femme fut aussi condamnée à mort ; mais pour la traîner au supplice , on attendit qu'elle fût accouchée.

Voltaire fut instruit à temps : différentes personnes, bien convaincues que le Conseil d'Arras avait immolé un innocent, lui firent

parvenir des renseignements. Il se procura la procédure, examina les faits & les circonstances, pesa les voix des témoins, & jugea que *Montbailli* était un homme mort injustement. Il en écrivit à M. de *Maupeou*, & obtint de ce Chancelier, que le procès des *Montbailli* serait revu & refait.

Dans le temps que les nouveaux Juges Méprise étaient occupés de l'examen de ce procès, d'Arras. Voltaire plaidait la cause des *Montbailli* devant le public, qu'il est toujours important d'éclairer; & *la méprise d'Arras* est un des meilleurs *factums* que nous ayons pour des matieres criminelles. La veuve *Montbailli*, qui s'attendait à mourir, fut déclarée innocente, & la mémoire de son mari rétablie. Il n'y eut, suivant l'usage, aucune punition contre les Juges qui l'avaient fait rouer. O le bon ! ô le beau métier ! s'écriait à ce sujet M. *Guillaume*, que celui d'un homme qui peut impunément, avec le glaive de la loi, en assassiner un autre, & qui ensuite, avec le même glaive, peut vous assassiner vous-même, si vous lui reprochez son injustice ou sa méprise.

Après avoir opéré le rétablissement de De M. le l'honneur d'un citoyen obscur, après avoir comte de sauvé la vie d'une veuve destinée à la potence, Lally. Voltaire combattit ensuite pour un Lieutenant-général, pour cet infortuné comte de *Lally*, que le Parlement de Paris avait

fait mourir de la main du bourreau, & conduire à la Greve avec un bâillon à la bouche, genre de supplice que la loi n'a point établi, & que ses Juges, simples exécuteurs d'une loi promulguée, ne pouvaient ordonner; & qu'en l'ordonnant ils se rendirent coupables envers la nation qui ne connaît que le Roi pour son seul & unique législateur.

M. le comte de *Lally*, n'étant encore que simple officier, se distingua par sa bravoure à la journée de Fontenoi; & *Louis XV* qui le vit manœuvrer, le fit brigadier sur le champ de bataille.

L'année suivante (1746), *Lally* donna un plan de descente en Angleterre; & si le Prince *Edouard* n'eût point été battu à Culloden, on devait lui confier, sous le commandement de M. le duc de *Richelieu*, une partie de l'armée de débarquement.

Dans la guerre de 1755, on l'envoya aux Indes, pour y rétablir les affaires des Français, qui semblaient désespérées. On ne le nomma général que parce qu'on le connaissait pour un homme brave, actif & intelligent. Ses premières expéditions furent si supérieures à tout ce qu'on avait fait jusqu'alors, que *Louis XV* lui fit passer un plein-pouvoir.

La valeur du comte de *Lally* ne fut point secondée. Le Ministère Français l'abandonna

long-temps aux seules ressources de son propre génie. Les membres-marchands du Conseil-Souverain de Pondichery , occupés de leur propre fortune, le contrariaient souvent dans ses opérations. Pour un *Montmorenci* & un *Crillon* , qui servaient sous lui , il avait dans son armée cent officiers ineptes & indisciplinés. On doit mettre au nombre des malheurs de *Lally* , la perte de ce brave d'*Estaing* , rigide observateur de la discipline , & qui depuis a été le vainqueur de la Grenade & de l'amiral *Biron* , joignant toujours l'intelligence & le sang-froid d'un grand général à l'intrépide audace d'un grenadier Français. Il fut fait prisonnier au siège de Madras , & la fortune ne tarda pas à tourner. Les Anglais battus jusqu'alors par *Lally* , ayant reçu des troupes & de l'argent , reprirent le dessus ; & les deux dernières années des Français dans l'Inde , ne furent qu'un enchaînement de calamités.

Le Parlement de Paris , chargé de juger M. de *Lally* , qui demandait lui-même à être jugé , mais qui aurait voulu l'être par ses Pairs , par une Chambre martiale ; le Parlement , dis-je , le rendit responsable de tous nos malheurs , sur-tout de la perte de Pondichery , & lui fit couper la tête.

Voltaire , qui l'avait beaucoup connu , ne pouvait se persuader qu'un officier-général , plein d'honneur , dont aucune action n'avait



fait soupçonner la probité, qui haïssait les Anglais, leur eût vendu Pondichery, ainsi que le peuple animé par ses ennemis l'en accusait; qu'il fût un *traître*, ainsi que M. *Pasquier*, son rapporteur, l'avait fait entendre à ses Juges, ni qu'il eût *trahi* les intérêts du Roi, ainsi que le portait son arrêt de mort.

Ce fut dans le silence & la retraite, que Voltaire, pendant près de six ans, examina la conduite de M. de *Lally*, ses mémoires, les mémoires de ses accusateurs, & une partie des pièces, sur lesquelles étaient appuyées les preuves des crimes dont on le chargeait. Il ne vit que des fautes, la plupart inévitables, mais aucun crime qui pût mériter la mort d'un général.

Deux choses faisaient préjuger Voltaire en faveur de *Lally* : la première, l'espece de témoins appelés contre lui, témoins tous ses ennemis déclarés, tous attachés à sa partie adverse, presque tous sans nulle considération, & la plupart sans nom & sans aveu.

La seconde, est le mémoire dont le Procureur-général du Parlement de Paris se servit pour dénoncer M. de *Lally*, mémoire qui était l'ouvrage d'un moine indigne de toute créance, d'un véritable scélérat. Quel autre nom donner au jésuite *Lavaur*, envoyé chez les Infidèles pour exercer le ministère des Apôtres, & qui parmi les Chré-

tiens ne joua que le rôle d'un intrigant ; qui , de retour en France , sollicitait une petite pension de six cents francs pour aller , disait-il , vivre & mourir dans le fond du Périgord , & auquel , après sa mort , arrivée dans ce même temps , on trouva plus d'un million en argent , en billets & en diamans ? Ce trésor déposait contre la probité & la religion de ce moine : ce fut dans la même cassette où était ce trésor , que fut trouvé le mémoire contre *Lally*. Cela seul devait le faire rejeter. .

Ce qui sur-tout aux yeux du Parlement devait ôter toute confiance en cet écrit , c'est que son auteur , le pere *Lavaur* , était d'une société que le Parlement anéantissait alors comme coupable d'enseigner , parmi vingt maximes dangereuses à l'État , celle qu'un théologien , suivant la doctrine du probabilisme , peut en conscience soutenir le pour & le contre.

Voltaire , dans l'histoire de cette malheureuse guerre de l'Inde , exposa les faits avec une impartialité rare dans un historien , ne déguisant ni le caractère de M. de *Lally* , ni les torts , ni les ennemis qu'il pouvait s'être faits par la violence de ce caractère. Il ne dit pas en faveur de *Lally* tout ce qu'il pensait , ni tout ce qu'il aurait dit , s'il avait lu le rapport de M. *Pasquier* , rapport que nous avons en ce moment sous les

Frag-  
mens sur  
l'Inde.

yeux; mais le peu qu'il dit, prépara le public, dont les esprits étaient alors calmes, à le trouver mal jugé; & lorsqu'il eût répandu quelques lumières dans ce public, si facile à prévenir, & quelquefois si difficile à détromper, il laissa à M. le comte de *Lally Tolendal*, le soin d'obtenir de nouveaux Juges pour son père, & de faire éclater son innocence dans toute l'Europe. (25)

Les magistrats étaient peu contents que Voltaire citât au tribunal du public la plupart de leurs arrêts de mort. De quoi, disaient-ils souvent, se mêle-t-il? Et tout ce qui tient au Parlement était l'écho de ce reproche.

Répondons pour lui : il se mêlait de ce dont tout citoyen est en droit de se mêler, quand on a fait mourir injustement un de ses semblables. Quel homme, en effet, ne doit pas craindre pour sa vie, lorsque ceux qui sont chargés de la défendre, ont attenté à celle de son voisin. Quel citoyen, quel homme de bien peut se flatter de mourir dans son lit, quand il a vu rompre sur un échafaud le vertueux *Catlas* à Toulouse & toute sa famille proscrite; quand il a vu *Sirven*, condamné à mort injustement, désert ses foyers, errer en terre étrangère, vivre d'aumônes; & rassasié d'opprobres; quand il a vu expirer dans les flammes l'innocent *Montbailly*, & sa femme sur le point

d'être étranglée des mains du bourreau ; quand il a vu périr sous la barre l'innocent *Martin*, & toute la famille de ce laboureur fugitive & perdue pour la France ? Quoi ! l'incendie est dans mon quartier, & pour crier au feu il faudra que j'attende que les flammes enveloppent ma maison ?

Pour le bonheur des hommes, Voltaire exerçait un ministère public : on doit lui en rendre grâce, puisqu'il réussit à rendre l'honneur à des infortunés mal jugés. Son ministère était d'autant plus honorable qu'il ne l'avait point acheté, qu'en le remplissant il n'avait ni épices à recevoir, ni pension à espérer ; & peut-être serait-il à désirer que dans le ressort de chaque Justice, il y eût un philosophe aussi éclairé, aussi courageux que lui pour montrer au public les fautes des Juges. Plus on les surveillerait, plus on les rendrait attentifs.

La mort d'un innocent, égorgé par ceux qui ont en main le glaive de la loi, est un crime de lèse-société ; & ce crime, soit qu'il soit commis par légèreté, soit qu'il soit commis par prévention, ou par surprise ; ou par ignorance, ou même par vengeance, n'est jamais suivi d'aucune peine. En donnant la mort injustement, un Magistrat n'a rien à craindre pour sa vie. Il conserve son honneur en déshonorant toute une famille vertueuse. La présomption doit, à la

vérité, toujours être pour les Juges, & ils seraient malheureux, si à chaque garnement dont ils purgent la société, on leur intentait un procès pardevant le public. On en ferait pourtant en droit, s'ils ne motivaient pas les arrêts.

Il est sur-tout affreux de penser que la vie d'un citoyen dépend presque toujours de l'opinion & de la volonté d'un seul homme, du seul rapporteur, qui interroge toujours en secret.

En Angleterre, un homme défend sa vie en présence de tout le peuple : chaque nation a ses loix. Voltaire pensait qu'en matière criminelle celles de la France n'étaient pas les meilleures : tout ce qu'il a écrit là-dessus, fait desirer à chaque citoyen un nouveau code criminel.



---

## CH A P I T R E XXIII.

*De M. le comte de Morangiés. Bienfaisance, écrits, travaux de Voltaire à Ferney. Honneurs qu'il reçoit de deux célèbres Législateurs.*

---

### A N N É E S

D E

1774—à—1775.

---

**M**R. le comte de *Morangiés* fut encore un de ces hommes infortunés pour qui Voltaire éleva la voix. Cet officier-général s'était embarrassé dans les filets d'une agrégation d'escrocs : on l'avait ajourné & décrété de prise de corps. Il était prisonnier à la Conciergerie par sentence du Bailliage du Palais, petite juridiction assez peu connue & présidée par un nommé M. *Pigeon*. Il était tenu de garder la prison jusqu'à ce qu'il eût payé cent mille écus qu'il ne devait pas ; mais il avait plu à M. le président

*Pigeon*, escorté de ses assesseurs, de le juger ainsi.

Ce Seigneur avait de grands biens, en bois & en terres : il avait aussi des dettes & un besoin pressant d'argent. Des usuriers lui promirent d'en trouver, & sous prétexte d'accélérer la négociation, ils arracherent à sa facilité pour trois cents mille francs de billets. Lorsqu'ils eurent ces billets, ils assurèrent effrontément lui en avoir compté la valeur. Pour en convaincre le public, ils ourdirent une fable très-grossière : ils dirent qu'une femme, nommée *Veron*, âgée de quatre-vingt & six ans, logée à un quatrième étage, dans une espèce de gâletas, avait fourni les cent mille écus, & que le Sr. *Jonquieres*, son petit-fils, avait porté à pied, en treize voyages, cette somme en argent, chez M. le comte de *Morangiés*, lequel demeurait à une lieue de madame *Veron* la prêteuse.

Voltaire entendit parler dans sa retraite de cet étrange procès. Il lut les mémoires des deux parties. La loi du commerce était contre l'accusé ; lorsqu'on a délivré des billets, on est censé en avoir reçu la valeur ; mais la foule de contradictions de la part des bailleurs de fonds ne laissa aucun doute dans l'esprit du philosophe que le prêt des cent mille écus ne fût une fable.

Probabilités en Tandis que maître *Linguet* instruisait les Juges, toujours en défiances sur les déclarations

mations d'un avocat, payé pour défendre <sup>fait de</sup> les intérêts d'un client qui a souvent tort, Justice. Voltaire par divers écrits éclairait le public, fortement prévenu par les cris d'une bande d'usuriers. Lorsque ce public fut désabusé, le Parlement ne craignit pas de déclarer escroc le nommé *Jonquieres*; & j'ai vu M. de *Morangiés* très-persuadé que sans Voltaire il courait le danger de succomber, de perdre sa fortune & l'honneur.

Il est des hommes, dit la *Roche-foucault*, qui n'oseraient paraître ennemis de la vertu: lorsqu'ils veulent la persécuter, ils disent qu'elle est fausse. C'est ce que faisaient les ennemis de Voltaire; ils attribuaient à la vanité tout le bien qu'il faisait. Il n'aime, disaient-ils, qu'à faire des choses d'éclat; sa passion dominante est de faire parler de lui, & son grand talent de bien choisir les circonstances.

Les hommes charitables qui le jugeaient si rigoureusement, ne savaient pas ou affectaient de ne pas savoir, que tout infortuné avait droit à ses générosités; qu'il aimait à être le soutien des malheureux, dans quelque classe qu'ils fussent placés; que dans l'obscurité de sa retraite il faisait journellement de bonnes œuvres.

Un fait peu connu, & qui mérite de l'être <sup>Belle</sup> beaucoup, c'est ce qu'il fit pour sauver <sup>tion.</sup> de la rapacité des Jésuites le patrimoine de



fix gentilshommes tous au service du Roi, & dont plusieurs étaient mineurs. C'étaient Mrs. *Deprés de Crassi*. La dureté des temps & les dépenses qu'en temps de guerre exige le service militaire, les avoient forcés à des emprunts & à l'aliénation de leur patrimoine. Ils devaient à plusieurs Gênois & aux Jésuites. Le R. Pere *Fesse* leur Recteur, & au nom de sa Compagnie de Jésus, surprit au Conseil la permission de rembourser tous les autres créanciers. Cela le mettait en leur lieu & place, lui donnait droit d'envahir tout le bien des six messieurs de *Crassi*, & de les réduire à la mendicité.

Le Pere *Fesse* était au moment de consommer cette sainte œuvre; mais Voltaire ne lui en laissa pas le plaisir. A peine est-il instruit des pieuses intentions du Pere *Fesse*, qu'il envoie consigner au Greffe du bailliage de Gex, la somme entière due aux créanciers de Mrs. de *Crassi*.

Ce tour joué aux Jésuites, & en particulier au Pere *Fesse*, était une des actions qui réjouissait le plus le cœur du philosophe. C'étaient six agneaux qu'il avait arrachés à la gueule du loup. Il eut encore la consolation de voir que tout prospéra dans leur famille, & qu'à la destruction des Jésuites, ils furent en état d'acheter leurs biens : & de faire une maison de leur Collège.

Racontons encore, pour édifier les ennemis du philosophe, un fait généralement ignoré & qu'on n'aurait peut-être jamais su, si les bonnes gens qui furent l'objet de sa bienfaisance, n'avaient trahi son secret. Plus bel-  
le action.

Un laboureur qui n'était pas son vassal, perdit au Parlement de Besançon un procès qui le ruinait entièrement. Dans son désespoir, il vint avec sa femme implorer les secours de Voltaire qui, dans toute la France, jouissait de la réputation d'un philosophe bienfaisant. Les secours qu'il demandait, étaient pour appeler de l'arrêt.

Au récit du malheur de ces bonnes gens, Voltaire verse des larmes, prend leurs papiers, les confie à M. *Christin*, son bailli, lequel, après un examen réfléchi, fut d'avis que c'était une bonne cause que ces malheureux avaient perdue, & que les nullités de la procédure donnaient voie à un appel.

A ce rapport Voltaire entre dans son cabinet & en revient, portant dans le pan de sa robe-de-chambre trois sacs de mille francs chacun. “ Voilà, dit-il, à cet infortuné laboureur, pour réparer les torts de la justice. Un nouveau procès serait un nouveau tourment pour vous. Si vous faites sagement vous ne plaidez plus, & si vous voulez vous établir sur mes terres, je m'occuperai de votre sort. ”

La bienfaisance du philosophe en avait

fait comme l'ange tutélaire du pays; aussi la vénération pour lui était-elle générale. Quelque part qu'il dirigeât ses promenades, il se trouvoit aussi-tôt environné & suivi d'une foule de bonnes gens, le comblant de bénédictions.

Anecdote.

On vit quelquefois des laboureurs, au retour de leurs travaux, à genoux devant son mausolée, embrassant ce mausolée comme on embrasse un autel, & l'invoquant lui, comme on invoque un Saint. Dans les temps antiques, où l'on divinisa les *Hercule* & les *Thésée*, l'excès de leur reconnaissance en eût fait un dieu.

„ S'il parvient à nous rendre libres, di-  
 „ faient les habitans du Mont-Jura, nous  
 „ ôterons St. Claude de sa niche, & nous  
 „ le mettrons à sa place. „ Il n'y a en effet  
 de véritable patron que celui qui fait du  
 bien. *Qu'on dise à ces honnêtes gens,*  
*que je les remercie, mais que rien ne*  
*presse,* répondit Voltaire quand il fut leurs  
 bons desirs.

Ses travaux étaient nobles & grands : il bâtissait une ville, établissait des manufactures, s'occupait de défrichemens & d'agriculture. Point de pauvres sur ses terres. La joie & l'abondance y étaient par-tout répandues. Il faisait à ses vassaux tout le bien qu'un Seigneur peut leur faire, & que très-peu de Seigneurs font.

Tant d'occupations qui semblaient demander un homme tout entier, ne l'empêchaient pas d'amuser & d'instruire ses contemporains par des ouvrages, les uns de philosophie & les autres de pure littérature.

Ce fut pendant ces années de travaux multipliés & de véritable gloire, qu'il donna Divers  
ouvrages.  
*l'Examen important.* — *La Notice des anciens Evangiles.* — *Les Adorateurs.* — *Lettres de Memmius.* — *Homélies sur l'Athéisme* — *Requête aux Magistrats.* — *Les Loix de Minos*, tragédie, &c.

Cette tragédie dont le but est moral & philosophique, fut suivie d'une foule de petits poèmes très-agréables, tels que la *Bégueule.* — *Les Cabales.* — *Les Systèmes.* — *La Tactique.* — *Les Finances.* — *L'Épître à Horace.* — *Jeannet & Nicodème.* — *Les Filles de Minée*, & de plusieurs autres, où le bon goût & la gaieté sont unis à la raison, à la morale, à la philosophie.

Dans la Cour de *Louis XV*, où en 1713 & 1714, tout était parti, cabale, intrigue; on prenait peu d'intérêt à tout le bien que faisait Voltaire, aux lumières qu'il répandait. On jouissait, si nous osons parler ainsi, du soleil sans en connaître tout le prix; & si dans quelques momens de désœuvrement on en parlait, c'était pour dire qu'il avait

des taches. Les honneurs & la justice que lui rendaient les Souverains du Nord, le dédommageaient de cette espèce d'indifférence où l'on était à son égard à la Cour de Versailles.

Honneurs rendus à Voltaire, par Catherine II. *Catherine II*, cette femme législatrice, qui semble avoir mis le sceau de la perfection au grand ouvrage du Czar *Pierre I*, avant de monter sur le trône, & dans une profonde retraite s'était long-temps nourrie de l'esprit qui regne dans les ouvrages de Voltaire. Dès qu'elle fut maîtresse, elle réalisa pour le bonheur des Russes, la plupart des vues du philosophe Français. C'est cette même Souveraine qui lui écrivit de sa main, *malheur aux persécuteurs*. Ces trois mots font une leçon à tous les Rois, comme à tous les Etats de l'Europe.

Le prince *Kostlowski*, accompagné de *M. Presbafenski*, officier des gardes de *Catherine II*, eut ordre de se rendre à Ferney : ils présentèrent, au nom de cette Souveraine, les lettres qu'elle écrivait au philosophe, l'*instruction* qui contenait l'esprit suivant lequel vingt Jurisconsultes travaillaient au code de loix qu'elle donnait à dix peuples différens qui sont sous sa domination, & une boîte d'ivoire qu'elle avait travaillée de ses mains. Des fourrures précieuses, son portrait & vingt gros diamans accompagnaient cet hommage,

que le puissant génie de cette Souveraine des Russes rendait publiquement au génie du philosophe Français. Plus l'esprit d'un Prince est éclairé, plus la trempe de son ame est forte; plus il sent ce que vaut un homme aussi rare & aussi extraordinaire que l'était Voltaire.

Les hommages que de son côté *Frédéric III* lui rendait, étaient d'un autre genre, mais n'en étaient pas moins flatteurs. On fait que ce Roi héros, philosophe, poète, historien, législateur, s'honorait de son suffrage, qu'il était en commerce de lettres avec lui depuis quarante ans. Il fit travailler dans ses belles manufactures de porcelaine, la statue du philosophe. Au bas de cette statue, avant de la lui envoyer, il écrivit de sa propre main, *Viro immortalis*, à l'homme immortel. Et le philosophe répondit au Souverain, *Sire, vous me donnez une terre dans vos domaines*. Ce qu'il dit à des voyageurs qui étaient à Ferney & qui admiraient cette statue, n'est ni moins délicat ni moins agréable. Il interrompit ces voyageurs au moment où observant l'inscription, le *Viro immortalis*, ils alloient lui prodiguer des éloges : *Et c'est là*, leur dit-il, *la signature de celui qui me l'envoie*.

Voltaire était tout-à-la-fois un sujet d'admiration & d'étonnement : ses écrits qu'on trouvait par-tout, semblaient avoir seuls

Par Frédéric III.

fixé dans toute l'Europe l'universalité de la langue Française. Tous les artistes, sculpteurs, médailhistes, graveurs, peintres, dessinateurs s'étaient emparé de lui ; & c'est sous toutes les formes & toutes les attitudes qu'on variait son portrait ; nul homme au monde n'a joui d'un honneur aussi constant & aussi universel.

Cependant en ce temps-là il y avait en France un nommé *Clément*, qui se tuait d'écrire au public pour prouver que Voltaire ne savait pas sa grammaire ; un nommé *Rabotier*, qui, après avoir commenté *Spinoza*, l'accusait d'impiété ; un nommé *la Beaumelle*, qui, pour lui donner des leçons de poëme épique, refesait *la Henriade* ; un abbé d'*Estrée*, fils d'un paysan de Picardie, qui lui reprochait d'avoir le cœur & l'âme d'un avare ; un pere *Viret*, Cordelier de la Grand-Manche, qui l'accusait d'aimer le beau sexe & d'être amoureux de *Catherine II* ; un M. l'abbé de *Mabli*, qui lui reprochait fort éloquemment d'être un historien *qui ne voyait pas plus loin que son nez*. Un M. *Duval d'Espremenil*, qui, devant le Parlement de Rouen, l'accusait de *n'être pas un homme de bien*. (26)

Enfin, parmi plusieurs autres accusateurs, critiques, censeurs, calomnieurs, dénonciateurs, dont l'énumération serait un peu longue

longue & très-ennuyeuse, il y avait un *Fréron* qui, avec la permission du Gouvernement, lui disait des injures trois fois par mois. Ce *Fréron* avoit tout au moins de la bonne foi : *Si je n'en disais pas du mal*, avouait-il franchement, *on ne lirait pas mes feuilles*. Ah ! mon cher lecteur, la franchise d'un homme qui avoue qu'il ment pour vivre, a bien son prix.

Les deux personnes qui ont écrit le plus absurdement & le plus inconsidérément contre Voltaire, sont un petit abbé *Sabatier de Castres*, & madame de *Genlis*. (27)

Il est temps de voir le jeune *Louis XVI*, en prenant les rênes du royaume, étonner, consoler les Français par sa sagesse, & Voltaire du fond de sa retraite, applaudissant aux merveilles du nouveau regne.





---



---

## CHAPITRE XXIV.

*Rétablissement de l'ordre en France.  
Voltaire célèbre Louis XVI & ses  
Ministres. Disgrace de M. Turgot.  
Hommes de Lettres molestés.*

---

A N N É E S

D E

1775—à—1776.

---

**L**OUIS XVI, qui n'avait que vingt ans & nulle expérience, fut étonné & peut-être effrayé de se voir Roi. L'art de gouverner lui semblait entièrement inconnu : on sait que *Louis XV*, son grand-pere, l'avait tenu dans une profonde ignorance des affaires d'Etat. Cependant le premier pas du jeune Roi, en montant sur le trône, fut un pas vers la sagesse. Il appelle auprès de lui le comte de *Maurepas*, qui avait vieilli dans l'éloignement de la Cour. C'était un Ministre éprouvé par une longue disgrace.

La France qui tremblait dans l'incertitude d'un nouveau regne, en apprenant le rappel de cet ancien Ministre, se livre à l'espérance d'un gouvernement heureux, & ne se trompe pas.

Le désordre qui s'était glissé dans toutes les parties de l'administration, disparaît bientôt. On envoie madame du *Barri* dans un couvent. Les finances sont ôtées à l'abbé *Terray*, qui s'éloigne de Paris, chargé de la haine publique. Le chancelier *Maupeou* est exilé & bientôt oublié. Le Ministère de la guerre, qu'avait monsieur le duc d'*Aiguillon*, est donné au maréchal de *Muy*, & les affaires étrangères à monsieur de *Vergennes*, homme de bien & d'une intelligence rare pour les négociations. La marine, dont le département est confié à M. de *Sartine*, devient en peu de temps redoutable aux Anglais. M. *Turgot*, qui avait fait, en Limousin, tout le bien qu'un Intendant peut faire dans une Province, est fait Contrôleur-général, & M. de *Malesherbes*, qui a pour lui le suffrage des honnêtes gens instruits, remplace, dans le Ministère de Paris, le vieux duc de *la Vrillière*, depuis long-temps odieux & méprisé.

L'ancien Parlement fut rappelé : les hommes de lettres n'avaient point à se plaindre du *Parlement Maupeou*, dont on composa le grand Conseil. Sous ce nouveau

Parlement, qui fut le sujet de cent pasquinades & d'un déluge de satyres, aucun d'eux ne fut ni inquiété, ni dénoncé sous prétexte d'impiété. Pendant l'espace de quatre ans qu'il siégea, on n'entendit point retentir le parquet de ces déclamations violentes, ou quelquefois, s'il en faut croire la malignité, un Magistrat, sans être bien persuadé de ce qu'il dit, se fait un jeu de crier que la philosophie *sape le trône* : elle qui prêche l'obéissance aux peuples, qui leur en donne l'exemple, & qui, en les éclairant, met le trône & le Monarque à couvert des attentats de la superstition.

Ce n'est pas que les membres du *Parlement Maupeou* fussent très-instruits; mais ils entendaient leurs intérêts, & ne voulaient point aliéner les hommes de lettres, dont l'opinion à la longue, forme l'opinion publique.

La femme d'un des nouveaux Magistrats eut la faiblesse de recevoir cent louis d'or d'un plaideur, pour lui obtenir une audience de son mari, que celui-ci accorda de très-mauvaise grace. Cela occasionna, entre le juge & le plaideur, un procès qui, par son éclat, prépara le rappel de l'ancien Parlement.

On s'attendait que les membres de ce Parlement, éprouvés par un long exil, auraient mis à profit ce temps de disgrâce &

d'oisiveré, & qu'instruits par la réflexion & de bonnes lectures, à leur retour, ils seraient des hommes nouveaux. Au grand contentement de tout Paris, ils vinrent reprendre leurs fonctions; mais au grand étonnement de tous ceux qui s'intéressent aux progrès des lumières, ils rapportèrent tous leurs préjugés contre les hommes de lettres.

Deux philosophes étaient alors dans le Ministère : M<sup>rs</sup>. de *Malesherbes* & *Turgot*. Dans le peu de loisirs que leur laissait le soin qu'ils devaient à la chose publique, ils se plaisaient à s'entretenir avec leurs semblables. M. *Turgot* entra dans la plupart des vues des économistes, tous occupés de l'amélioration du commerce & de l'agriculture, ainsi que des moyens de remédier aux vices qui, sous la fin du règne précédent, s'étaient introduits dans l'administration des finances.

La liberté du commerce des bleds fut une des premières opérations de M. *Turgot*; & le prix du pain baissa presque aussitôt. Les droits d'entrées, sur les denrées de première nécessité, furent beaucoup modérés, & le Roi n'y perdit rien, parce que la consommation des comestibles devint plus abondante. La caisse de *Poissy*, que mille cris disaient usuraire & onéreuse au peuple, fut supprimée; & le prix de la viande diminua d'un sol par livre. Les laboureurs

& les gens de la campagne ne furent plus tenus à l'ouverture & à la confection des grandes routes. Les corvées devaient être mises, par une imposition, à la charge de toutes les classes des citoyens.

Cette réforme, qui seule méritait une statue à M. *Turgot*, lui fit de nombreux ennemis dans la noblesse, dans la magistrature & dans le clergé. Les jurandes & les corporations qui mettent des entraves à l'industrie, & qui, tout-à-la-fois, sont & la ruine des malheureux qui veulent s'y soustraire, & une source intarissable de procès, furent abolies.

Une source encore plus abondante de procès, sont les droits de féodalité. M. *Turgot* avait le projet de commuer ces droits. Il voulait aussi rendre le sel libre & marchand. Alors plus de contrebande, & par année, quarante mille malheureux de moins qui font cette contrebande. Il voulait aussi réformer la maison domestique du Roi, opération si souvent demandée dans les remontrances du Parlement, & que M. *Necker*, dans la suite, eut le courage d'entamer.

Poèmes. Voltaire, qui aimait l'Etat, le Roi & M. *Turgot*, dont les vues étaient celles d'un philosophe, d'un bon citoyen, d'un grand homme, célébra les merveilles du nouveau regne, par trois petits poèmes; l'un, *le Temps présent*, l'autre, *les Fi-*

nances, & le troisieme était *Sésostris*. Ce dernier était une allégorie aussi agréable qu'ingénieuse, dans laquelle le chancre de *Henri IV*, célébrait la sagesse de son arriere petit-fils, de *Louis XVI*, & il eut le mérite d'avoir fait les seuls bons vers qu'on eut encore vus à la gloire du jeune Monarque; & ce qui était très-flatteur pour Sa Majesté, c'est que les vers de Voltaire n'étaient point une flatterie.

Voltaire mit à profit ce moment passager de faveur où il est en Cour : il demande & obtint la suppression des gens de gabelle, dont le pays de Gex était empoisonné. On ne pouvait rendre un plus grand service à ce canton; & ce fut à M. *Turgot* qu'il dut principalement cette grace.

Cependant gens d'épée, gens d'église, gens de robe, gens de finance, gens de plume & de palais, gens du commun & des écuries de Versailles, tous alarmés des réformes que faisait le Contrôleur-général, & de celles qu'il méditait, criaient fortement contre lui. Dans l'aliénation où étaient les parties intéressées, on l'accusa en plein Parlement, de vouloir détruire les droits de la féodalité, qu'il ne voulait qu'échanger du consentement des propriétaires, & d'une manière aussi avantageuse pour les Seigneurs que pour leurs vassaux.

On lui fit un crime de laisser établir,

en France , le prêt à intérêt , que quelques théologiens rigoristes réprouvent , mais qu'exigent la banque & le commerce.

**Diatribes aux Auteurs des Ephémérides.** Le Parlement qui lui était opposé , parce qu'il introduisait des nouveautés , & peut-être aussi parce qu'il tarissait vingt sources de procès , condamna au feu , comme *impie & méprisable* , un petit écrit de Voltaire , dans lequel , avec quelques plaisanteries sur les vaches , qu'un Pharaon vit en dormant sur les bords du Nil , se trouvait l'éloge de *M. Turgot*.

On doit convenir que le patriarche *Joseph* , en expliquant au Roi d'Egypte , que les vaches maigres mangeant les vaches grasses , voulaient dire que la famine succéderait à l'abondance , ne pensait pas qu'un jour le Parlement du Roi de France emploierait la thain de son bourreau , pour venger le rêve de quatorze vaches. (28)

Les hommes de lettres , tous amis de *M. Turgot* , tous partisans de ses opérations , du bien qu'il faisait à l'Etat & du bien qu'il voulait faire , étaient indignés des contradictions que la magistrature lui faisait essuyer. Dans leur douleur ils s'exprimaient sans ménagement , & l'on ne saurait trop désapprouver la licence & le mépris avec lesquels la plupart d'ailleurs parlaient du Parlement de Paris.

*Après la Sorbonne le corps le plus*

*ignorant en France est le Parlement*, disait à l'occasion de l'ouvrage qu'il fit brûler, le philosophe *Diderot* : c'est aussi à l'occasion de ce même ouvrage, que le philosophe d'*Alembert* disait en pleines Tuileries : *Le Parlement Maupeou était une bête puante, & le Parlement actuel est une bête vénimeuse*. Nous entendîmes ce propos, & nous en eûmes horreur. M. d'*Alembert*, dont le nom est immortel, était pourtant un homme sage, cela est vrai; mais il avait un caractère caustique & il aimait M. *Turgot* & M. de Voltaire.

J'ignore si le Parlement fut instruit de ces propos; mais il n'en est pas moins vrai que dans ces mêmes circonstances il fit brûler le *Monarque accompli*, livre volumineux, ennuyeux & dédié à l'Empereur *Joséph II*; mais dans lequel les Magistrats toujours vigilans pour la sûreté de la vie de leur Roi, crurent entrevoir la doctrine du régicide. On brûla le livre; & pour rendre M. *Turgot* odieux, on l'accusa auprès du Roi d'avoir favorisé l'entrée de ce *Monarque accompli*.

On mêla le ridicule à l'odieux. On inventa de petites tabatières, qu'on appella des *Turgotines* ou des *platitudes*. Ces sobriquets servaient à dénommer & à décréditer toutes les opérations du Contrôleur-général. Il n'y avait alors à Paris ni magistrat,



ni traitant, ni évêque, ni abbé, qui n'eux en poche une platitude, c'est-à-dire, une tabatière fort plate. Quand on se rencontrait soit dans les promenades, soit en société, soit aux spectacles, c'est à qui le premier montrerait sa petite platitude.

Le jeune Roi *Louis XVI*, qui était passionné pour le bien, qui ne parlait que de rendre ses peuples heureux, mais qui n'aimait pas les cris, renvoya son Contrôleur-général; & M. de *Malsherbes*, le jour même de la disgrâce de M. *Turgot*, donna sa démission du département de Paris.

Epître à  
un homme.

La retraite de ces deux Ministres philosophes jeta la France dans la consternation, & affligea particulièrement Voltaire. Il en témoigna ses regrets par la petite *Epître à un homme*. Cet homme était M. *Turgot*, qui fut très-flatté qu'un philosophe qui donnait le ton à son siècle, fut persuadé que s'il n'était plus Contrôleur-général, il était toujours un homme.

La disgrâce des économistes suivit de près celle de M. *Turgot*. On intenta un procès à M. l'abbé *Baudeau* pour avoir dit que la *caisse de Poissy* était usuraire. Il vint au Châtelet, plaida lui-même sa cause & gagna son procès. Sa cause était celle du peuple, qui après le jugement le reconduisit chez lui, le remerciant & le bénissant. Ce triomphe ne fut pas long. Le Gouvernement l'exila

à Combronde en Auvergne, & à son retour le Roi lui accorda une pension de quatre mille francs; ce qui le consola de son exil.

L'abbé Roubaud, son coopérateur aux *Ephémérides du Citoyen*, fut envoyé en Normandie; & sur ce qu'il objecta, que faute d'argent il ne pourrait se rendre au lieu de son exil, on lui fit compter cinquante louis d'or. Le Gouvernement se crut forcé à ces rigueurs passagères à l'égard de deux hommes de lettres citoyens, & cela pour atténuer l'enthousiasme des économistes, dont les écrits échauffaient un peu trop les têtes sur le bien public.

L'aventure de M. Delisle en ce même temps, est d'une autre espèce. Deux Magistrats, dévorés du zèle de la maison du Seigneur, & des plus éclairés qui soient au Parlement, allaient à la découverte des ouvrages de philosophie. En peu de temps ils en achetèrent pour quinze mille francs & les firent brûler, espérant par-là, disaient en plaisantant leurs confrères, racheter les petits péchés de leur jeunesse.

Dans une de leurs tournées, ils trouvèrent la *Philosophie de la Nature*, ouvrage en six volumes, approuvé & imprimé depuis sept ans. Ces deux mots *philosophie* & *nature*, effarouchèrent leur dévotion; l'ouvrage leur parut violemment suspect. Ils achetèrent du libraire Saillant tout ce qui

restait de l'édition : ensuite ils lui empruntèrent le manuscrit sur lequel le livre avait été imprimé ; ce manuscrit, prêté avec confiance à deux Conseillers du Parlement, fut porté à l'Avocat-général du Châtelet, qui dénonça la *Philosophie de la Nature* & son auteur. Cette philosophie, qui était une espèce de Philippique contre les Athées, fut brûlée en place de Greve ; & M. *Delisle*, qui l'avait composée, fut incarcéré dans une des géoles du Châtelet, condamné à un bannissement perpétuel & à la confiscation de tous ses biens.

Cette confiscation de la fortune d'un homme qu'on proscriit, paraît une grande absurdité. On lui ravit son honneur & sa patrie ; mais n'ayant point de raison pour le faire mourir par la main du bourreau, on veut le faire mourir de faim. N'a-t-on jamais réfléchi qu'en le privant de sa fortune, on lui met tout-à-la-fois & le désespoir dans le cœur & le poignard à la main pour assassiner s'il n'est pas honnête homme, ou pour s'assassiner lui-même s'il a du courage, comme disent les philosophes ; ou s'il manque de courage, comme disent les théologiens.

Le Parlement de Paris réforma le jugement du Châtelet, & rendit à la société, à sa patrie, à tous les droits de citoyen M. *Delisle*, qui, en sortant de prison, se re-

tira pendant quelque temps à Ferney auprès de Voltaire. (29)

Le vieux philosophe goûtait le plaisir de donner la retraite à un homme de lettres persécuté, lorsque *Joséph II*, déjà célèbre en Europe autant par ses grandes vues que par la simplicité de sa conduite, passa près de Ferney. Il ne s'y arrêta point, & l'on en fut prodigieusement surpris. Dans leur étonnement, tous les hommes de lettres se demandaient : Pourquoi ce Souverain n'a-t-il pas vu le philosophe ? Dans tous les temps, les grands hommes qui sont très-rares, ont toujours aimé, quand ils en ont trouvé l'occasion, à se voir, à s'entretenir.

Si Voltaire eut quelques regrets de ne pas voir chez lui *Joséph II*, il n'en témoigna rien ; & il est très-vrai que s'il vivait encore, il se réjouirait en voyant cet Empereur faire dans ses Etats une partie des grandes réformes, que pendant plus de cinquante ans, il n'avait cessé d'indiquer & de demander.

L'honneur de recevoir ce Souverain l'eût sans doute flatté ; mais cet honneur l'eût-il autant flatté que les hommages qu'il reçut, l'année suivante, au milieu de Paris ? Hommages bien propres à démentir le proverbe qui dit que *nul n'est prophète dans sa patrie*.

---

## CHAPITRE XXV.

*Du retour de Voltaire à Paris : de sa  
Confession & de son Couronnement.*

---

A N N É E S

D E

1777—à—1778.

---

**V**OLTAIRE absent de Paris depuis près de trente ans, touchait à sa quatre-vingt-quatrième année. Sa figure ressemblait à celle du temps; sa voix sombre, mais majestueuse, & d'un volume prodigieux, était celle d'un homme chargé de deux siècles. Encore occupé de grands ouvrages, il vivait libre & heureux au milieu d'une peuplade qu'il avait formée, & dont chaque jour il recevait les bénédictions.

En 1777, il maria à M. le marquis de *Villette*, qui était à Ferney, & qui jouissait à Paris d'une fortune très-considérable, Mlle. de *Varicour*, fille d'un très-bon gen-

un homme du pays de Gex. Il avait pour cette Demoiselle , élevée sous ses yeux , la tendresse d'un pere : sa beauté & la douceur de son caractère , lui méritèrent le surnom de *Belle & bonne* , surnom qu'elle porte encore , & dont elle est encore digne. Quant au marquis de *Villette* , on sait que Voltaire l'aimait : c'était l'homme qui , à son gré , possédait le mieux les charmes de la causerie. Il retrouvait dans son commerce cet esprit facile & cultivé , qui lui rappelait la société des *la Fare* & des *Chaulieu*.

Dans le cours de la même année , Voltaire avait envoyé à Paris deux tragédies , *Irene* & *Agathocle*. Les acteurs ne pouvaient s'accorder pour les rôles : cette méfintelligence , qui en retardait les représentations , l'impatientait ; & l'on sait que la patience dans les petites choses n'était pas une vertu du philosophe. 1777.

Cédant tout-à-coup aux différentes voix qui l'appelaient à Paris , à celle de *Belle & bonne* , qui devenue marquise de *Villette* , était peut-être bien-aise d'y aller jouir de sa fortune , à la voix de ses amis , la plupart très-âgés , & curieux de le revoir avant de mourir , & peut-être cédant encore plus à la gloire de se voir encore applaudi sur le premier théâtre de l'Europe ; il part au milieu de l'hiver le plus rude , & au mo-

1778  
10 Févr.

ment qu'on ne l'attend pas il se trouve à Paris. C'était hasarder sa vie. (30)

En descendant de voiture, accablé de fatigue; mais entraîné par l'amitié, par ce sentiment qui l'a toujours dominé, il va à pied, malgré les rigueurs du froid, chez M. le comte d'*Argental*, auquel depuis quarante ans il ne donnait d'autre nom que celui d'*Ange tutélaire*. C'était un besoin de son ame de revoir & d'embrasser cet ancien ami.

En peu d'années on avait vu à Paris les Rois de Danemarck & de Suede, l'Empereur; & il est très-vrai que l'arrivée de ces Souverains y avait fait une sensation beaucoup moins vive que l'apparition de Voltaire. Dans les promenades, dans les cafés, à tous les spectacles, on ne parlait que de lui. Tous les gens instruits, en s'abordant, se disaient avec joie, il est ici; l'avez-vous vu? comment se porte-t-il? comment pourra-t-on le voir?

L'Académie Française arrêta une députation; &, contre son usage, au-lieu de deux députés, elle en nomma trois, à la tête desquels était M. le Prince *Beauveau*. L'Académie, en grande partie, suivit ses députés.

Les Comédiens Français allèrent aussi lui rendre leurs hommages. Voltaire répondit à leur compliment : *Jé ne vis, Messieurs, que*

*que par vous & pour vous.* Mlle. *Clairon*, en l'abordant au milieu d'une nombreuse assemblée, se mit à genoux. C'était une prêtresse d'*Apollon*, qui adorait son dieu.

La plupart des Ministres l'envoyèrent visiter : un grand nombre de Seigneurs & de Dames attachés à la Cour, s'empressèrent d'imiter cet exemple. Tous les hommes de lettres s'en firent un devoir. Pendant longtemps le philosophe fut le sujet de toutes les conversations ; les saillies dont les siennes étaient semées, passant de bouche en bouche, devenaient chaque jour les bons mots de toutes les sociétés. Madame la Duchesse de \*\*\*, à qui il présenta *Belle & bonne*, le félicitait de l'avoir mariée. “ Je m'en félicite aussi, répond le philosophe ; car j'ai fait deux heureux & un sage. ”

M. *Franklin*, ministre plénipotentiaire des Provinces-Unies de l'Amérique, l'un des grands hommes du siècle, & le premier philosophe qui ait jetté les fondemens de la liberté d'un peuple entier, vint le voir. Son perit-fils était avec lui : “ Mon fils, lui dit-il, mettez-vous à genoux devant ce grand homme. ” Le jeune homme se prosterne & demande sa bénédiction. Voltaire lui pose la main sur la tête & prononce ces deux mots : *Dieu & la liberté.*

Ce fut dans ces jours d'hommages, que

Aa



la santé éprouva un dérangement. L'alarme fut bientôt dans Paris, & cette alarme redoubla, lorsque *Tronchin*, son médecin, fit annoncer par le *Journal*, que ceux qui allaient le voir, seraient bientôt les témoins & les complices de sa mort.

Le danger se dissipa; mais d'autres craintes succéderent à ces premières alarmes. Le bruit se répandit que l'Archevêque de Paris faisait des instances auprès de *Louis XVI*, pour solliciter le départ de Voltaire. On ajouta bientôt que M. *Seguier* avait ordre de le dénoncer au Parlement. Ce que nous osons assurer, c'est qu'au bruit de cette dénonciation, une Dame court chez l'Avocat-général. "Pensez, lui dit-elle, que le Parlement se déshonorera, s'il inquiète ce grand homme que tout Paris idolâtre, & que vous vous déshonorerez vous-même, en servant d'instrument à cette persécution." M. *Seguier* rassura la Dame sur ses craintes, mais en lui ajoutant que si la Cour l'ordonnait, il ne pourrait se dispenser de faire son devoir.

Cependant Voltaire, quoique malade, recevait chez lui les acteurs & les actrices qui devaient représenter *Irene*. C'était devant son lit qu'on en faisait les répétitions. "Est-il vrai, lui demande un jour madame *Vestris*, que vous avez retouché mon rôle? — Il est très-vrai, répond le phi-

„ losophe , que j'ai travaillé pour vous  
 „ toute la nuit comme un jeune homme de  
 „ vingt ans. „ La vérité est , qu'il avait  
 passé la nuit à refaire le cinquieme acte  
 d'*Irene*.

Dans une des répétitions de cette tragédie , Voltaire se brise un vaisseau dans la poitrine. Le crachement de sang , qui survint , fit craindre pour sa vie. Au bruit de cet événement , le jeune abbé de *Tersac* , curé de St. Sulpice , accourt pour catéchiser le vieux philosophe. On ne l'admet point à le voir. Le lendemain il se présente de nouveau ; & il y eut ordre de le laisser entrer.

„ Vous me faites honneur , lui dit Vol-  
 „ taire en le recevant ; j'ai du plaisir à voir  
 „ un pasteur , né bon gentilhomme , qui  
 „ instruit ses paroissiens en apôtre , qui sou-  
 „ lage les pauvres en pere , & qui fait les  
 „ occuper en homme d'Etat. „ Le curé  
 répond au compliment par de profondes ré-  
 vérénces , & se retire après avoir témoigné  
 au philosophe l'intérêt qu'il prend à sa santé.

Cependant ce grand empressement du Curé le montrait capable d'un coup de zele , & ce fut pour le prévenir , que Voltaire reçut un abbé *Gautier* , qui vint s'offrir pour le confesser. Ce M. *Gautier* commença son ministère de confesseur par se mettre à genoux devant le philosophe : c'é-

tait un hommage qu'il rendait au grand homme : Voltaire le relève poliment & demande à se confesser publiquement , ainsi que cela se pratiquait dans les premiers siècles de l'église.

L'abbé *Gautier* se refuse à cette confession publique , sous prétexte que cela le compromettrait : il exige même avant de l'entendre une déclaration de ses sentimens, & lorsque le philosophe eut fait cette déclaration, qui était la profession de foi d'un véritable catholique romain , l'abbé *Gautier* voulut encore en conférer avec l'Archevêque.

Le philosophe consentit à cette démarche ; sa déclaration fut trouvée insuffisante. L'Archevêque en exigea une pardevant notaire, dont il donne le modèle, & qui commençait ainsi. *Nous confessons avoir malicieusement blasphémé la divinité de Jesus-Christ.* En lisant ce début, Voltaire recule d'effroi & congédie l'abbé *Gautier*, en disant : *c'est assez pour aujourd'hui, n'ensanglantons pas la scène.* Ces paroles avaient rapport à son crachement de sang.

Tout fut traité dans le secret entre le philosophe & l'abbé *Gautier*. Cependant Voltaire n'était pas fâché que dans le public on crut qu'il s'était confessé. Il répondit même à ceux qui lui en parlèrent, *si j'étais sur les bords du Gange, il me faudrait mou-*

*rir en tenant à la main la queue d'une vache.*

Quelques jours après j'allai le voir, & au moment où j'entrai dans sa chambre, il me cria : *On ne me jettera pas à la voirie, car je me suis confessé à M. l'abbé Gautier.* On ne parla dans Paris, pendant plusieurs jours, que de cette prétendue confession, & les plaisans ne tarderent pas à chançonner & le confessant & le confessé.

Ce fut le lendemain de cette cérémonie qu'il recommença les répétitions d'*Irene*, dont il n'avoit pas trop bonne opinion, & c'est à ce sujet qu'il disoit plaisamment : *Il serait triste pour moi de n'être venu à Paris que pour être confessé & sifflé.*

On étoit déjà à la sixième représentation <sup>30 Mars.</sup> de cette tragédie, & il n'avoit pu y assister. Cependant à chaque représentation le public le demandait. Ses amis & l'empressement général le décidèrent à y venir. La maladie à laquelle il venoit d'échapper, dangereuse dans tous les âges, & ordinairement mortelle au sien, ajoutoit à l'intérêt qu'on prenoit à lui, & rendait sa présence plus chère au public assemblé pour le voir.

Deux sentinelles furent posées à la porte de la loge des Gentilshommes de la chambre du Roi, où il étoit avec *Belle & bonne.* A peine y fut-il entré que les spectateurs se leverent, les uns entraînés par le plaisir de

le mieux voir, les autres par le respect qu'ils croyaient devoir à un philosophe qui remplissait l'Europe du bruit de son nom & de sa gloire. Ce fut là le premier hommage qu'il reçut du public.

A cet hommage succéderent les battemens de mains, avec les clameurs d'une joie excessive, & qui eût paru immodérée, si elle n'avait eu pour objet un homme unique sur la terre. Ce fut du milieu de ce concert d'applaudissement qu'on entendit de tous les coins de la salle mille voix crier & répéter : *qu'on lui porte une couronne.*

Le Sr. *Brisard*, cet acteur si intéressant dans les rôles de Pere, & si noble dans ceux de Grand-Prêtre, obéissant à la voix publique, alla le couronner. La modestie du philosophe se refusa long-temps à cet honneur, le premier en ce genre qu'on eut encore vu en France; pendant ce combat de refus & d'instances qu'on lui faisait pour accepter la couronne, on répétait à grands cris, *c'est le public qui l'envoie.*

Les transports d'alegresse continuerent presque sans interruption l'espace de quatre heures & se varierent en cent façons. Chaque spectateur exprimait son plaisir à sa manière; les uns l'exhalaient par des *Vive M. de Voltaire!* — *Vive le Sophocle Français!* — *Vive notre Homère!* Les autres exprimaient leurs hommages en criant :

*Honneur à l'homme unique ! — Au Philosophe qui apprend à penser !* Il était des momens où l'on n'entendait que le bruit confus de mille voix, qui rendaient gloire à l'homme universel.

Pendant la représentation d'*Irene*, le public entraîné comme malgré lui par le plaisir de le posséder, & se livrant sans réserve au sentiment de son admiration, interrompit plusieurs fois les acteurs pour crier, *Gloire au défenseur des Calas, gloire au Sauveur des Sirven & des Montbaili*. Dans l'excès de la joie dont tous les cœurs étaient pleins, des hommes raisonnables versaient des larmes d'attendrissement, tandis que des Dames debout dans leurs loges, & dans les transports de l'ivresse commune, levaient les mains vers lui, comme vers un être qu'on vénère & qu'on invoque.

L'historien qui décrit cet événement, était présent : il s'était rendu au spectacle, non pour voir Voltaire, c'est un plaisir qu'il lui était permis de goûter quelquefois ; non pour applaudir, sa voix eût été perdue dans la foule, mais uniquement pour être témoin de l'impression que la présence du philosophe devait faire sur cette portion pensante de la nation réunie à ce spectacle : & tandis que tous les yeux étaient avidement fixés sur lui, ceux de l'historien parcouraient toutes les attitudes, observaient toutes les phy-

sionomies, & il avoue qu'il n'en vit aucune qui ne portât l'empreinte d'une ame ivre de plaisir.

Jusques-là ce fut l'hommage du public. Les comédiens lui en réservaient un autre, mais d'un genre nouveau, & auquel ni le public qui devait en être le témoin, ni le philosophe qui devait en être l'objet, ne s'attendaient pas. C'était l'inauguration solennelle de sa statue.

Entre les deux pieces la toile se leve, & l'on voit au milieu du théâtre le buste de Voltaire, sculpté par *Caffieri*, & posé sur un piédestal. Tous les acteurs & les actrices, chacun avec son habit de caractère, groupés en demi-cercle autour de la statue, tenaient à la main une couronne de laurier. Après qu'ils eurent fait retentir à plusieurs reprises la salle du nom de Voltaire, Madame *Vestris* s'avança sur le bord du théâtre, & lui adressa des vers, qui furent récités deux fois, & à chaque fois les acclamations redoublerent. Ensuite chaque acteur passant & s'inclinant devant la statue, lui mettait sur la tête une couronne de laurier; & à chaque couronne les spectateurs confirmant cette inauguration, s'écriaient, *c'est le public qui la donne.*

Dans l'histoire de la philosophie & des beaux arts, cette époque sera à jamais mémorable. Ce fut pour les hommes de lettres

tres un jour solennel. C'était leur pere qu'on couronnait. Dans la célébration des fêtes d'*Apollon*, les Grecs pouvaient mettre plus d'appareil, plus de magnificence, mais ils n'y assisterent jamais avec plus de piété, plus de plaisir, & n'y montrèrent jamais autant d'alégresse que Paris en montra le jour du couronnement de Voltaire.

Cette cérémonie qui semblait tenir d'un culte religieux, était achevée, & l'ivresse durait encore. Le public ne pouvant se rassasier de le voir & de l'applaudir, l'accompagna au bruit des éloges & des actions de grâces. Pendant la route, les uns précédant la voiture criaient : *Vive l'Auteur de Zaire & d'Alzire* ; ceux qui suivaient, répondaient : *Vive l'Auteur de Sémiramis & de Brutus*. Les uns célébraient l'Auteur de *Mérope* & de *Mahomet* ; & les autres faisaient retentir les airs des noms de *Gingiskan* & de la belle *Adélaïde*. Tous les chefs-d'œuvre du philosophe furent passés en revue : on n'oublia ni *Œdipe*, ni *Tancrede*, ni *Oreste*, ni le chantre de *Henri IV*, ni l'historien de *Louis XIV*, ni l'ami de *Frédéric III*.

La cour de l'hôtel du marquis de *Villette*, chez qui logeait Voltaire, était remplie d'admirateurs qui l'attendaient. C'est là qu'on osa rendre publiquement hommage au pere immortel de la *Pucelle d'Orléans*.

Bb



Lorsqu'on l'eut descendu de voiture, il se tourne vers le public, qui faisait encore retentir les airs de ses acclamations : il le remercie des honneurs qu'on lui a rendus, & de *la gloire*, ajoute-t-il, *sous le poids de laquelle je vais expirer.*

Il est très-utile de remarquer que le public dont on parle ici, ne ressemble en rien à cette canaille effrénée & licencieuse, aveugle en ses hommages comme dans ses fureurs, qu'on appelle improprement le peuple, & qui n'en est que la lie & le rebut. Ce fut un pareil public qui sous *Louis XIV* insulta aux funérailles du grand *Colbert*, qui en 1588, agité par le fanatisme dont ses prêtres l'avaient enivré, chassa du Louvre *Henri III* son roi légitime, en criant : *Vive le duc de Guise*, & en jonchant de fleurs les rues par où passait ce Prince criminel. Ce fut encore un semblable public qui sous *Charles VI* remplit plusieurs fois Paris de sang & de carnage en criant : *Vive le duc de Bourgogne*, qui n'était qu'un lâche assassin.

Le public pour qui Voltaire, le jour de son couronnement, fut en quelque façon un objet de culte, était composé de personnes instruites, ayant à leur tête des Princes de la Famille Royale, des Princes du sang, tous les Ministres, tous les Ambassadeurs, des Ducs & Pairs, des Dames de la plus haute distinction, des Membres de toutes les Aca-

démies, enfin tous les hommes cultivant les bonnes lettres.

Le lendemain de ce couronnement, on disoit, les Rois ont droit d'être jaloux de tant d'honneurs rendus à un simple particulier. Ceux qui parlaient ainsi, ne savaient donc pas que les Rois ont d'autres hommages, & non moins flatteurs, à attendre, lorsqu'à l'exemple de *Louis XVI*, ils rendent heureux les peuples que les philosophes éclairent, & qu'en les éclairant ils rendent plus soumis aux loix & moins dangereux aux Souverains mêmes.

Une vérité bien triste, mais dont l'histoire en est une longue preuve, c'est que le bien que font les Rois est rarement de durée. Le bonheur dont jouirent les Français sous *Henri IV*, passa avec le regne de ce bon Roi : après lui la France fut opprimée, déchirée & malheureuse. Le bien au contraire que fait un philosophe, devient tôt ou tard un bien général. Une vérité utile qu'il a révélée, souvent en hasardant sa vie, tout au moins son repos, voyage de pays en pays, laisse infailliblement sur la route des traces de son passage, & finit toujours par s'établir quelque part. (31)

Voltaire n'a point formé de secte, ainsi que de leur vivant en formerent les *Descartes*, les *Mallebranche*, les *Calvin*; les *Luther*, & autres, qui ont eu de leur

temps encore plus de renommée que de véritable réputation ; mais il a créé une nouvelle génération d'hommes , ce qui vaut beaucoup mieux , & cette génération se perpétuera de siècles en siècles , parce qu'elle se nourrit de vérités utiles , & non d'opinions.

*Descartes* , à qui l'Europe doit encore plus qu'à *Newton* , passa sa vie à fabriquer des systèmes & à combattre des chimères. *Voltaire* a consumé la sienne à détruire de grandes erreurs qui corrompaient la morale. C'est aux lumières qu'il a répandues qu'on doit en grande partie le bien qui s'opère des sources de l'Oby à l'embouchure de la Garonne , & qui avec le temps s'opérera de ce fleuve à l'embouchure du Tage & de l'ancien Boëtis.

Soixante & dix ans de travaux employés à amuser , à corriger , à instruire les hommes , justifient pleinement l'enthousiasme qu'on fit éclater le jour de son couronnement. (32)

Un Curé de Paris avait en 1770 prêché contre la statue qu'on lui avait élevée. Celui de St. André-des-Arts crut devoir à son tour prêcher contre ce couronnement. Autrefois un pareil sermon eût été un événement dont tout Paris se fût fort occupé ; mais il fut fait à pure perte. On n'en parla pas , tant les hommes & les femmes d'aujourd'hui sont instruits & raisonnables.

## CHAPITRE XXVI.

*De la mort de Voltaire , de son enterrement & de sa religion.*

A N N É E

1778.

**P**ARIS & son tumulte commençaient à être à charge à Voltaire, cassé de vieillesse & de décrépitude : les honneurs dont on l'avait en quelque façon rassasié, laissaient dans son cœur, un vuide que l'étude, le travail & le plaisir de revoir sa peuplade heureuse pouvaient seuls remplir. Ses vassaux soupiraient après son retour ; & sur ce qu'on leur dit qu'une strangurie retardait son départ, ils s'offrirent de venir le prendre à Paris, & de le porter, le long de la route, sur leurs épaules dans une petite chambre.

Cependant ses amis le pressaient de s'établir à Paris : il cede un moment à leurs instances, achete un hôtel, où l'utile & l'agréable se trouvaient réunis, & s'en repent

Bb 3

presqu'aussi-tôt. Le plus fort obstacle à son départ pour Ferney, étaient les liens qu'il avait à rompre. Le bonheur de *Belle & bonne*, en laquelle il s'était accoutumé à voir la nature & la vertu personnifiées, faisait le sien. L'habitude de vivre avec elle, d'en recevoir les soins & les innocentes caresses, semblait la rendre nécessaire à son existence. Sans elle il ne croyait pouvoir être heureux.

Dans ces temps d'irrésolution, il vint à l'Académie Française : pour donner à cette compagnie une émulation & une utilité qu'elle n'a peut-être jamais eues, il proposa un travail sur la langue, celui de consacrer, d'une manière invariable, & par des exemples tirés des meilleurs auteurs classiques, la valeur & l'acception de chaque mot français. C'était le moyen d'avoir, en peu de temps, un bon Dictionnaire.

Chaque Académicien devait être chargé d'une lettre. Il prit pour lui la lettre *A* : un travail forcé, & le café dont il fit alors un grand usage, lui ôtèrent entièrement le sommeil. L'effervescence de son sang allait en augmentant : pour le calmer, on lui conseilla l'usage de l'opium ; mais une trop forte dose qu'il en prit, ne fit qu'accroître l'insomnie, à laquelle succéda bientôt un accablement léthargique.

Déjà il était mourant, lorsqu'on lui an-

nonce que M. le comte de *Lally Tolendal* a obtenu la cassation de l'arrêt qui fit mourir, sur l'échafaud, le général *Lally*, son pere. Cette nouvelle l'arrache un moment à sa léthargie, & il répond à M. de *Tolendal*, par un billet dont voici la substance : *Je vois que le Roi est juste, & je meurs content.* Ce billet est le dernier qu'il dicta.

L'assoupissement était entier & continu : il ne parlait plus, & semblait ne rien entendre. Le Curé de St. Sulpice, & l'abbé *Gautier*, son prétendu confesseur, avertis l'un & l'autre du danger, furent admis à le voir, en présence de sa niece, de ses neveux & de ses amis.

Le Curé s'approche du chevet du mourant, & lui demande, s'il croit en la divinité de Jesus-Christ. Le philosophe ne l'entendit pas, ou s'il l'entendit, ne daigna pas répondre. Le Curé profite de ce silence pour justifier, auprès des parens & des amis présens, une pareille demande : " Comme, „ dit-il, dans les ouvrages qu'on lui attribue, la divinité de Jesus-Christ est fortement attaquée, je crois devoir m'assurer „ de ce point de croyance. „

M. le marquis de *Villevieille* prend alors la parole ; & persuadé qu'il ne sera point entendu, crie à l'oreille du moribond : „ Voilà M. l'abbé *Gautier*, votre con-

„ fesseur ; „ & le philosophe , au grand étonnement des assistans , répond : *M. l'abbé Gautier ! mon confesseur ! faites-lui bien mes complimens.*

On lui annonce ensuite M. le Curé : le mourant lui tend la main , prend la sienne , & se souleve à demi pour l'embrasser. Ce geste , cette attitude , cette caresse , tout cela ne semblait-il pas dire : Monsieur , ne me tourmentez pas , laissez-moi mourir tranquille. Mais le Curé lui demande de nouveau , & d'un ton assez mal assuré : “ Monsieur , reconnaissez-vous la divinité de „ Jesus-Christ ? „ Alors le philosophe expirant , ayant la main ouverte , & le bras tendu , comme pour repousser le Pasteur , s'écrie d'une voix haute & ferme : *Au nom de Dieu , Monsieur , ne me parlez pas de cet homme.* Ce sont là les dernières paroles de Voltaire : nous les avons recueillies de ceux mêmes qui étaient présens : elles renferment , comme on voit , la profession de foi d'un pur théiste , qui borne sa créance en un seul Dieu.

S'il est des circonstances où l'emploi d'historien soit à charge , où la vérité soit pénible à dire , c'est au moment où nous écrivons ce détail ; & nos lecteurs doivent sentir combien il doit nous coûter de rapporter une réponse , dont tous les francs pensans se réjouiront infiniment , mais qui

certainement est très-propre à faire frémir des milliers de Chrétiens.

Le Curé de St. Sulpice, sans doute, effrayé lui-même de la réponse du philosophe, se retire, & va annoncer aux prêtres de son Clergé, que Voltaire meurt comme il a vécu, qu'il ne l'entertera pas, & que si des ordres supérieurs l'y forcent, il le fera exhumer pendant la nuit. Ce propos n'a rien de vraisemblable, mais il est très-vrai; & comme il a été tenu publiquement, nous avons cru devoir le rapporter.

Nous devons aussi à la vérité de réfuter un bruit populaire qui courut alors : c'est celui qui portait, qu'au moment où le Curé fut sorti, le philosophe leva la tête, & que la main appuyée sur le chevet; il prononça ces quatre vers :

- » Tandis que j'ai vécu, l'on m'a vu hautement
- » Aux badauts effarés dire mon sentiment.
- » Je veux le dire encor dans les royaumes
- »       sombres.
- » S'ils ont des préjugés, j'en guérirai les ombres.

L'anecdote est fautive, ainsi que la plupart de celles qu'on débita alors, & qui ont été imprimées depuis. Ces vers existaient depuis dix ans, & Voltaire était plein de santé lorsqu'il les fit. Les prononcer sur les bords du tombeau eût peut-être été une fanfaronnade. Ce qu'on est en droit d'assu-



31 Mai. rer, c'est que Voltaire mourut paisiblement, avec la résignation & le calme d'un philosophe qui se rejoint au grand Etre.

On peut encore assurer que la plupart des Curés de Paris blâmerent leur confrere, dont l'inexpérience était celle d'un jeune prêtre, & dont le zele était celui d'un séminariste. Le Curé de St. Roch, homme sage & vertueux, qui a blanchi dans le saint Ministère, & qui l'a honoré dans toutes les circonstances d'une longue vie, disait, en parlant de Voltaire mourant, que *ce n'était pas une conversion à faire, mais une conversion à escamoter, & qui eût fait honneur au Clergé.*

Ce propos qui semble n'être que plaisant, renferme un grand fonds de raison, si l'on considère que tous les jours les Curés de Paris, & sans la moindre difficulté, enterrent des hommes gangrenés de vices, qui n'ont eu aucune des vertus de Voltaire, & qui n'ont été connus, dans le monde, que par l'éclat ou de leurs rapines, ou de leurs débauches.

Le jour de la mort de Voltaire fut, pour les hommes de lettres, un jour de deuil & d'accablement ; ils ne s'abordaient que la tristesse sur le front. Leur langage était celui de la douleur, & leurs regrets, ceux d'une nombreuse famille qui perd un chef qu'elle adore. Ce fut aussi le temps de la vengeance

du Clergé ; mais , comme l'on dit , il est de saintes vengeance , ainsi que de saintes coleres.

On pouvait contraindre le Curé de saint Sulpice à inhumer Voltaire , qui , né dans le sein du christianisme , n'avait jamais , dans le cours de sa vie , rompu aucun des liens extérieurs , par lesquels un catholique tient au giron de l'église. Nulle censure ne l'en avait séparé ; mais on soupçonna que le jeune Curé ne cherchait qu'à faire un éclat pour se donner de la célébrité , & l'on ne voulut pas lui en laisser le plaisir. La prudence des philosophes prévint le zele des prêtres : on embauma le corps de Voltaire : on obtint un ordre pour le sortir de Paris ; & pendant la nuit , on le porta dans une chaise de poste , chez les religieux de Sellieres , dont son neveu *Mignot* était abbé.

Quant à son cœur , donné à *Belle & bonne* , il fut enchâssé dans un cœur de vermeil , porté à Ferney , scellé dans un sarcophage qu'on éleva dans la chambre où il travaillait , & sur la porte de laquelle on lit cette inscription :

*Son cœur est ici , & son esprit partout. (33)*

La sépulture de Voltaire , chez des moines de la campagne , était peu convenable à un philosophe. Né Anglais , il eût peut-

être, ainsi que *Newton*, été inhumé à côté des Rois; & nous osons dire que Voltaire en était encore plus digne qu'*Isaac Newton*, si le degré des honneurs accordés à la cendre de deux hommes célèbres, doit se mesurer sur la somme & la nature du bien qu'ils ont fait au genre humain.

Les Curés & les Prêtres du voisinage de l'abbaye de Sellieres, aussi éclairés que celui de St. Sulpice, accoururent aux funérailles de Voltaire, se refusèrent à toute rétribution, & lui rendirent généreusement en regrets & en prières, tout le plaisir qu'ils pouvaient avoir pris à la lecture de ses ouvrages.

L'Evêque de Troyes, le bon M. de *Barrai*, dépêcha une défense d'enterrer Voltaire; mais lorsque ses ordres arrivèrent, la cérémonie était achevée. Le Prieur des religieux, homme de sens & d'esprit, répondit au Prélat qu'il n'avait fait à l'égard de Voltaire, que ce qu'il avait cru être en droit de faire; & que s'étant conformé aux loix, en lui accordant la sépulture, il n'avait rien à craindre des loix.

Le Prélat, peu content de cette réponse, jeta un interdit sur la chapelle où l'on avait inhumé le philosophe. Les hommes de lettres, qui au milieu de leur douleur, regardaient cet interdit comme une vengeance puérile, disaient hautement qu'on avait mis trop d'importance à cette sépulture ecclé-

gaistique. Ils auraient voulu, que sur le refus du curé de St. Sulpice, on eût simplement inhumé Voltaire dans un caveau; ou que, suivant les rits anciens, on l'eût brûlé & conservé ses cendres. Ce serait, disaient-ils, un moyen sûr pour apprendre aux Evêques qu'il importe aussi peu à un philosophe après sa mort, de pourrir dans le trou d'une église que dans une fosse faite en rase campagne.

En effet, si parmi les hommes de lettres, l'usage s'introduisait de demander par leur testament de n'être enseveli, ni dans l'église, ni dans un cimetière; le clergé serait peu tenté de faire de ces refus, qui aujourd'hui semblent être sans conséquence, mais qui naguère entraînaient une certaine diffamation. Rien ne corrige tant les hommes de leurs bêtises, que de leur faire sentir qu'on peut se passer d'eux.

La mort du célèbre & misanthrope *Roussau* suivit de près celle de Voltaire. Ses obsèques ne donnerent aucun embarras. M. de *Girardin*, chez qui il était mort à Ermenonville, le fit porter dans une petite île près de son château. On lui éleva, dans cette île, au milieu des peupliers, un mausolée qui devint bientôt un objet de curiosité pour les étrangers, & de vénération pour ses partisans. 1 Juillet.

Le refus de sépulture fait à Voltaire, que deux mois auparavant on avait couronné,

attira à la France, de la part des Anglais, le reproche d'être une nation frivole & inconséquente. Ce reproche était injuste, si l'on considère que son couronnement fut l'ouvrage de la nation pensante & éclairée, & que l'affront fait à sa cendre, fut celui de cette partie de la nation qui n'est ni éclairée ni pensante, & que les Cours des Parlemens répriment de temps en temps, pour qu'elle ne soit pas dangereuse. Voilà ce que les hommes de lettres français répondirent aux Anglais. Nous avouons que cette réponse est un peu forte : aussi ne l'approuvons-nous pas, & nous laissons à ceux qui sont plus instruits que nous, à dire en quoi elle est conforme ou opposée à la vérité historique.

On doit rapporter ici une chose singulière, mais sans vouloir en pénétrer les motifs : c'est la défense que le Gouvernement français fit d'annoncer la mort de Voltaire. Il fut défendu aux auteurs des gazettes étrangères d'en parler. Les comédiens français eurent aussi ordre de suspendre la représentation de ses tragédies ; & cet ordre fut levé aussi-tôt que les regrets des hommes de lettres parurent un peu calmés. Dès-lors les éloges funéraires commencèrent dans toutes les Académies. Parmi ces éloges, on distingua celui du philosophe Roi de Prusse. C'était en effet celui qui contenait moins de phrases & plus de choses utiles.

Un éloge au moins égal à celui de *Frédéric III*, mais d'un genre nouveau, fut celui de *Catherine II*, qui voulut avoir en Russie un château bâti sur le modèle de celui de *Ferney*. Elle voulut aussi avoir la bibliothèque du philosophe, dont la plupart des livres étaient remplis de notes marginales, écrites de sa main. L'adresse de la lettre que cette Souveraine écrivit à ce sujet, mérite d'être connue : elle renferme un grand éloge. *A Madame Denis, niece d'un grand homme qui m'aimait un peu.*

Tant d'honneurs rendus par des Souverains à un philosophe, valaient bien, disaient ses amis, celui d'être mis, après sa mort, dans un coin de l'église de St. Sulpice. Ces Souverains ne voyaient en lui que le bien que ses écrits avaient fait dans leurs Etats, & se mettaient peu en peine de ce que le philosophe français pouvait avoir pensé de tout ce qui arriva à Jérusalem sous la préfecture de *Ponce-Pilate*.

Voltaire n'a plus à craindre la persécution ; ainsi, en terminant le récit de sa vie, nous aurions tort de ne pas dire quelle fut sa religion. Il n'en eût point d'autre que celle de *Platon* & de *Socrate* : sur le culte reçu, il pensait comme le sage *Aristide* & le philosophe *Montesquieu* ; il regardait nos saintes liturgies, & tout ce qui, à juste raison, fait l'objet de nos hommages, com-

De la religion de Voltaire.

me le vertueux *Confucius* regardait les adorations rendues au dieu *Foé* par la lie du peuple Chinois, avec mépris & pitié.

La loi naturelle, qui dit à tous les hommes d'être justes & indulgens, fut son seul & unique évangile. Il employa sa vie à penser & à dire, que moins les hommes ont de préjugés, plus ils ont de vertus sociales; plus ils sont tolérans, doux, affables, plus le séjour de ce monde est agréable. Dès sa première enfance, il se fit gloire d'être philosophe, par la seule raison que la philosophie n'a fait que du bien aux hommes, & a voulu les empêcher de s'égorger quand la théologie faisait verser des fleuves de sang.

La grande ambition de Voltaire fut de vouloir guérir ses contemporains de la rage de se tourmenter pour des opinions. Cette ambition était très-louable; mais malheureusement il mettait au nombre des opinions, nos dogmes les plus sacrés; & s'il désavouait ceux de ses écrits, où il manifestait ouvertement son théisme, c'est qu'il craignait la persécution des gens d'église, & sur-tout celle des gens de loix, que très-mal-à-propos il regardait comme des ignorans dangereux & barbares. Sans cette crainte, disait-il souvent, les deux tiers de la nation parleraient comme j'écris. C'est à cette triste & déplorable dissimulation, ajoutait-il,

taut-il , qu'est réduit en France l'honnête homme qui pense.

Un fait hors de doute & nous ne le rapportons qu'à regret , c'est la réponse qu'il fit à un Lyonnais , qui étant aux *Délices* , parut étonné de lui trouver la Sainte-Bible entre les mains : *Je suis* , lui dit-il , *comme un plaideur qui a un grand procès : j'examine les pieces de ma partie adverse.*

Tous les bons Chrétiens déploreront sans doute avec nous , que la religion de cet homme célèbre ait été différente de celle des *Hylairs* & des *Augustins*. S'il eût pensé comme les *Bossuet* , les *Fénelon* & le bienheureux *Labe* , il eut été l'honneur de l'Eglise Gallicane , comme il sera éternellement la gloire de son siècle & de l'Europe entière.

Tout en disant qu'il voulait mourir dans le sein du Christianisme , il mourut dans la communion du sage *Marc-Aurele* , que Dieu avait abandonné à un sens réprouvé , & dans laquelle mourra certainement l'immortel *Frédéric III* , si Dieu n'a pitié de lui : ce qui nous fâcherait grandement , car nous aimons ce Roi ; nous aimons sa prose , ses vers & ses vertus morales qui , à la vérité , comme on le dit en Sorbonne , ne sont que de brillans péchés.

Tous nos saints Evêques en France , ont

Cc



toujours regardé les différentes professions de foi qu'en diverses circonstances fit Voltaire, comme les singeries d'un vieux incrédule qui, avant de mourir, cherchait à égayer sa philosophie aux dépens des plus redoutables mystères de la religion.

Nous qui ne sommes qu'un membre de l'Eglise écoutante, nous n'avons là-dessus, ainsi que sur tout ce qui peut avoir rapport au salut, qu'une même façon de penser avec nos seigneurs les Evêques, qui sont l'Eglise enseignante : lors donc qu'ils nous assurent que Voltaire a passé sa vie à se moquer d'eux & de la religion, nous ne devons pas hésiter à les croire.

*Fin de la Vie de Voltaire.*

---



---

## NOTES

### *Nécessaires à la Vie de Voltaire.*

---

#### CHAP. I. p. 4. (1) De *Théophile de Viand.*

**J'**AIME ce *Théophile* ; dans mon enfance je me plaçais à lire ses poésies & je pleurais sur ses malheurs. C'était sous *Louis XIII* le poète à la mode, le *Dorat* du temps, un jeune homme de bonne compagnie ; vivant dans une grande familiarité avec les Seigneurs ; & quoiqu'il n'eût aucun titre qui l'attachât à la Cour, il y était bien reçu. Le jeune Roi se plaçait à le voir & à l'entendre. Cette faveur qui n'ajouta rien à sa fortune, fit son malheur. Les Jésuites en devinrent jaloux. *Théophile* crut impunément se moquer d'eux, & il se perdit. Le Jésuite *Gaußin*, confesseur du Roi, fut son ennemi, & travailla en conséquence à l'oreille de son pénitent. Le *Pere Voisin*, confrere de *Gaußin*, le dénonça à la Justice comme impie, débauché & athée ; il obtint un décret de prise de corps contre lui. Les Juges du Châtelet, Juges, à la vérité, subalternes, mais dans tous les temps redoutables aux gens de lettres, le condamnerent à être brûlé vif. *Théophile*, par une fuite précipitée, se déroba.

Cc 2

à cette inique & barbare sentence; on brûla son effigie en attendant de pouvoir le brûler en personne.

Les Jésuites, acharnés à poursuivre leur proie, découvrent qu'il est au Catelet sur les frontières de France. Ils paient chèrement un lieutenant de la Connétablie, leur pénitent, nommé *Leblanc*, pour l'arrêter ? *C'est un athée que nous allons brûler à Paris*, disait *Leblanc* aux curieux tout le long de la route. On l'enterra dans le cachot où avait été plongé *Ravaillac*, l'assassin de *Henri IV.*

Pendant l'instruction d'une procédure criminelle commencée au nom du Jésuite *Voisin*, tous les autres Jésuites se déchaînaient contre le poète *Théophile*. La Cour, les églises, les sociétés particulières retentissaient de ce nom; & ce nom n'était jamais prononcé sans les épithètes de monstre & d'athée. Une légion d'espions fut mise en campagne par eux. Les uns allaient dans les mauvais lieux s'informer si *Théophile* les avait fréquentés, & ce qu'il y avait fait. Les autres répandus dans les cabarets, cherchaient à savoir ce qu'il y avait dit. Le Jésuite *Garasse* imprimait insolemment que *Théophile* était sodomiste & athée. Le Jésuite *Guerin* prêchait ce que *Garasse* faisait imprimer. Voici un échantillon de l'éloquence de cet Orateur évangélique.

» *Lisez, mes freres*, leur criait-il en prêchant,  
 » lisez le Révérend Pere *Garasse*. Je dis que  
 » vous le lisez & que vous n'y manquez pas.  
 » C'est un très-bon livre. *Vous y verrez ces pa-*  
 » *roles*. Maudit sois-tu, *Théophile*, maudit soit

» l'esprit qui t'a dicté tes pensées , maudit soit  
 » la main qui les a écrites , malheureux le li-  
 » braire qui les a imprimées , malheureux ceux  
 » qui les ont lues , malheureux ceux qui t'ont  
 » jamais connu , & béni soit M. le premier  
 » Président , & béni soit M. le Procureur-gé-  
 » néral qui ont purgé Paris de cette peste. Je  
 » dirai après le Révérend Pere *Garasse* , que  
 » tu es un bélétre , que tu es un veau. Que  
 » dis-je ? D'un veau la chair en est bonne bou-  
 » lie , la chair en est bonne rôtie. De sa peau  
 » on en couvre des livres ; mais la tienne ,  
 » méchant , n'est bonne qu'à être grillée. Aussi  
 » le feras-tu demain. Tu t'es moqué des moi-  
 » nes , & les moines se moqueront de toi. »

Ni le Prédicateur *Guerin* , ni ses confreres les  
 Jésuites n'eurent point cette douce consolation.  
*Théophile* prouva , par de bonnes attestations ,  
 qu'il entendait la messe dimanches & fêtes , qu'il  
 observait le précepte de l'abstinence les ven-  
 dredis & les samedis , qu'il jeûnait en carême  
 malgré la faiblesse de sa santé , qu'il faisait régu-  
 lièrement ses pâques conformément à l'usage ,  
 & partant qu'étant bon chrétien il ne pouvait  
 être athée & ne devait point être brûlé.

Ce qu'il y eut d'étonnant dans ce long amas  
 d'horreur , c'est que les Jésuites qui avaient  
 violé toutes les loix divines & humaines , res-  
 terent impunis. Ils eurent même assez de cré-  
 dit , ne pouvant le faire brûler , pour le faire ban-  
 nir. Le duc de *Montmorency* eut le courage de  
 braver cet arrêt injuste & de retirer chez lui  
*Théophile* qui succomba bientôt sous le poids de  
 la persécution qu'il avait essuyée.

On ne peut penser à cette aventure épouvantable, sans sentir au fond de son cœur naître un sentiment de reconnaissance respectueuse pour la maison de *Montmorency*, qui retira dans son sein & consola un homme de lettres infortuné, & sans éprouver quelque plaisir de la destruction de cette société qui avait poursuivi, calomnié, & opprimé cet honnête homme.

CHAP. id. pag. 4. (2) Du Docteur *Richer*, syndic de la Sorbonne.

Tous les gens instruits ont toujours eu un sentiment de respect pour cet honnête homme. Ils savent tous que la France n'a point eu de citoyen plus vertueux. Quel Français en effet n'estimerait pas un homme qui de la part des évêques, des courtisans, des ministres, des moines & de ses confrères en théologie, souffrit des outrages sans nombre, des ignominies de toute espèce pour la cause de nos Rois & de l'Etat.

Le Clergé & la Sorbonne de ce temps-là, pensaient que les Rois étaient dépendans des Papes; & les Papes, comme on sait, avaient réduit quelquefois en pratique cette funeste opinion. *Richer*, après la mort de *Henri IV*, voulut honorer son syndicat de Sorbonne, en maintenant dans un petit écrit sur *la puissance ecclésiastique & politique*, que la tiare ne donne aucun droit à celui qui en est coëffé, d'ôter la couronne à nos Rois.

Rome, dont les partisans étaient nombreux & puissans en France, s'offense d'une pareille doctrine. Tous les moines qui malheureusement

étaient alors comptés pour quelque chose dans l'Etat, embouchèrent la trompette pour crier que *Richer* était hérétique. Les cardinaux du *Perron* & *Joyeuse* voulurent le perdre. La Sorbonne ne pouvant le faire rétracter, le dépouilla du syndicat. Le Pape demandait qu'on l'envoyât à Rome pour l'y juger; le Nonce menaçait de quitter la France si on ne l'y envoyait. Les promesses, les grâces & les bulles étaient prodiguées. En conséquence on tenta plusieurs fois d'enlever *Richer*; on apostâ des assassins pour le poignarder, on l'emprisonna, on le couvrit de boye, & *Richer* se glorifia constamment de tant d'outrages.

*Richelieu* mit la rétractation de *Richer* à prix à la Cour de Rome. Il en obtint un chapeau de Cardinal pour son frère qui, échappé d'un cloître de Chartreux, était monté sur le siège de Lyon. Ensuite, pour avoir cette rétractation, il mit en jeu prières, caresses, menaces. *Richer* échappa à tous les pièges que lui tendit Son Eminence. *Richelieu* ne pouvant réussir, confia cette négociation au Pere *Joseph*, Capucin, son premier satellite, & de tous ses satellites le plus adroit.

*Richer* en conséquence fut invité à dîner chez le Pere *Joseph*, qui tenait à Paris un état de maison très-splendide. Après le dîner il est prié d'entrer dans le cabinet du R. Pere. Là était un Notaire apostolique qui présenta au vieillard une rétractation. Deux assassins paraissent, & lui appuyant le pistolet sur la tête, le forcent à la signer. Peu de jours après *Richer* mourut de chagrin de cet acte de faiblesse, & le Pere Jo-

*seph* qui passait pour ne pas croire en Dieu, institua les *Blénes célestes*, c'est-à-dire, un des Ordres les plus austères que l'enthousiasme évangélique ait enfanté.

M. l'abbé *Mauri* peut demander une statue pour le digne Capucin, instituteur des *Blénes célestes*. Pour moi, si je fais jamais fortune, c'est au docteur *Richer* que j'en veux élever une, comme au véritable défenseur de la patrie : en attendant, je demande à l'Académie Française son éloge.

CHAP. II. pag. 8. (3) De *Thiriot*.

C'est de lui-même que nous tenons la plupart des anecdotes de la jeunesse de Voltaire. Il était un de ses plus anciens amis. Il passa sa vie en bonne compagnie, parlant toujours de littérature avec sagesse, avec goût, & de son ami avec enthousiasme. Il connut presque tous les hommes de lettres de son siècle, & en fut souvent consulté : on le surnomma, le *Mémoire de Voltaire*.

La mémoire de *Thiriot* était en effet un vaste répertoire de toutes les anecdotes, de tous les bons mots, de toutes les choses piquantes, & de tous les vers agréables qu'il avait entendus.

Pendant près de trente ans, *Thiriot* fut le correspondant littéraire de *Frédéric III*, Roi de Prusse. Cette correspondance, dont il fut très-occupé, le laissa dans une grande médiocrité de fortune. Dans tout le cours de sa vie, l'amitié généreuse de Voltaire lui fut d'une grande ressource.

Lorsque

Lorsque Voltaire fut établi à Ferney, *Thiriot* vint y faire un séjour de plusieurs mois. A son retour à Paris, en ouvrant sa malle, il trouve, parmi ses hardes, un rouleau de cinquante louis d'or. Cette espièglerie le rappelle aux générosités de son vieil ami, & ne l'étonne point : il y était accoutumé.

CHAP. id. pag. 12. (4) De *Numa*, ou la *Moïsade*,  
poème de *Roussseau*.

# L A M O Ï S A D E.

**V**OTRE impertinente leçon  
Ne détruit point mon pyrrhonisme :  
Ce n'est point par un vain sophisme  
Que vous surprendrez ma raison,  
L'esprit humain veut des preuves plus claires  
Que les lieux communs d'un Curé.  
Ce fatras obscur de mystères  
Qu'on débite au peuple effaré,  
Avec le sens commun n'est pas bien mesuré,  
La raison n'y peut rien connaître :  
Et quand on les croit, il faut être  
Bien aveugle ou bien éclairé.  
En vain je cherche, & j'envisage  
Les preuves d'une déité,  
J'en conçois l'excellence & la nécessité.  
J'adore en frémissant cette divinité,  
Dont mon esprit se fait une si belle image ;  
Mais quand j'en cherche davantage,  
Je ne trouve qu'obscurité.  
La vérité cachée en un épais nuage,  
A mon esprit confus n'offre point de clarté ;

D d



Rien ne fixe mon doute & ma perplexité.  
 En vain de tout côté je cherche quelque usage,  
 Qui ne se soit jamais du bon sens écarté.  
 De mille préjugés chaque peuple entêté,  
     Me tient un différent langage,  
     Et la raison prudente & sage  
 Ne découvre qu'erreur & qu'ambiguïté.  
 Papistes, Siamois, tout le monde raisonne :  
 L'un dit blanc, l'autre noir, on ne s'accorde point.  
     Chacun dit sa créance bonne.  
     Qui croirai-je, du Talopoin  
     Ou du docteur de Sorbonne ?

Aucun. Mais je demande un sage sur ce point,  
 Qui soit juge sincère, qui n'épouse personne.  
 Ce sera le bon sens qui leur dit en deux mots;  
 Vous êtes tous les deux bien fourbes ou bien fots.  
 Le vulgaire en aveugle à l'erreur s'abandonne ;

Et la plus froide fiction,  
 Marquée au coin sacré de la religion,  
 Des fots admirateurs dont la terre foisonne,  
 Frappe l'imagination.

Les visions mélancoliques  
 Des peuples arrogans soumettent la fierté.  
 Les hommes vains & fanatiques  
 Reçoivent sans difficulté,  
 Les fables les plus chimériques.  
 Un petit mot d'éternité

Les rend benins & pacifiques:  
 Et l'on réduit ainsi le peuple hébété,  
 A baiser les liens dont il est garronné.

Numa, par semblables pratiques,  
 Moïse telles  
 Sut fixer des Hébreux l'esprit inquieté,  
     Romains

Et surprit leur crédulité,  
 En rangeant ses loix politiques,  
 Sous l'étendard de la divinité.  
 Il feignit d'avoir eu sur un mont écarté,  
 Dans un antre  
 Des visions béatifiques.  
 Il fit entendre à ces hommes rustiques,  
 Que Dieu dans son éclat & dans sa majesté,  
 A ses yeux éblouis s'était manifesté.  
 Il leur montra des tables authentiques  
 Livres  
 Qui contenaient sa volonté.  
 Il appuya par des tons pathétiques  
 Un conte si bien inventé.  
 Tout le monde fut enchanté  
 De ces fadaïses magnifiques.  
 Le mensonge subtil passant pour vérité,  
 De ce législateur fonda l'autorité.  
 Et donna cours aux créances publiques,  
 Dont le monde fut infecté.

CHAP. IV. pag. 36. (5) *De la Bastille.*

En parlant ainsi de ce château, nous croyons entrer dans les vues du Gouvernement français. Or quelles peuvent être ses vues? celles certainement de n'y voir que peu de personnes. J'ose même dire de n'y voir personne, & d'être dans le cas de détruire ce monument gothique & infame, qui dépare l'un des plus beaux quartiers de Paris, & qui est d'une dépense extraordinaire.

C'est pour nous conformer à ces vues, que nous avons tâché d'en inspirer l'effroi aux hommes de lettres. La plupart d'entr'eux ne tom-

bent dans ce gouffre, que parce qu'ils n'en connaissent pas toute l'horreur.

Quant aux libellistes, qu'il ne faut pas confondre avec les hommes de lettres, ils méritent pis que la Bastille. C'est à la loi à les poursuivre; & lorsqu'on en aura livré une demi-douzaine à la diffamation, on peut compter sur la retenue des autres.

Nous devons ici au public, de dire que ce château, tout terrible qu'il est, ne ressemble point à cette Bastille, que dans ses mauvaises humeurs a décrite *Linget*. Cet homme, pendant le séjour qu'il y fit, y fut tel qu'il a toujours été dans le monde, insociable, hargneux, ne parlant que pour quereller ceux qui étaient commis aux soins de sa garde, de sa nourriture & de sa santé.

L'ouvrage qu'il publia sur la Bastille, après qu'il en fut sorti, eût fait une très-grande impression sur l'esprit de *Louis XVI*, dont le cœur est bon, s'il eût parlé avec modération & vérité. Mais il mentit en des choses essentielles, comme en celles qui ne le sont pas, & voilà pourquoi son ouvrage fut peut-être sans effet.

Il a menti, en parlant de l'épaisseur des murs qu'il dit être de douze pieds, & qui n'en ont que six.

Il a menti, en parlant de la nourriture des pensionnaires, qu'il a assuré n'être que de quatre onces de viandes. Cela est faux : on peut même assurer qu'ils y seront toujours très-bien nourris, lorsque le Ministre qui a ce département, à l'exemple de celui d'aujourd'hui, daignera y veiller.

Il a menti , en parlant du bois qu'en hiver on donne par jour à chaque pensionnaire.

Il a menti , en faisant entendre qu'on y empoisonne ceux dont on a intérêt de se défaire.

Il a menti , en insinuant qu'on y avait assassiné une personne au-dessous de sa chambre.

Il a menti , en parlant des militaires qui composent l'Etat-Major. Il n'en est aucun parmi eux, qui, avant d'être à la Bastille, n'eut la croix de St. Louis. Il faut être vrai même dans ses vengeances.

Ce qui est certain, c'est que cette Bastille rend l'administration française terrible & odieuse dans toute l'Europe : elle est l'épouvantail des étrangers , qui la regardent moins comme une prison d'état, que comme un cloaque où la vengeance des Ministres entasse sourdement les victimes. La plupart des étrangers ne voyagent en France qu'avec la terreur de ce château, comme on voyage en Espagne avec l'effroi continu de l'inquisition.

Sous le regne actuel, elle n'est plus ce qu'elle était autrefois. Le nombre des pensionnaires entrant ou sortant, se réduit à huit ou neuf personnes par année : au nombre desquelles sont : 1°. Un ou deux criminels que la clémence du Roi a dérobés à la loi & à la mort. 2°. Deux ou trois malheureux, soupçonnés d'avoir tergiversés, en maniant les deniers du Roi, & de la liberté desquels on s'assure, en attendant qu'on les livre, s'ils sont coupables, à la justice ou qu'on leur fasse grace. 3°. Quatre à cinq barbouilleurs de papier, soit disant auteurs.

La Bastille qu'on pourrait aisément suppléer

par un quartier séparé dans les prisons ordinaires, est, comme on voit, d'une bien petite utilité : elle coûte pourtant prodigieusement. En la renversant, le Roi gagnerait un capital à-peu-près de six millions, ou un revenu de cent mille écus que demande la garde d'une dizaine de personnes qui, ma foi, ne valent pas la peine d'une pareille dépense.

CHAP. V. pag. 51. (6) *De Rousseau.*

C'est sous la dictée de *Thiriot*, que l'auteur a écrit le détail de cette entrevue. C'est ainsi que *Voltaire*, à son retour de *Bruxelles*, le lui avait raconté.

CHAP. id. pag. 53. (7) *De la petite-vérole.*

Elle était, en ce temps-là, une maladie dont le nom faisait frémir. Ce qui en avait inspiré l'épouvante, c'étaient les ravages affreux qu'elle fit à Paris, dans les années 1710, 1711, 1715, 1716 & 1720.

CHAP. VI. p. 59. (8) *Du Chevalier de Rohan.*

Nous avons parlé de cet homme d'après l'idée publique. Après son aventure avec *Voltaire*, il se maria & prit le titre de comte de *Rohan*. Voici un couplet qu'on fit sur son mariage, & que nos vieillards se plaisent encore à chanter :

Sans offenser votre sagesse,  
Vous le pouvez, belle comtesse.

Faire cocu ce vieux frippon.  
 Votre propre honneur l'ordonne.  
 Il ne vous ferait qu'un poltron.  
 Couchez avec un honnête homme.

Une chanson n'est pas la preuve d'un fait ; mais elle est toujours la preuve de l'opinion du temps.

Au reste, nous avons sept à huit versions sur les circonstances du démêlé de Voltaire avec le chevalier de *Rohan*. Nous avons préféré le récit de *Thiriot*.

CHAP. id. p. 69. (9) Des détracteurs de la *Henriade* de M. *Roucher*.

La *Henriade* jouissait de toute sa gloire, lorsqu'il a plu à M. *Roucher* d'en faire une Satyre sanglante.

M. le marquis de *Villette* a repoussé l'outrage, en mettant en opposition la critique de M. *Roucher* avec le suffrage du célèbre M. de *Buffon* sur la *Henriade*. Ce contraste piquant d'un grand homme avec l'auteur du poëme des *douze mois*, a excité des éclats de rire au dépens de ce dernier.

Ces rires sont d'autant mieux mérités que M. *Roucher*, dans sa Satyre de la *Henriade*, est resté fort au-dessous de *Fréron* & de la *Beau-melle*, de leur vivant les deux plus insignes détracteurs de ce chef-d'œuvre. Du moins ceux-ci, par des raisons quelconques, justifiaient-ils leurs critiques. M. *Roucher* a dédaigné d'en faire autant. Mais montant sur le parnasse & s'érigeant en juge, (c'était probablement en car-

naval & dans le temps des mascarades) lui dont on ne peut lire quatre bons vers de suite, a prononcé que la *Henriade* n'avait ni plan, ni but, ni intérêt, ni poésie. *Risum teneatis amici.*

On sait que *Fréron* & la *Beaumelle*, ayant fait imprimer sur la *Henriade* un commentaire assez plat, eurent la vanité de se faire graver aux deux côtés de *Voltaire*. L'abbé *Beloney*, en voyant cette caricature, mit au bas ce quatrain,

Entre la *Beaumelle* & *Fréron*  
Le *Jay* vient de placer *Voltaire*.  
Ce serait bien un vrai calvaire,  
S'il s'y trouvait un bon larron.

Pour nous, si nous trouvons jamais le portrait de *M. Roucher*, nous y mettrons cette petite prose un peu moins plaisante que les vers de *M. l'abbé Beloney*.

Quand on a fait le poëme de douze mois, on doit se taire sur la *Henriade* pendant les douze mois de l'année.

CHAP. VII. pag. 75. (10) De l'Histoire de *Charles XII*, & de Madame la comtesse de *Genlis*.

Les oppositions ont toujours quelque chose qui plaît à l'esprit. Celle de *M. de Buffon* avec *M. Roucher* est piquante. En voici une qui l'est encore davantage. C'est celle d'une femme auteur avec un Roi, de Madame de *Genlis* avec le grand-pere de *Louis XVI*, avec le bon, le vertueux, le véridique *Stanislas*.

Nous allons transcrire ce que ce Roi certi-

fait de l'histoire de *Charles XII*, & ce dont il voulut que Voltaire fut instruit par son chambellan M. le comte de *Tressan*.

*M. de Voltaire n'a oublié ni déplacé aucun fait, aucune circonstance intéressante. Tout est vrai. Tout est en son ordre. Il a parlé de la Pologne & sur tous les événemens qui y sont arrivés, comme s'il en avait été le témoin oculaire. — Voyez le certificat de ce Roi à la tête de l'Histoire de Charles XII.*

Madame de *Genlis* n'est point du sentiment du Roi *Stanislas*; & dans un conte, intitulé *les deux Réputations*, elle dit pag. 18, que l'*Histoire de Charles XII est un Roman*.

Lecteurs, choisissez pourtant entre le suffrage d'un roi qui certifie ce qu'il a vu, qui, dans cette funeste tragédie de la Pologne, avait été un principal acteur, & l'arrêt de Madame de *Genlis*, qui n'a rien vu, & qui, soixante ans après ces événemens, donne un démenti formel à Sa Majesté le Roi de Pologne.

Quand on hasarde de pareilles assertions, on devrait tout au moins les appuyer de quelques raisons, bonnes ou mauvaises : cela ne leur ôterait peut-être pas le ridicule, mais cela le diminuerait.

En parlant de Madame de *Genlis*, nous n'envisageons que l'auteur, conservant d'ailleurs pour elle tout le respect qu'on doit à son sexe, à son état, & au nom qu'elle porte.



CHAP. VIII. p. 94. (11) Du Jésuite *Girard* & de la belle *Cadiere*, à propos de la *Pucelle d'Orléans*.

C'est en effet au sujet de cette *Pucelle* que nous avons parlé de ce Jésuite. Douze conseillers du Parlement d'Aix, opinèrent pour le faire brûler ; douze autres le mirent hors de cour. L'arrêt passa *in mitiorem* en 1731, & il ne fut point brûlé.

Était-il coupable ? il y a une bibliothèque entière d'écrits pour & contre lui. La vérité est dans le fond du puits à son sujet, & probablement n'en sortira jamais.

Le vrai de cette aventure, c'est qu'elle fit un très-grand tort à la religion, soit que réellement ce Jésuite *Girard* eût abusé de son ministère de confesseur pour séduire la *Cadiere*, soit que les Jansénistes eussent dressé cette *Cadiere*, pour faire tomber ce Jésuite dans le piège & le faire brûler.

Au reste, dans mon enfance, j'ai vu cette Provençale qui, pour se dérober à la persécution des Jésuites, mena long-temps une vie errante & cachée. D'après l'idée qui m'en est restée, je ne crois pas avoir vu en ma vie de plus belle femme.

Le pere *Vion*, Jacobin, son oncle, l'avait mise en dépôt chez un prêtre nommé *Flouvat*, archiviste de M. *Massillon*, évêque de Clermont ; & c'est de cet honnête ecclésiastique que nous tenons l'anecdote.

CHAP. XI. pag. 125. (12) De *Pirron*.

A chaque tragédie que Voltaire faisait représenter, *Pirron* le régalaît d'une épigramme : il attaqua toujours des chef-d'œuvres par de petits mauvais vers. Après le succès d'*Œdipe*, l'épigramme qu'il lui décocha, était très-mauvaise; mais celle qui suivit le succès de *Mérope*, la fut encore davantage. La voici :

Chez l'histriôn, *Mérope* usée,  
Vers le Pont-Neuf a pris l'effor;  
Et là, par un sor, la rusée  
S'est fait donner cent louis d'or.  
Serre-la bien dans ton trésor,  
Troupe ignorante & mercenaire,  
Car elle fait pleurer encor,  
Non le lecteur, mais le libraire.

CHAP. id, pag. 127. (13) D'un trait de pure charité de la part de *Pirron*.

C'était un grand diseur de bons mots, que ce *Pirron*. Il les enfilait à-peu-près comme *Sancho* enfilait des proverbes. Nous le visitâmes quelquefois dans les dernières années de sa vie. Il avait une gaieté constante; mais que le seul nom de Voltaire troublait toujours. Il ne pouvait entendre ce nom sans entrer en fureur; c'est ce qui avait fait dire que *Pirron* portait sur son nez Voltaire à califourchon : c'était son épouvantail.

Après la représentation de *Mérope*, Voltaire fut envoyé en Prusse par Louis XV, pour né-

gocier avec *Frédéric III* une nouvelle alliance qui était absolument nécessaire à la France.

*Pirron*, bien persuadé qu'il s'était enfui, crainte d'être enfermé pour avoir manqué de respect à *Boyer* son persécuteur, fit la tirade suivante, qu'on ne peut mettre au nombre de ces petits vers, qu'on appelle innocens.

Du Permesse, noir étourneau,  
Aigle aux yeux du vulgaire ignare,  
Lâche ennemi du grand *Roussseau*,  
Fuis, méchant, fuis, double le pas,  
Cours, vole au fond des Pays-Bas  
Replonger ta muse infernale.  
Loin pour jamais, loin de nos yeux,  
Avec ton squelette odieux,  
L'orgueil, l'envie & le scandale.

Dans quel temps *Pirron* fit-il ces vers édifians? dans le temps même que Voltaire, auprès du Roi de Prusse, rendait un service signalé à sa patrie & à son Roi.

Malgré sa haine contre Voltaire, on lui doit la justice de convenir qu'il était un fort bon homme, d'un commerce très-agréable, & que depuis la mort de *Moliere*, sa *Métromanie* est la meilleure comédie qu'aient eu les Français.

CHAP. XII. pag. 132. (14) De la mere de la marquise de *Pompadour*.

Elle s'appellait *Poisson*, & était femme d'un homme de la Ferté sous *Jouarre*, qui avait été condamné à être pendu, & qui était fugitif. Elle vint à Paris solliciter la grace de son mari:

elle était encore jolie, & sur-tout fort adroite. Un fermier-général fort bête, *le Normand-Tournehan*, en fit sa maîtresse. Il maria ensuite sa fille, qui était belle, à son neveu *le Normand d'Etiole*, sous-fermier, & qui était encore plus bête que son oncle.

Madame *Poiffon*, maîtresse publique de *Tournehan*, imagina de faire de sa fille, dont le pere était condamné à mourir la corde au cou, la maîtresse de *Louis XV*, âgé de trente-cinq ans.

Ce projet semblait être extravagant ; cependant, à force de présenter cette fille, dont la beauté était éclatante, sous les yeux du Roi dans les rendez-vous de chasse, elle en vint à bout. Après sa mort, on affubla cette mere de l'épithape suivante.

### E P I T A P H E.

Ci gît qui sortit du fumier ;  
 Qui pour faire fortuné cariere,  
 Vendit son honneur au fermier,  
 Et sa fille au propriétaire.

CHAP. id. pag. 142. (15) De la société de *Niçon*.

On fait que cette fille célèbre logeait rue des Tournelles, près la Bastille. On fait que les hommes aimables qui composaient la société, s'appelaient *les Oiseaux des Tournelles* ; mais on ignore les vers que fit M. de Charleval-Faucon-de-Ris, le jour qu'il fut admis dans cette société ; ils méritaient d'être conservés.

Je ne suis plus oiseau des champs,  
 Mais de ces oiseaux des Tournelles,

Qui sans choix des saisons nouvelles,  
Se parlent d'amour en tout temps;  
Et qui plaignent les tourterelles  
De ne se baiser qu'au printemps.

CHAP. XV. pag. 165. (16) Des détracteurs du siècle de *Louis XIV*, & de madame la comtesse de *Genlis*.

Nous ne parlerons point des anciens détracteurs de cet ouvrage, ils sont oubliés : nous parlerons de ceux de nos jours, qui ne le sont pas tout-à-fait, & malheureusement pour nous, nous trouvons dans le nombre madame de *Genlis*. C'est en nous mettant à ses genoux, en lui demandant pardon de ce que nous allons dire, que nous invitons le public à nous juger.

Sur l'*Histoire de Charles XII*, elle n'est point, ainsi que nous l'avons vu, de l'avis du Roi *Stanislas*, surnommé le *Philosophe bienfaisant*. Sur le siècle de *Louis XIV*, elle n'est pas non plus du sentiment du Roi *Frédéric*, surnommé le *Philosophe de Sans-Souci*.

Si toutes les histoires, dit ce Roi philosophe, étaient écrites comme celle que vous m'avez confiée, nous serions plus instruits des mœurs de tous les siècles, & moins trompés par les historiens. Je n'ai jamais vu de plus beau style que celui de l'*Histoire de Louis XIV*. Je lis chaque paragraphe deux ou trois fois. Toutes les lignes portent coup, tout est nourri de réflexions excellentes, aucune fausse pensée, & avec cela une impartialité parfaite.

Écoutons actuellement madame de *Genlis*. Le

*siècle de Louis XIV est un ouvrage brillant; mais y trouve-t-on le style qui convient à l'histoire? — Les deux réputations. Conte, pag. 18.*

Oui, Madame, on l'y trouve : nous croyons même qu'il n'y en a pas d'autre. Ceci est une affaire de goût. Je ne puis être du vôtre. Je m'en tiens à celui du Roi de Prusse. Ce qui est vrai, Madame, c'est que vous ne pensez pas comme les philosophes, même quand ils sont Rois, & que vous ne voulez les en croire, quelque éclairés qu'ils soient, ni sur ce qu'ils disent sentir, ni sur ce qu'ils disent avoir vu. Tout cela prouve, Madame, que vous êtes difficile, & nous en sommes fâchés.

CHAP. id. pag. 170. (17) De l'abbé de Prades.

C'est ce même abbé, qui voulant prendre le titre de docteur en théologie, soutint intrépidement en pleine Sorbonne, d'après les anciens Peres, que *notre ame est ignée* ; d'après beaucoup de savans, que *Moïse est le plus hardi des historiens* ; & d'après lui-même, que *les miracles de Jésus-Christ ressembloient à ceux d'Esculape*.

Cette hardiesse valut à l'abbé de Prades une grande renommée dans toute l'Europe, & une petite fortune à Berlin. Le Roi de Prusse le gratifia d'un canonicat.

CHAP. id. pag. 173. (18) D'un libelle intitulé : *Vie privée du Roi de Prusse.*

D'Arget, qui connoissoit la véritable vie privée de ce Monarque, dont il avait été le se-

crétaire, voulut réfuter ce libelle : il en demanda l'agrément, & le Roi de Prusse répondit :

» Mon cher d'Argemont, les calomnies de cet ouvrage ne méritent pas que vous preniez la peine de les détruire : c'est à moi à faire mon devoir, & à laisser dire les méchants. »

C'est d'Argemont lui-même qui nous avait conté ce fait.

CHAP. XVII. pag. 190. (19) Du philosophe  
*Diderot.*

En 1745, sur la dénonciation du procureur-général *Gilbert des Voisins*, le Parlement fit brûler les *Pensées philosophiques* ; & *Diderot*, l'auteur de cet ouvrage, fut, par ordre du Roi, mis dans le donjon de Vincennes.

Lorsque le philosophe se vit enfermé, il faillit à devenir fou. Le danger était grand : pour le détourner, on fut obligé de le laisser sortir de sa chambre & de lui permettre de fréquentes promenades.

Le malheur que *Diderot* fut sur le point d'éprouver, est à craindre pour tout homme qui ayant, comme lui, des passions ardentes & la tête fort exaltée, se voit tout-à-coup privé de sa liberté & de toute relation avec les humains. Ce donjon n'est plus une prison d'Etat ; & c'est à M. le baron de *Breteuil* qu'on en doit rendre grace. Quoiqu'il soit ouvert depuis trois ans à la curiosité publique, on ne parle point de le détruire. On est, dit-on, effrayé des frais énormes qu'occasionnerait sa démolition. Loïn d'être coûteuse à l'Etat, elle sera d'un grand produit ;  
si

si l'on permet à tout particulier qui voudra des pierres, d'en prendre là, à tant la toise.

CHAP. id. pag. 190. (20) Du *Cantique des Cantiques* ; du procureur-général *Omer Joly de Fleury*, de l'abbé *Terray* & de l'abbé *Cotin*.

Tout homme qui ignorerait que le *Cantique des Cantiques* est dicté par le St. Esprit, & qui ne connaîtrait que *Théocrite* & *Virgile* dont les pensées sont exprimées naturellement avec grâce, précision, clarté & décence, dirait que le *Cantique des Cantiques* est un galimatias ordurier.

En 1759, Voltaire fit, sous le titre de *Précis*, un petit poëme de cette chanson hébraïque : sous sa plume on vit disparaître l'obscurité, l'incohérence des idées, & sur-tout cette obscénité que beaucoup de critiques ont reprochée à cette chanson. Le Parlement trouva fort mauvais que Voltaire l'eût mise en bons vers français, & fit brûler son poëme.

Une singularité remarquable, c'est que monsieur *Omer Joly de Fleury*, en demandant la condamnation de ce poëme ; dit qu'il était évident que Voltaire ne l'avait composé que dans un esprit opposé à celui de la religion.

Messieurs des Chambres crurent sur parole M. de *Fleury* : ils ne réfléchirent point qu'il est très-difficile de juger de l'intention d'un auteur : ils oublièrent même qu'ils s'arrogeaient un droit qu'ils contestaient alors au souverain Pontife, celui de décider en matière de religion de l'intention des écrivains en théologie. Il paraît

Ee



pourtant ridicule de prendre pour foi ce qu'on refuse à son supérieur.

Autre singularité. L'abbé *Terrai*, chargé de donner son avis sur le *Précis du Cantique des Cantiques*, dit qu'il était une *traduction licencieuse*. Ce mot *licencieuse* faisait un plaisant effet dans la bouche d'un abbé conseiller, dont la vie était un scandale, qui élevait ses bâtards dans sa maison, & qui vivait publiquement en adultère avec deux femmes.

Quittons vite cet abbé *Terrai*, qui finit par être le fléau de la France, & parlons d'un autre abbé, à qui on ne reprocha jamais que d'être un prédicateur ennuyeux & un mauvais poète; c'est l'abbé *Cotin*, aumônier du Roi & prédicateur du Roi. Il mit en comédie pastorale le *Cantique des Cantiques*. Les vers & la comédie étaient détestables, & même peu honnêtes. Nous en avons en ce moment un exemplaire sous les yeux. Le Parlement ne le fit point brûler. Et c'est ce qui fit dire à un plaisant à qui j'en parlais, que les conseillers n'aimaient que les mauvais vers & les mauvaises comédies. C'est aussi ce qui fait, ajouta-t-il, qu'on les voit rarement au théâtre français & très-souvent aux théâtres d'*Audinot*, de *Nicolet*, & aux *Fanshochini*.

CHAP. id. pag. 194. (21) De l'abbé de *Chauvelin*, & de son confesseur.

C'est de plusieurs de ses confrères que nous savons le propos qu'il tint à la buvette au sujet de *Voltaire*. Il ne rendit pas, ainsi qu'il l'eût désiré, justice à M. de *Pompignan*, mais il la

rendit bientôt aux Jésuites. C'est lui qui dénonça leurs statuts. Il versait des larmes en parlant du mal affreux que leur doctrine avait fait à la religion, à l'Etat & aux bonnes mœurs.

Lorsque les Jésuites furent écrasés, l'abbé aux bonnes mœurs prit une loge à la comédie, & tomba malade peu de temps après à quelques lieues de Paris. Le danger devint pressant, on lui parla des sacremens; mais pour cela il ne voulut ni du Curé de la paroisse, ni de ceux du voisinage, il demanda le confesseur de M. le Procureur-général; & pendant qu'on alla à Paris aux enquêtes pour savoir quel était cet honnête confesseur, M. l'abbé de *Chauvelin* mourut; c'est ainsi que partit l'abbé *Dubois* pendant que conformément à ses ordres, on alla à Paris s'informer de la manière d'administrer l'Extrême-Onction à un cardinal.

CHAP. id. pag. 198. (22) De Mlle. *Corneille*.

C'est d'après son pere, que nous avons beaucoup connu, que nous parlons à son sujet, & nous ne l'avons même fait que sur la permission que ce pere en a donnée.

Au reste, ce n'est point la pauvreté qui dishonore, c'est la bassesse & la fainéantise.

CHAP. XX. pag. 231. (23) De la statue de Voltaire.

Qu'est-elle devenue cette statue? Les étrangers qui arrivent à Paris demandent à la voir, ils ne savent où la trouver. Les Français eux-

mêmes ignorent où elle est confinée. On dit qu'elle est chez M. le président d'Hornoi. Mais qui la lui a léguée? Elle n'est point un effet de la succession de ce grand homme, qui aujourd'hui n'a pour famille que tous les hommes de lettres. Elle lui est, dit-on, confiée à titre de dépôt; mais ce dépôt, en attendant mieux, ne serait-il pas plus convenablement placé à la bibliothèque du Roi ou à l'Académie Française? Pour cela il n'y aurait aucun obstacle, les souscripteurs n'ont point donné leur argent, pour que cette statue reste cachée & ignorée. L'Académie Française refuse, dit-on, de la recevoir, attendu l'embarras de l'exposer aux regards publics. La nudité du corps de la statue la rend hideuse, cet inconvénient est facile à réparer, il s'agit de la faire draper par un artiste habile.

CHAP. id. pag. 233. (24) Conduite de *Louis XV* envers Voltaire.

Cette conduite fut souvent un problème. En voici la solution. *Louis XV* considérait-il Voltaire tenant en main le burin de l'histoire? Il pouvait le craindre comme tout Prince, qui, placé sur le trône, n'aurait pas constamment dans la chose publique, agi en Roi.

En parlait-on en sa présence comme d'un écrivain dont les productions avaient nui à la religion? *Louis XV*, qui avait de la religion & des grands préjugés, était courroucé contre lui.

Mais en parlait-on comme d'un grand homme, qui honorait son regne par son génie, dont la philosophie avait ému le poignard du fan-

tisme & guéri les Français de la folie de troubler l'Etat pour des bilvesées. Il était enchanté, il lui en savait gré, il accordait des privilèges à ses terres, il ne voulait point qu'on le persécutât.

CHAP. XXII. p. 252. (25) De M. *Pasquier* & du comte de *Lally*.

Voltaire a parlé du caractère de *Lally* : on aurait aussi voulu qu'il eût fait mention de celui de son rapporteur. Il a dit que *Lally* était violent. Mais, répond-on, *Pasquier* ne l'était pas moins. On en appelle à tous ceux qui l'ont connu, qui tous le dépeignent comme un magistrat éclairé, mais colere, passionné, emporté, integre, à la vérité, mais d'un jugement que la prévention offusquait facilement.

Un fait fort connu à la Bastille, est qu'entre le rapporteur & l'accusé, il y eut de fréquentes querelles. Ils ne se parlaient qu'avec aigreur. Ils en vinrent souvent à des paroles outrageuses. L'un n'avait point la modération qu'a ordinairement un homme qui se sent coupable, l'autre conservait rarement le sang froid que doit toujours avoir un homme de loi. En interrogeant un homme toujours malheureux d'être accusé, & sur-tout un général d'armée.

L'humeur d'un accusé qui se croit innocent, qui défend sa vie lorsqu'il soupçonne qu'on veut la lui ravir, qui, malgré ses protestations, se voit forcé de répondre sur des opérations militaires à un conseiller de grand-chambre, qui ne connaît rien à ces opérations, lorsqu'il ne

voudrait répondre qu'à des lieutenans-généraux & autres personnes de son état, l'humeur, dis-je, de ces accusés, peut être pardonnable. Mais l'humeur, les brusqueries, la colere d'un rapporteur qui interroge cet accusé, ne peut & ne doit jamais l'être.

*Je te ferai rouer*, dit un jour le conseiller *Pasquier* au général *Lally*. Si cette menace citée dans les mémoires de M. le comte de *Lally Tolendal*, son fils, est vraie, on doit être grandement étonné que ce Magistrat ait, après ce propos, continué l'instruction du procès. L'homme le moins délicat sur l'honneur se serait refusé.

En continuant cette instruction n'a-t-il pas autorisé les hommes les plus impartiaux à soupçonner que la haine & la vengeance dictèrent, sans qu'il s'en doutât, le rapport sur lequel les juges prononcèrent la mort du comte de *Lally*. Les hommes sont ainsi faits : ils mettent souvent de la passion là où ils ne croient mettre que la seule justice.

Ce qui pourroit encore autoriser ces soupçons, si l'intégrité de M. *Pasquier* ne le mettait à l'abri de tout soupçon, c'est le langage obscur & ténébreux de son rapport que nous venons de relire pour la septième fois. A cela on peut répondre que la nature, qui avait donné beaucoup d'esprit à M. *Pasquier*, lui avait peut-être refusé le don d'exprimer clairement ses idées.

Ce que nous osons assurer de ce rapport, c'est qu'aucun délit n'y est affirmé. Les faits les plus essentiels y sont énoncés avec ces expressions du doute : *Il est probable, il est vraisemblable ; il*

*nous semble, il paraît. La probabilité approche de l'évidence (\*)*. Ce qui jette dans l'étonnement, j'ai failli à dire dans la stupeur, tout homme de sang froid, est d'entendre M. Pasquier, après avoir assuré que le sieur Lally était fou, qu'il avait perdu la tête, conclure qu'il faut la lui couper, qu'il ne faut pas le laisser au rang des citoyens.

Les Juges, au-lieu d'envoyer le général Lally aux petites Maisons, puisqu'on leur assurait qu'il était fou, l'envoyèrent à la Grève pour y mourir sur un échafaud du supplice des traîtres, & tous les Maréchaux de France en frémissent.

CHAP. XXIII. p. 264. (26) Des critiques de Voltaire, & de M. d'Espremenil en particulier.

Dieu fasse miséricorde à tant de barbouilleurs de papiers qui ont écrit contre Voltaire, & qu'il nous pardonne d'avoir quelquefois dégradé la dignité de l'histoire pour les passer en revue.

Quant à M. d'Espremenil, nous avouons que notre texte n'est pas exact. Il est bien vrai qu'en plaidant devant le Parlement de Rouen, il dit que Voltaire n'était pas un homme de bien, Mais pour lui dire cette injure, il attendit que le phi-

(\*) Un homme instruit tel qu'était M. Pasquier, un homme de loi, dont le langage doit être précis & clair, sur-tout lorsqu'il s'agit de la mort d'un citoyen, pût-il dire en citant un fait que la *probabilité approche de l'évidence* ! Non, en vérité : elle en est au contraire très-éloignée. Voici l'échelle graduelle qui en montre toute la distance. La probabilité approche du vraisemblable, le vraisemblable de la vérité, la vérité de la certitude, & la certitude de l'évidence,

Isiophe fût mort. Cela était beaucoup plus prudent, & certainement on n'a jamais reproché à M. d'Espremenil de manquer de prudence, soit en défendant son oncle *Leyrit Duval*, soit en défendant son précepteur *Mesmer*, l'un des hommes du siècle qui, après son oncle *Leyrit*, aient le plus gagné d'argent.

On pourrait plutôt accuser M. d'Espremenil de manquer de vérité en parlant de Voltaire, & lui faire ce petit dilemme, en distinguant toutefois en lui le plaideur dont nous ne faisons pas plus de cas que de l'élève de *Mesmer*, d'avec le magistrat, & l'intégrité & aux lumières duquel nous rendrons toujours justice. Voici donc notre argument.

On n'est point un homme de bien lorsqu'en parlant à ses juges & au public, on a fait un mensonge; or, M. le plaideur, vous en avez fait un très-considérable en plaçant devant le Parlement de Rouen, donc, &c.

Je prouve ma mineure. Vous assurâtes que Voltaire avoit dit, que *tout le monde avoit droit de tuer Lally, excepté le bourreau*. Vous osâtes même imprimer avec réflexion ce que vous aviez avancé peut-être légèrement. Or, Voltaire n'a jamais tenu ce propos affreux; donc vous avez fait un mensonge, donc, &c. D'où je conclus que lorsqu'on ment, il est tout au moins ridicule d'accuser un philosophe de n'être pas un homme de bien.

On ne trouve le propos dont vous noircissez la mémoire de Voltaire dans aucun de ses ouvrages. On vous défie de citer un seul témoin qui ose affirmer l'avoir entendu.

Je dirai plus. Voltaire estimait *Lally*: il l'aimait,

maît, & s'il avait prévu qu'on dût le faire mourir, quelqu'occupé qu'il fut alors de la défense des *Calas* & des *Sirven*, il se fût déclaré son avocat, comme avec bien moins de raisons, en 1755, il se déclara celui de l'amiral *Bing*, jugé par ses Pairs en Angleterre, & tué à coups de fusil sur le tillac d'un vaisseau.

On a blâmé les neveux de Voltaire, de n'avoir pas demandé justice contre M. d'Espremeuil de l'avoir calomnié; car c'est une calomnie d'affurer sans preuve qu'un philosophe *n'est pas un homme de bien*, après avoir assuré qu'il a dit une sottise cruelle qu'il n'a pas dite.

Ces neveux ont eu raison de se renfermer dans le silence; car voici le raisonnement que M. d'Espremeuil eût pu faire à son tour. On ne demande, leur eût-il dit, justice contre un homme que lorsqu'il a fait tort à son semblable, mort ou vivant. Or je n'ai fait aucun tort à la mémoire de Voltaire, votre oncle; car on ne m'a pas cru; donc je n'ai aucune amende honorable à faire, ni à vous ni aux mânes de votre oncle.

La famille très-embarrassée de repliquer à un pareille syllogisme, eût été déboutée & mise hors de cour, dépens compensés.

CHAP. id. pag. 265. (27) Encore de Madame la comtesse de Genlis.

Les personnes respectables à qui Madame de Genlis appartient, la tâche honorable qu'elle remplit avec distinction, le haut degré de considération où elle est auprès des parens de ses augustes élèves, le mérite rare qu'elle a d'é-

Ff



crire purement notre langue; tout cela augmente infiniment le chagrin que nous avons de la trouver au nombre des ennemis de Voltaire, surtout lorsque nous pensons qu'elle a encensé vivant le grand homme qu'elle déchire depuis qu'il est mort.

En 1775, elle alla à Ferney lui rendre ses hommages, & lorsqu'il fut arrivé à Paris, elle fut une des premières Dames à lui rendre visite. On se souvient encore des choses vraies & flatteuses qu'elle lui dit. C'était tout-à-la-fois un devoir qu'elle remplissait, & un tribut de louange qu'elle rendait, à titre de *littératrice* & de philosophe, au patriarche de la littérature & de la philosophie. Aujourd'hui elle se déchaîne sans ménagement contre lui, & il est fâcheux de voir une femme de mérite, ne répéter dans ses amertumes, que ce que l'abbé *Sabatier* & autres gens sans mérite en ont écrit.

Voilà certes en *Madame de Genlis*, deux conduites bien opposées. C'est une énigme dont elle seule peut nous dire le véritable mot; c'est aussi ce que nous la prions de faire dans un supplément au petit *Catéchisme*, en quatorze volumes, qu'elle a composé & imprimé, pour apprendre à vivre & à penser à la jeune Noblesse Française.

CHAP. XXIV. pag. 272. (28) De quatorze vaches que vit un Pharaon sur les bords du Nil, & du meilleur Rondeau qu'on ait fait en France.

Ces vaches n'existerent jamais qu'en songe : dociles à la révélation, nous croyons au rêve du Roi d'Égypte : nous trouvons même que *Joseph* expliqua à merveille ce rêve, & qu'il rendit un grand service à tout le pays.

Les physiciens auraient seulement désiré que *Joseph*, en apprenant que les sept vaches maigres qui dévorèrent les sept vaches grasses, annonçaient que la famine succéderait à l'abondance, eût expliqué comment des animaux destinés par la nature à brouter de l'herbe, ont pu manger d'autres animaux.

A toute force, avec de bonnes dents, une forte mâchoire & un bon estomac, avec le temps & l'aide de Dieu, une vache peut venir à bout de manger & de digérer sa semblable. D'ailleurs ce rêve est au nombre des choses incompréhensibles, & qu'on doit croire aveuglément.

Mettons au nombre des événemens singuliers de notre temps, l'arrêt qui fit brûler l'ouvrage de Voltaire sur les bleds, & dans lequel, avec quelques plaisanteries sur les quatorze vaches de *Pharaon*, il avait mêlé l'éloge de *M. Turgot*. Ce Contrôleur-général ne tarda pas à être disgracié. *M. de Malesherbes* donna sa démission le jour même de la retraite de *M. Turgot*.

La retraite de ces deux Ministres philosophes

Ff 2

occasionna un très-bon Rondeau. Nous n'en citerons que le commencement, attendu qu'on y parle, avec mépris, du Parlement, du Clergé, des Financiers & des Grands; & nous voulons ménager l'amour-propre de tout le monde.

### R O N D E A U.

Deux gens de bien habitaient Versailles:

Deux à la fois! c'était une trouvaille.

Aussi chacun était émerveillé;

Mais tout frippon craint d'être surveillé.

CHAP. id. pag. 277. (29) Du Châtelet de Paris,  
&c de la *Philosophie de la nature*.

Le jugement de ce tribunal contre M. *le Sallés de Lisle*, auteur de cette philosophie, était bien dur & les motifs bien frivoles: qu'on en juge. On lui reprocha d'avoir dit:

- 1°. Qu'il faut adorer sa maîtresse.
  - 2°. Que les quatre vertus cardinales peuvent être réduites à une seule.
  - 3°. Que le bonheur est une série d'instans voluptueux.
  - 4°. Que la circoncision est un outrage à la nature.
  - 5°. Qu'il est des temps malheureux où tout homme prend un caractère, & où le Roi ne paraît plus qu'un homme.
- On demande à tout homme sensé, s'il y a là de quoi chasser un homme de sa patrie, de lui ravir ses biens, de le réduire à la mendicité & en désespoir.

Il faut sur-tout être bien ignorant pour ne pas savoir qu'il est des momens, où le Roi ne paraît plus qu'un homme. Du temps de la ligue, aux yeux des Parisiens, qui prirent un très-méchant caractère, qu'était *Henri III*? Moins qu'un homme; car d'après les idées que les prédicateurs leur en donnaient, il leur parut un vrai sorcier, un tyran.

Au reste, pendant que *M. le Sales de Lisle* était dans la geole du Châtelet, il y avait à Paris un fort honnête homme, qui, sans être son ami, lui rendit de très-grands services. Il se fit son solliciteur auprès du Parlement, pour faire réformer la sentence qui le condamnait au bannissement. Il lui obtint une espece de députation de la part de l'Académie Française, les visites de plusieurs Dames de distinction, qui allaient le voir dans sa prison, & l'appeller *Socrate*. Il obtint aussi de Voltaire, de lui donner une retraite à Ferney, au sortir de sa prison.

Le premier acte de reconnaissance du moderne *Socrate*, fut de faire cocu son bienfaiteur, & d'imprimer, en quittant Ferney, une injure contre Voltaire.

CHAP. XXV. pag. 280. (30) Petite anecdote sur le retour de Voltaire à Paris.

Sur la route, le philosophe se déroba, autant qu'il fut possible, à tous les honneurs. Il ne put éviter ceux des maîtres de poste. Ils ne le confièrent point à leurs postillons. Ils le menèrent eux-mêmes. Un seul vieux & infirme ne pouvant monter à cheval, après l'avoir recom-

Ff 3

mandé aux soins de son premier postillon, songe , lui dit-il, à l'honneur que tu as de mener ce grand homme ; pense sur-tout qu'en Europe , il y a dix Rois, & qu'au monde, il n'y a qu'un Volsaire.

CHAP. id. pag. 295. (31) De la Tolérance.

Prenons, en effet, en preuve de notre texte, la tolérance pour exemple. Voltaire, dans sa première jeunesse, & dans le temps qu'on faisait une persécution violente à ceux qu'on nommait jansénistes, osa écrire que si les Français étaient sages, ils se toléreraient mutuellement : que c'était une sottise de se persécuter pour des opinions. Non-seulement le Gouvernement ne l'écouta pas, mais il crut devoir lui accorder une bonne part dans la persécution.

Un jeune Prince alors enseveli dans une petite retraite, sur les bords du Rhin, en lisant les ouvrages de Voltaire, sentit tout le prix de cette tolérance ; il s'en enthousiasma, & lorsqu'il monta sur le trône, il mena avec lui cette tolérance en Prusse, où il n'y a sorte de bien qu'elle n'ait fait. Les Catholiques sur-tout s'en sont très-bien trouvés.

De Prusse, la tolérance passa avec les écrits de Voltaire en Russie, & l'immortelle Catherine II, en l'embrassant, s'écria : *Malheur aux persécuteurs.* Depuis cette époque, tout a prospéré chez elle. Son regne est devenu le regne des merveilles.

Stanislas II l'appella en Pologne ; mais quelques vieux Palatins, tout en marmottant leur

rosaire, reçurent la belle voyageuse à coups de sabre. Elle souffrit en patience tous les affronts que lui firent ces vieux imbécilles, s'assit tranquillement sur le trône avec le sage *Stanislas*, & la plupart de ses persécuteurs ont fini par l'adorer.

Le jeune *Gustave III*, tenant encore plus à des principes de philosophie, qu'aux opinions d'un *Martin Luther*, mais animé par de si grands exemples, vient d'établir la tolérance en Suède. Le Souverain Pontife l'en a béni, & il a eu raison; car le peu de Suédois qui croient en lui, en son autorité & en ses reliques, étaient ceux qui avaient le plus besoin d'être tolérés.

Il serait trop long de dire tous les honneurs que l'Empereur *Joséph II* a faits à la tolérance. Il l'a naturalisée en Hongrie, en Bohême, en Autriche, & dans tous ses Etats. Il n'a déclaré la guerre qu'à la faiméeantise & à l'inutilité, & cela pour la mieux faire aux Turcs, lorsqu'il en fera temps.

Cette tolérance, établie aujourd'hui dans les deux tiers de l'Europe, peut être regardée comme l'ouvrage de Voltaire. On lui doit encore beaucoup d'autres changements heureux.

En 1769, il commença à réclamer l'abolition du servage dans les communautés du Mont-Jura. Le Roi de Sardaigne entendit sa voix, & l'année suivante, ce Souverain prescrivit, dans ses Etats, ce reste d'antique barbarie.

CHAP. id. pag. 292. (32) Du couronnement de Voltaire, & du poëte *Gilbert*.

Nous avons une dizaine de gravures sur ce couronnement. On en distingue une très-belle, & que les amateurs conservent précieusement. On y voit les spectateurs dans une espece d'ivresse. M. le comte d'*Artois*, frère du Roi, le corps à demi élançé hors de sa loge : en regard du Prince, sont madame la duchesse de *Chartres*, & madame la duchesse de *Coffé*, donnant le premier signal des applaudissemens.

Dans un coin de l'estampe, on a groupé la figure de quatre à cinq *Fréron*, dans l'attitude de gens qui protestent contre ce couronnement.

Le portrait du poëte *Gilbert*, qui parmi une foule de mauvais vers, en a fait une trentaine de bons, y est fort remarquable. Ce *Gilbert* était un des ennemis des plus violens de la philosophie, & en particulier de Voltaire. Il était pensionné du Clergé & de l'Archevêque de Paris. Après le couronnement de Voltaire, il tomba en frénésie, on l'enferma à l'hôpital. Revenu à son bon sens, il fut si honteux d'avoir été fou, qu'il s'étrangla en avalant une clef, & expira en criant : *N'en dites rien aux philosophes.*

CHAP. XXVI. pag. 299. (33) Du cœur de  
Voltaire & de M. Laborde.

La méchanceté a osé imprimer que ce cœur  
était sur une planche de l'office du château de  
Ferney, abandonné aux hommages de la vaille-  
taille.

Ce qui est incroyable, c'est qu'un ancien  
valet-de-chambre de *Louis XV* a répété sérieu-  
sement cette horrible calomnie.

Ce valet-de-chambre est ce même M. de  
*Laborde*, qui en s'en allant en Italie, s'arrêta à  
Ferney pour rendre ses hommages au philoso-  
phe, qui dîna avec lui devant son lit, qui  
ensuite trouva fort plaisant de faire graver ce  
dîner, où figurant au milieu de l'estampe,  
il sembla par sa vaste corpulence, vouloir à  
lui seul attirer tous les regards.

Voltaire, en voyant cette caricature, s'écria:  
*Ma niece, écrivez à M. Laborde que je suis là  
comme Lazare à la table du Mauvais riche.*

*Fin des Notes.*



---



---

# TABLE DES CHAPITRES

Contenus dans ce Volume.

---

## CHAPITRE I.

**I**NTRODUCTION. . . . . Pag. 1

## CHAPITRE II.

*ANNÉES de 1694—à—1710.*

*De l'Enfance de Voltaire & de ses  
premières Etudes. . . . . 8*

## CHAPITRE III.

*1710—à—1714.*

*Etudes de Voltaire au sortir du Col-  
lege : on le mene en Hollande. De  
ses premières amours. . . . . 24*

## CHAPITRE IV.

*1714—à—1719.*

*Voltaire chez un Procureur. On le met  
à la Bastille. Œdipe. On l'exile. 32*

DES CHAPITRES. 347

CHAPITRE V.

1719—à—1725.

*Voltaire à Sully : nouvelles amours :  
il voyage en Hollande. De sa petite-  
vérole.. Mariane. La Henriade jetée  
au feu.. . . . . 46*

CHAPITRE VI.

1725—à—1728.

*Du Chevalier de Rohan. Voltaire est  
mis à la Bastille. Il a ordre de  
sortir de France. Il va en Angleterre;  
& y publie la Henriade. . . . . 59*

CHAPITRE VII.

1728—à—1730.

*Voltaire à Paris : Histoire de Charles XII.  
De la Fortune de Voltaire & de sa  
Tragédie de Brutus. . . . . 71*

CHAPITRE VIII.

1730—à—1735.

*L'Académie Française refuse de recevoir  
Voltaire. Mort de Mlle. le Couvreur.  
Divers ouvrages de Voltaire & di-  
verses persécutions. De la Pucelle  
d'Orléans. Ordre de l'arrêter. . . . . 81*

## CHAPITRE IX.

1736—à—1737.

*Voltaire à Cirey. Alzire. Persécution.  
Epoque de sa connaissance avec le  
Prince Royal de Prusse. . . 96*

## CHAPITRE X.

1736—à—1740.

*Divers chef-d'œuvres de Voltaire. Dé-  
châtinement de ses ennemis. Pertes  
qu'il essuie. De sa bienfaisance. 104*

## CHAPITRE XI.

1740—à—1745.

*Entrevue de Frédéric III. & de Voltaire.  
Voyage de Voltaire en Prusse. Re-  
présentation de Mahomet. Succès de  
Mérope. Une cabale s'oppose à sa  
réception à l'Académie Française : Il  
rend un service important à Louis XV :  
Il appelle à Paris M. Marmontel. 113*

## CHAPITRE XII.

1745—à—1748.

*Voltaire courtisan. Faveur de Louis XV  
à son égard : il est reçu à l'Académie  
Française. Dégoûts qu'il essuie. 131*

DES CHAPITRES. 349

CHAPITRE XIII.

1748—à—1750.

*Voltaire chez le Roi Stanislas. Mort de  
madame du Chatelet. Voltaire revient  
à Paris : il a un théâtre. De le Kain.  
Il est appelé en Prusse. . . . .* 144

CHAPITRE XIV.

1750—à—1751.

*Voltaire à la Cour de Frédéric III :  
Faveur insigne de ce Roi. . . . .* 153

CHAPITRE XV.

1751—à—1753.

*Procès de Voltaire avec un Juif. Brouil-  
lerie avec Maupertuis. Disgrace. Il  
s'évade de Prusse. On l'emprisonne à  
Francfort. . . . .* 160

CHAPITRE XVI.

1753—à—1759.

*Voltaire aux Délices. De Geneve & de  
Rousseau. Conduite de Voltaire envers  
Rousseau persécuté. . . . .* 178

## CHAPITRE XVII.

1759—à—1762.

*Voltaire se fait justice de ses ennemis.  
Adoption de Mlle. Corneille. Il quitte  
la maison des Délices. . . . .* 189

## CHAPITRE XVIII.

1762—à—1765.

*Voltaire à Ferney : il s'occupe forte-  
ment à faire réhabiliter la mémoire  
de Calas, roué par arrêt du Parle-  
ment de Toulouse. . . . .* 201

## CHAPITRE XIX.

1765—à—1769.

*Voltaire défend le chevalier de la Barre,  
brûlé à Abbeville, par arrêt du Par-  
lement de Paris : Il défend ses amis  
& se défend lui-même. . . . .* 209

## CHAPITRE XX.

1765—à—1774.

*Plaintes de l'Evêque d'Annecy : Plaintes  
de l'Archevêque de Paris contre Vol-  
taire. Louis XV est sollicité de le faire  
arrêter. On lui élève une Statue.  
Apothéoses. . . . .* 221

DES CHAPITRES. 351

CHAPITRE XXI.

1769—à—1770.

*Des Esclaves de St. Claude & de la  
Veillée du Mouchon. D'une colonie  
d'Artistes dans le Château de Vol-  
taire. De la fondation de la ville de  
Versoi. De Ferney. . . . .* 234

CHAPITRE XXII.

1770—à—1774.

*De tout ce que fit Voltaire en faveur  
du feudiste Sirven condamné à mort;  
du laboureur Martin, rompu vif; du  
fleuriste Montbailli, brûlé vif; & du  
général Lally, exécuté à la Greve. 242*

CHAPITRE XXIII.

1774—à—1775.

*De M. le comte de Morangiés. Bienfai-  
sance, écrits, travaux de Voltaire  
à Ferney. Honneurs qu'il reçoit de  
deux célèbres Législateurs. . . . .* 255

CHAPITRE XXIV.

1775—à—1776.

*Rétablissement de l'ordre en France.  
Voltaire célèbre Louis XIV & ses*

*Ministres. Disgrace de M. Turgot.*  
*Hommes de Lettres molestés. . . 266*

## C H A P I T R E XXV.

1777—à—1778.

*Du retour de Voltaire à Paris : de sa*  
*Confession & de son Couronnement. 278*

## C H A P I T R E XXVI.

1778.

*De la mort de Voltaire, de son enter-*  
*rement & de sa religion. . . 293*

**Fin de la Table des Chapitres.**

**TABLE**

---



---

# T A B L E

## D E S N O T E S.

<b>C</b> HAPITRE I. <i>De Théophile de Viand.</i>	Page 307
<b>C</b> HAP. id. <i>Du Docteur Richer, syndic de la Sorbonne.</i>	319
<b>C</b> HAP. II. <i>De Thiriot, ami de Voltaire.</i>	312
<b>C</b> HAP. id. <i>De Numa, ou la Mosaïque, poëme de Rousseau.</i>	313
<b>C</b> HAP. IV. <i>De la Bastille.</i>	315
<b>C</b> HAP. V. <i>De la bruiillerie de Voltaire avec Rousseau.</i>	318
<b>C</b> HAP. id. <i>De la petite-vérole.</i>	ibid.
<b>C</b> HAP. VI. <i>Du Chevalier de Rohan.</i>	ibid.
<b>C</b> HAP. id. <i>Des Détracteurs de la Henriade &amp; de M. Roucher.</i>	319
<b>C</b> HAP. VII. <i>Des Détracteurs de l'Histoire de Charles XII, &amp; de Madame la Comtesse de Genlis.</i>	320
<b>C</b> HAP. VIII. <i>Du Jésuite Girard, &amp; de la belle Cadieze, &amp; propps de la Pucelle d'Orléans.</i>	322

G g



CHAP. XI. <i>De Pirron.</i>	323
CHAP. id. <i>D'un trait de pure charité de la part de Pirron.</i>	ibid.
CHAP. XII. <i>De la mere de Madame la Marquise de Pompadour.</i>	324
CHAP. id. <i>De la Société de Ninon.</i>	325
CHAP. XV. <i>Des détracteurs du siècle de Louis XIV, &amp; de Madame la Comtesse de Genlis.</i>	326
CHAP. id. <i>De l'Abbé de Prades.</i>	327
CHAP. id. <i>D'un libelle intitulé : Vie privée du Roi de Prusse.</i>	ibid.
CHAP. XVII. <i>Du phosphore Diderot.</i>	328
CHAP. id. <i>Du Cantique des Cantiques ; du procureur-général Omer Joly de Fleury, de l'abbé Terray &amp; de l'abbé Cotin.</i>	329
CHAP. id. <i>De l'abbé de Chauvelin, &amp; de son confesseur.</i>	330
CHAP. id. <i>De Mademoiselle Corneille.</i>	331
CHAP. XX. <i>De la statue de Voltaire &amp; de M. le Président d'Hornoi.</i>	ibid.
CHAP. id. <i>Conduite de Louis XV. envers Voltaire.</i>	332
CHAP. XXII. <i>De M. Pasquier &amp; du comte de Lally.</i>	333

DES NOTES. 355

- CHAP. XXIII. *Des critiques de Voltaire, & de M. d'Espremenil en particulier.* 335
- CHAP. id. *Encore de Madame la Comtesse de Genlis.* 337
- CHAP. XXIV. *De quatorze vaches que vit un Pharaon sur les bords du Nil, & du meilleur Rondeau qu'on ait fait en France.* 339
- CHAP. id. *Du Châtelet de Paris, & de la philosophie de la nature.* 340
- CHAP. XXV. *Petite anecdote sur le retour de Voltaire à Paris.* 341
- CHAP. id. *De la Tolérance.* 342
- CHAP. id. *Du couronnement de Voltaire & du poëte Gilbert.* 344
- CHAP. XXVI. *Du cœur de Voltaire & de M. de Laborde.* 345

Fin de la Table des Notes.

[illegible]

710  
 711  
 712  
 713  
 714  
 715  
 716  
 717  
 718  
 719  
 720  
 721  
 722  
 723  
 724  
 725  
 726  
 727  
 728  
 729  
 730  
 731  
 732  
 733  
 734  
 735  
 736  
 737  
 738  
 739  
 740  
 741  
 742  
 743  
 744  
 745  
 746  
 747  
 748  
 749  
 750  
 751  
 752  
 753  
 754  
 755  
 756  
 757  
 758  
 759  
 760  
 761  
 762  
 763  
 764  
 765  
 766  
 767  
 768  
 769  
 770  
 771  
 772  
 773  
 774  
 775  
 776  
 777  
 778  
 779  
 780  
 781  
 782  
 783  
 784  
 785  
 786  
 787  
 788  
 789  
 790  
 791  
 792  
 793  
 794  
 795  
 796  
 797  
 798  
 799  
 800  
 801  
 802  
 803  
 804  
 805  
 806  
 807  
 808  
 809  
 810  
 811  
 812  
 813  
 814  
 815  
 816  
 817  
 818  
 819  
 820  
 821  
 822  
 823  
 824  
 825  
 826  
 827  
 828  
 829  
 830  
 831  
 832  
 833  
 834  
 835  
 836  
 837  
 838  
 839  
 840  
 841  
 842  
 843  
 844  
 845  
 846  
 847  
 848  
 849  
 850  
 851  
 852  
 853  
 854  
 855  
 856  
 857  
 858  
 859  
 860  
 861  
 862  
 863  
 864  
 865  
 866  
 867  
 868  
 869  
 870  
 871  
 872  
 873  
 874  
 875  
 876  
 877  
 878  
 879  
 880  
 881  
 882  
 883  
 884  
 885  
 886  
 887  
 888  
 889  
 890  
 891  
 892  
 893  
 894  
 895  
 896  
 897  
 898  
 899  
 900  
 901  
 902  
 903  
 904  
 905  
 906  
 907  
 908  
 909  
 910  
 911  
 912  
 913  
 914  
 915  
 916  
 917  
 918  
 919  
 920  
 921  
 922  
 923  
 924  
 925  
 926  
 927  
 928  
 929  
 930  
 931  
 932  
 933  
 934  
 935  
 936  
 937  
 938  
 939  
 940  
 941  
 942  
 943  
 944  
 945  
 946  
 947  
 948  
 949  
 950  
 951  
 952  
 953  
 954  
 955  
 956  
 957  
 958  
 959  
 960  
 961  
 962  
 963  
 964  
 965  
 966  
 967  
 968  
 969  
 970  
 971  
 972  
 973  
 974  
 975  
 976  
 977  
 978  
 979  
 980  
 981  
 982  
 983  
 984  
 985  
 986  
 987  
 988  
 989  
 990  
 991  
 992  
 993  
 994  
 995  
 996  
 997  
 998  
 999  
 1000  
 1001  
 1002  
 1003  
 1004  
 1005  
 1006  
 1007  
 1008  
 1009  
 1010  
 1011  
 1012  
 1013  
 1014  
 1015  
 1016  
 1017  
 1018  
 1019  
 1020  
 1021  
 1022  
 1023  
 1024  
 1025  
 1026  
 1027  
 1028  
 1029  
 1030  
 1031  
 1032  
 1033  
 1034  
 1035  
 1036  
 1037  
 1038  
 1039  
 1040  
 1041  
 1042  
 1043  
 1044  
 1045  
 1046  
 1047  
 1048  
 1049  
 1050  
 1051  
 1052  
 1053  
 1054  
 1055  
 1056  
 1057  
 1058  
 1059  
 1060  
 1061  
 1062  
 1063  
 1064  
 1065  
 1066  
 1067  
 1068  
 1069  
 1070  
 1071  
 1072  
 1073  
 1074  
 1075  
 1076  
 1077  
 1078  
 1079  
 1080  
 1081  
 1082  
 1083  
 1084  
 1085  
 1086  
 1087  
 1088  
 1089  
 1090  
 1091  
 1092  
 1093  
 1094  
 1095  
 1096  
 1097  
 1098  
 1099  
 1100  
 1101  
 1102  
 1103  
 1104  
 1105  
 1106  
 1107  
 1108  
 1109  
 1110  
 1111  
 1112  
 1113  
 1114  
 1115  
 1116  
 1117  
 1118  
 1119  
 1120  
 1121  
 1122  
 1123  
 1124  
 1125  
 1126  
 1127  
 1128  
 1129  
 1130  
 1131  
 1132  
 1133  
 1134  
 1135  
 1136  
 1137  
 1138  
 1139  
 1140  
 1141  
 1142  
 1143  
 1144  
 1145  
 1146  
 1147  
 1148  
 1149  
 1150  
 1151  
 1152  
 1153  
 1154  
 1155  
 1156  
 1157  
 1158  
 1159  
 1160  
 1161  
 1162  
 1163  
 1164  
 1165  
 1166  
 1167  
 1168  
 1169  
 1170  
 1171  
 1172  
 1173  
 1174  
 1175  
 1176  
 1177  
 1178  
 1179  
 1180  
 1181  
 1182  
 1183  
 1184  
 1185  
 1186  
 1187  
 1188  
 1189  
 1190  
 1191  
 1192  
 1193  
 1194  
 1195  
 1196

[illegible]

412  
 413  
 414  
 415

*Journal of Management Inquiry* 18(6)





Cet ouvrage  
est propriété de la  
SOCIÉTÉ VAUDOISE D'HISTOIRE  
ET D'ARCHÉOLOGIE

---

SOCIÉTÉ VAUDOISE D'HISTOIRE  
ET D'ARCHÉOLOGIE

